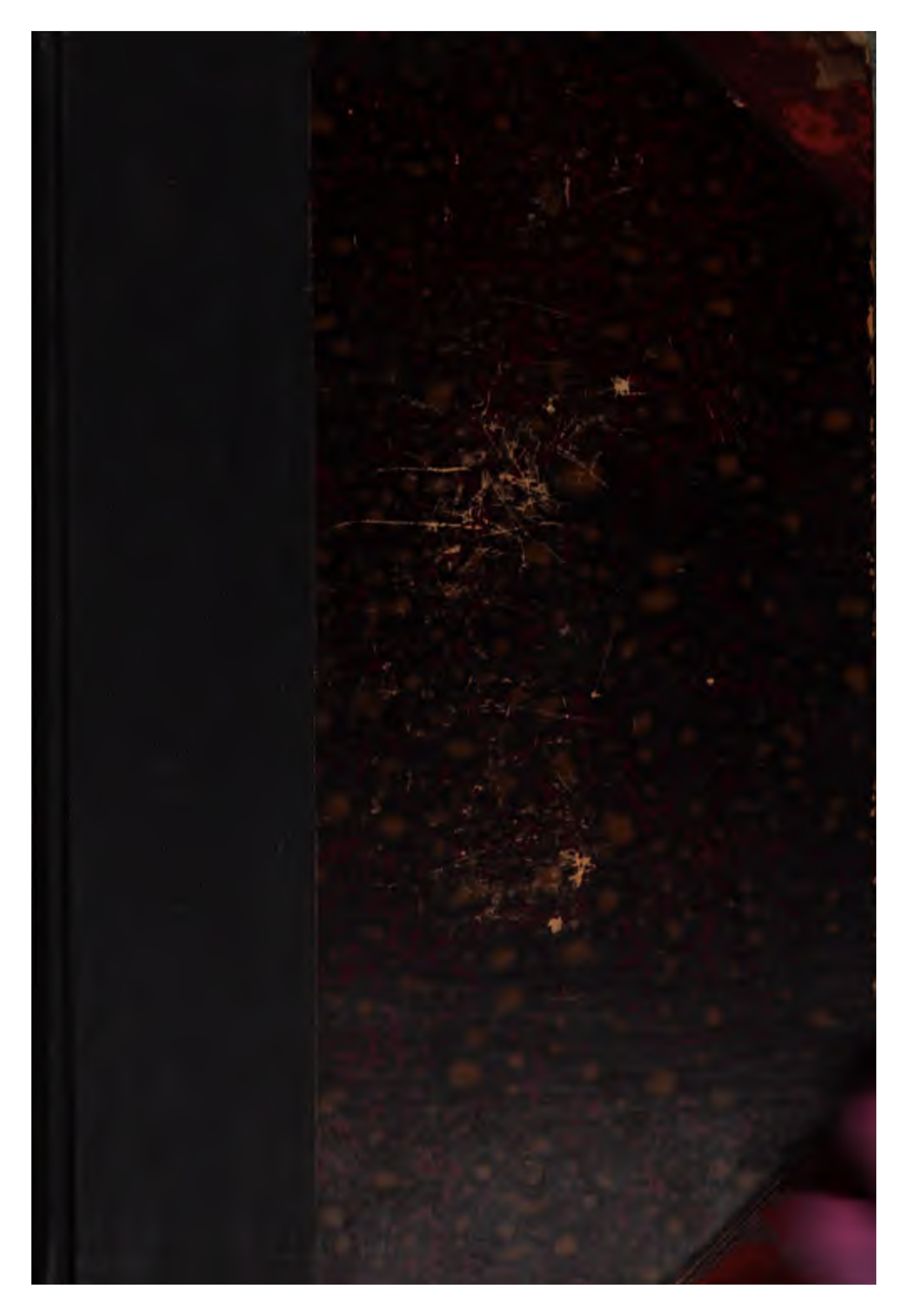
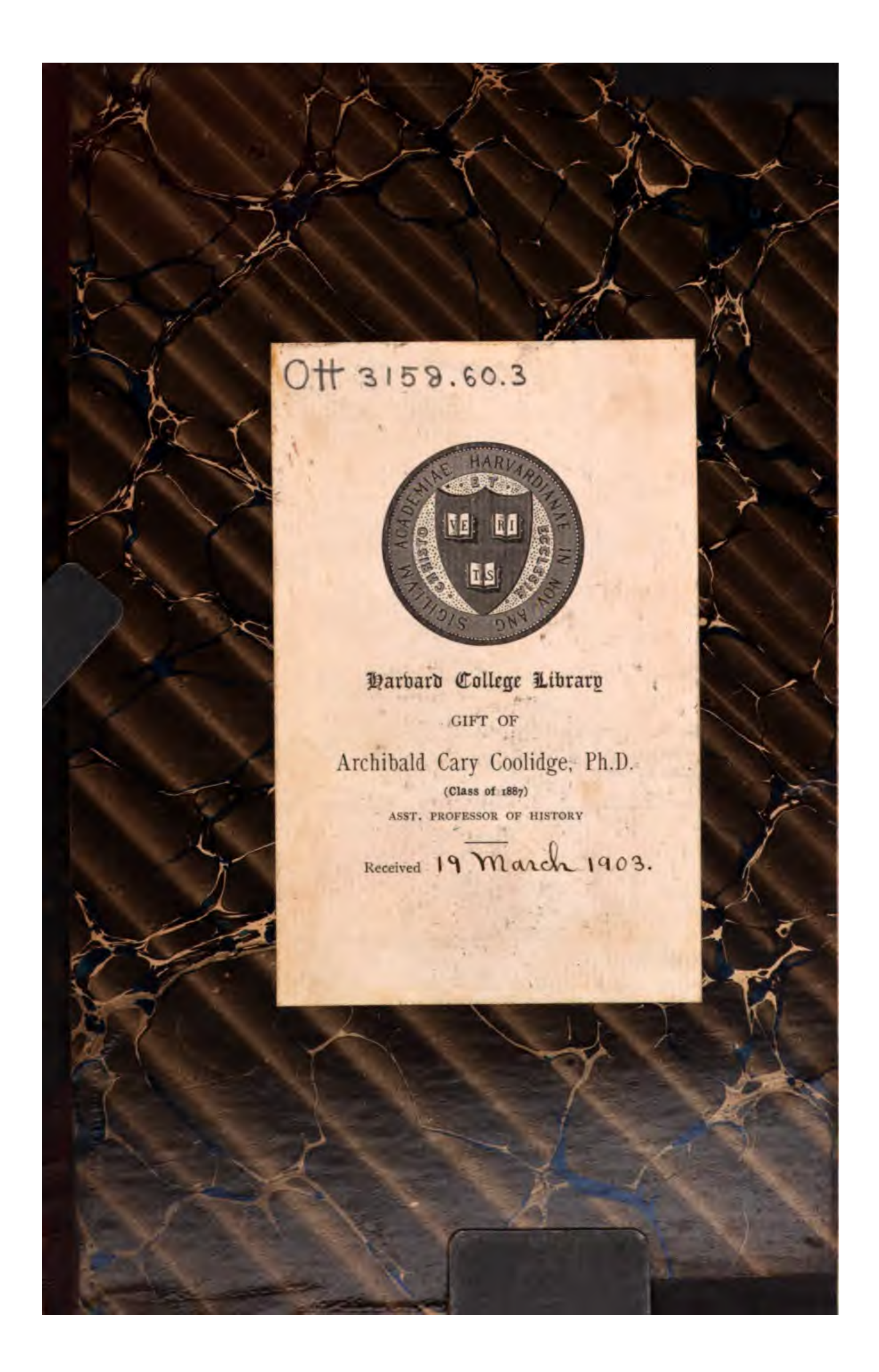




SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



EN ORIENT

IMPRESSIONS

ET

RÉMINISCENCES.

Graf Nikolai Adlerberg.

II. VOLUME.

Sт PÉTERSBOURG.

IMPRIMERIE CENTRALE DU MINISTÈRE DES FINANCES.

1867.

5

A. C. Coolidge

Au bivouac entre Jérusalem et Ramlè.

18 Avril.

Si au milieu des dissensions sociales et religieuses qui divisent et agitent le monde chrétien, il y a une parole d'union et de concorde qui pourrait et devrait se faire encore entendre par les peuples, comme par ceux qui les gouvernent, assurément, c'est celle de l'évangile, parole éternellement vraie, que la miséricorde divine nous a envoyée d'en haut. S'il y a un pays où tout chrétien qui y arrive, peut se considérer comme dans sa patrie spirituelle, c'est cette terre de Palestine, à jamais sanctifiée pour le salut de tous. S'il y a enfin, un

édifice, où l'on ne doive pénétrer, qu'après avoir secoué sur le seuil, les rivalités mondaines et les passions mesquines, c'est le lieu où notre Seigneur a étendu ses bras sur la croix. Aussi n'ai-je jamais cessé de nourrir l'espoir, que le jour n'est pas éloigné, où les chrétiens de toutes les communions sentiraient le besoin et le devoir de se tendre mutuellement la main, non pas pour une nouvelle et sanglante croisade, qui ne serait de nos jours, ni praticable ni peut-être même utile, mais pour sauvegarder, de commun accord, la Cité Sainte des péripéties politiques qui pourraient surgir en Orient, pour sauver le temple, qui renferme dans son enceinte le tombeau de notre Sauveur, de la ruine dont il est incessamment menacé.

Tout le monde sait, sur les lieux comme par toute l'Europe, tous les voyageurs et pèlerins attestent, que la grande coupole,

élevée au milieu de l'édifice qui recouvre le Saint Sépulcre, peut crouler d'un moment à l'autre, par suite des dégats que le temps y a fait, et peut-être, aussi à cause de quelque défaut dans sa construction. Personne n'ignore non plus, que c'est uniquement à cause d'une opposition persistante du clergé latin local, fortement soutenu par la diplomatie résidant à Constantinople, à ce que la coupole soit réparée dans ses anciennes dimensions et avec les dispositions intérieures telles, qu'elles ont existé jusqu'ici, que cette restauration est ajournée d'année en année, au risque de voir au plus petit tremblement de terre, à la moindre intempérie de l'hiver, le Sépulcre du Seigneur, que tant de siècles et tant de générations ont respecté, réduit en un monceau de débris et de décombres, à la grande douleur des chrétiens de toutes les communions, et au grand

scandale des Musulmans et des Juifs eux-mêmes.

Les motifs de ce déplorable dissentiment ne sont autres, que le déplacement de quelques lampes, de quelques images, et la co-possession par les desservants du clergé latin, de la galerie intérieure de la coupole, innovations que l'on pourrait appeler frivoles, si elles ne dissimulaient l'intention d'évincer un jour le patriarche grec et son clergé, des droits séculaires, dont ils n'ont cessé de jouir dans cette partie du temple, sans la moindre réclamation de la part des autres cultes.

Quelque douloureuse qu'ait été pour moi l'impression, que j'ai recueillie d'un tel état de choses à Jérusalem, je n'en conserve pas moins l'espoir, ainsi que je viens de le dire, qu'une entente entre les deux clergés soit possible, du moment que, de part et d'autre, on respecterait scrupuleuse-

ment la distribution et les décorations de la bâtisse, telles qu'elles existaient ab-antiquo dans cette partie du temple.

Qu'il me soit permis de citer, à l'appui de mes vœux, un fait connu de tout le monde à Jérusalem, et dont j'ai eu l'insigne satisfaction d'être le promoteur et l'intermédiaire avec un plein succès. Je vais le citer, à cause de son analogie avec les subtilités concernant la reconstruction de la coupole, bien qu'il soit d'une importance relativement minime.

Ce fait le voici: le premier objet, le lecteur le sait déjà, qui se présente à la vue du pèlerin entrant dans l'Église de la Résurrection, c'est la *Pierre de l'Onction*. Six grands chandeliers posés à terre, trois de chaque côté de la dalle, et huit lampes suspendues au dessus, brûlent constamment, pour rappeler à la dévotion des chrétiens la sainteté du lieu.

Ces huit lampes, ou pour mieux dire, ces lanternes difformes et très-malproprement tenues, font la plus désagréable impression à tous ceux, qui pénétrent pour la première fois dans le temple. Je fus, comme beaucoup d'autres sans doute, péniblement surpris à la vue de ce pitoyable éclairage, et la pensée me vint, de remplacer les lanternes par huit belles lampes, de forme et de dimension convenables, mais sans aucune différence entre elles.

A la première occasion opportune, j'en fis la proposition au clergé grec, qui l'accepta aussitôt, pour sa part, avec joie et reconnaissance, mais en me faisant observer qu'il serait très-difficile, sinon même impossible, d'obtenir des Latins, des Arméniens et des Coptes le remplacement de leurs lanternes par de nouvelles et plus belles lampes, dont l'offre viendrait de la part d'un individu d'une confession différente

de la leur. C'est en vain que j'avais répondu à cette objection, que mon offrande ne s'adressait pas au clergé et au culte orthodoxe grec en particulier, mais à toutes les confessions chrétiennes, qui reconnaissent également la sainteté du lieu, et qui s'y réunissent avec des sentiments de vénération identique.

Mon raisonnement ne parut pas convaincre les saints pères de Jérusalem. Ils ne voulurent pas non plus admettre, comme moyen de concilier les avis, mon intention de faire confectionner les huit lampes sur le même modèle et dans les mêmes dimensions. Ils persistèrent à m'assurer, que ma qualité d'orthodoxe et de Russe éveillerait toute sorte de soupçons, et que l'on m'attribuerait l'arrière-pensée d'assurer au clergé oriental, par le moyen de ces lampes, des droits exclusifs sur la Pierre de l'Onction.

Bien que prévenu ainsi des difficultés, que je devais rencontrer pour faire accepter ma proposition par les religieux des trois autres cultes, je me promis néanmoins d'obtenir que huit lampes, d'une forme parfaitement égale, fussent suspendues à la place de ces lanternes mesquines, qui dépareraient la plus pauvre église de village, et qui choquaient la vue de tous les pieux visiteurs du Saint-Sépulcre.

Je fis la commande de ces lampes, d'après un modèle approprié à leur destination, d'un travail soigné, et d'une parfaite ressemblance dans leur forme et leur valeur. Elles furent remises à chacun des supérieurs des quatre confessions, avec la prière de considérer mon offrande comme un pieux hommage à la sainteté du lieu et comme un embellisement, qui ne pouvait ni ne devait apporter le moindre chan-

gement, ou empêchement, à l'adoration en commun de la Pierre de l'Onction, par tous les cultes chrétiens, sans distinction ni préférence.

Ma démarche fut accueillie sans opposition d'aucune part. Les lampes furent suspendues selon leur destination, à la joie unanime, et elles s'y trouvent encore à cette heure. Faite sans ostentation, sans négociations préalables, ma proposition, émanant d'un simple voyageur et chrétien, de déposer mon obole pour l'embellissement d'un des plus importants sanctuaires du temple, a écarté les difficultés et les soupçons, que le clergé orthodoxe avait craints, d'après des précédents trop fréquents malheureusement, et dont le plus grave est assurément la question de la grande coupole.

Je ne saurais ne pas revenir sur ce douloureux sujet. Si j'osais me servir ici d'une expression tirée de l'histoire profane, je dirais

que la coupole de l'église du Saint-Sépulcre est l'épée de Damoclès, suspendue sur toutes les têtes de la chrétienté.

On connaît le vœu qu'avait formé, il y a quelque temps, une pieuse souveraine, dans une communication circulaire, adressée à différentes princesses chrétiennes de l'Europe, sans distinction de leur profession de foi particulière. On se rappelle qu'elle a réclamé leur concours, pour la mise en commun des fonds nécessaires à la restauration de la coupole du temple de Jérusalem, sur un plan mieux approprié à l'édifice, ainsi qu'à la construction d'autres attenances, destinées à l'habitation des clergés des différents rites.

Cette proposition, dont le but était sans doute hautement louable, et portait le cachet d'une dévotion sincère, n'a pas été accueillie partout avec le sentiment qui l'avait dicté, et l'empressement qu'exigeait l'urgence de la

réparation de la coupole. Mais dans le cas même où il y aurait eu accord unanime et concours pécuniaire abondant, nul doute qu'on eut rencontré dans l'exécution, de nombreuses difficultés locales et de très-facheux retards. Il était d'ailleurs probable, que ni le sultan, en sa qualité de souverain de la contrée, prétendant être le seul bienfaiteur de ses sujets chrétiens, ni le clergé orthodoxe de Jérusalem, toujours et pour causes, en défiance contre les réclamations et l'ingérence prépondérante des puissances catholiques et du clergé romain, n'apporteraient à cette œuvre de réparation, telle qu'elle a été proposée, les facilités et le concours auquels l'impératrice des Français pouvait s'attendre. Quant aux princesses et aux cabinets de la communion évangelique et anglicane, qui comme on sait, ne portent à ces sanctuaires qu'un pieux souvenir plutôt qu'une adoration réelle, tout

portait à croire qu'ils ne souscriraient à des sacrifices financiers sérieux, sans s'assurer d'avance de quelques avantages matériels ou politiques, qu'ils se croiraient évidemment en droit de réclamer, à titre de compensation aux prétentions qu'il pourraient, dès lors faire valoir à la co-possession des sanctuaires de la Palestine.

En présence de ces probabilités, ou, pour mieux dire, de ces certitudes, je ne saurais que repéter ici ce que j'ai énoncé plus haut avec une entière conviction et sans le moindre sentiment de méfiance ou de fanatisme, savoir: que le moyen le plus court et le plus pratique de préserver le sépulcre de notre Rédempteur de la destruction dont il est incessamment menacé, eût été la reconstruction de la coupole dans les anciennes dimensions et son ancienne forme. Le statu-quo en cette occurence calmerait les appréhensions, peut-être injustes,

et les méfiances réciproques des desservants des différentes communions, qui se trouvent en présence dans la même enceinte sacrée, et avec les mêmes sentiments de piété religieuse.

Ne voyant pas d'issue aux tiraillements politiques et aux incessantes divergences d'opinion à ce sujet, j'en déduis la conclusion pratique, que si les représentants des puissances catholiques à Constantinople voulaient s'abstenir d'intervenir dans la question, une entente entre les supérieurs des différentes confessions, qui coëxistent depuis des siècles autour du Saint Sépulcre, ne tarderait pas à s'établir, comme on l'a vu s'établir à l'égard de mes huit lampes au-dessus de la Pierre de l'Onction. Il eût suffi de convenir d'avance, et d'un commun accord, que les réparations réclamées d'urgence, se feraient sur l'ancien plan, sans aucune adjonction ou innovation au profit d'un des cultes. Une collecte qui se

ferait en Europe, comme parmi les populations chrétiennes de la Turquie, sur l'invitation du patriarche de Jérusalem, fournirait abondamment, j'en suis certain, aux frais d'ailleurs peu considérables qu'il faudrait y mettre, pour prévenir tout danger d'un écroulement.

Je puis encore rappeler ici, toujours à l'appui de mon opinion, un fait assez récent: l'incendie de 1809, qui consuma l'édifice tout entier de l'église de Jérusalem, à la grande consternation de tous les fidèles, indigènes et étrangers.

Aucune puissance européenne ne s'était opposé alors à la réédification du temple, aucune n'a réclamé sa construction sur un nouveau plan, ou avec une nouvelle distribution des lieux de prière, assignés à chacun des cultes, admis dans la même enceinte.

En quelques années, le temple fut complètement restauré, sans contestation ni op-

position aucune, et sans autre assistance pécuniaire que les dons volontaires, recueillis parmi les populations chrétiennes de la Turquie, avec l'autorisation et l'approbation de la Porte.

On se souvient, sans doute, qu'à cette époque Napoléon I-er (de nom), gouvernait la France, et que ses ambassadeurs étaient quasi tout-puissants à Constantinople; cependant aucune opposition ni revendication ne s'étaient élevées par le gouvernement français ou par le clergé latin, contre les pouvoirs conférés au patriarche des grecs orthodoxes. Ceux-ci, de leur côté, s'étaient soigneusement abstenus de prêter motif à une intervention du clergé latin et de ses protecteurs. Ils n'ont pas cherché à profiter de la circonstance de l'incendie, pour modifier l'ancien plan de l'édifice, ou pour s'adjuger la possession des sanctuaires, dont les religieux des autres cultes avaient obtenu à différentes époques, la jouissance exclusive.

On peut se demander: par quelle déplorable fatalité, ce qui a pu s'accomplir sans obstacle ni intervention diplomatique, lorsqu'il s'agissait de rebâtir à neuf l'Église de la Résurrection, éprouve tant de difficultés et de retards aujourd'hui, où il n'est question que d'une réparation partielle et de toute urgence?

Comment se fait-il, que dans ce siècle, réputé le siècle de la tolérance pour toutes les convictions religieuses et pour les droits acquis, on vienne contester ceux des populations et du clergé du rit oriental sur une galerie du temple, dont l'accès leur avait été exclusivement réservé de temps immémorial? n'est ce pas enfin, oserai-je dire, une discussion puérile, que d'élever de pareilles réclamations lorsque le drapeau de Mahomet flotte sur le mont Sion et que des soldats turcs veillent à la garde du tombeau de Jésus-Christ?

J'ai été à même de voir de près les hommes et les choses dont je me permets de parler ici. Je ne suis pénétré ni d'un fanatisme religieux, ni de passions politiques, qu'il est si peu séant, si imprudent même, de consulter lorsqu'on parle des lieux vénérés où le Fils de Dieu n'a cessé de prêcher aux hommes: l'union, la miséricorde et la paix. Je n'entrerai pas ici dans les détails des mesures, qu'à mon avis, on aurait pû et dû prendre depuis longtemps, pour procéder à cette restauration. Je me bornerai seulement à indiquer en bloc, celle qui, selon moi, eût été la plus pratique, savoir: la formation sur les lieux, d'une commission mixte de réprésentants laïques, appartenant aux principales confessions, admises dans le service du temple, laquelle aurait à surveiller, de concert avec les chefs ecclésiastiques, les travaux, les architectes et l'em-

ploi des fonds, provenant des offrandes volontaires, qui seraient destinés à couvrir les dépenses.

L'œuvre une fois achevée, et la coupole préservée de toute nouvelle dégradation, il suffirait d'un firman de la Porte, approuvé par les puissances chrétiennes représentées à Constantinople, pour garantir le maintien de l'ancien ordre des choses et des usages, pour ce qui concerne la distribution et les décorations de cette partie supérieure du temple.

Par ce moyen, deux grands buts eussent été atteints: l'empêchement d'une nouvelle destruction de l'église de Jérusalem, et celui d'un aliment d'éternelle discorde et de récriminations haîneuses entre les diverses communions, que la divine Providence semble au contraire, avoir réunies dans la même enceinte sacrée, comme un pronostic consolant de l'union future de

toutes les églises, sous la même croix et dans le même esprit évangélique. *)

Nous avions formé le projet de quitter la sainte ville à la pointe du jour, afin d'arriver à la couchée, avant qu'il fît tout-à-fait nuit. Je fis des dispositions en conséquence.

Pénétrés encore du souvenir de la nuit passée au couvent de Ramlè, lors de notre départ de Jaffa, nous projetâmes de camper la nuit en rase campagne. A cet effet,

---

(*) On m'assure de source officieuse, et je m'empresse de l'enrégistrer avec une vive satisfaction, que depuis l'époque où je traçai ces observations, des efforts d'une sage politique auraient fait, dit-on, avancer cette importante question en voie de progrès. Il ne m'appartient pas d'examiner ici la base et les détails d'exécution, sur lesquels on serait tombé d'accord. Je me borne à enrégistrer les espérances recueillies. Joignons-y des vœux unanimes pour qu'aucun incident imprévu ne vienne rompre la bonne entente établie, et renverser les bonnes dispositions qu'on nous dit être en chemin de réussir; mais ne nous hâtons pas d'y applaudir définitivement, avant de voir l'œuvre achevée.

je m'arrangeai avec un entrepreneur grec, qui, moyennant une rétribution raisonnable, s'engagea à nous nourrir en route, à nous fournir tentes, lits, chevaux, mulets de bât, bref, tout ce dont nous avions besoin pour effectuer convenablement notre voyage à Jaffa.

Nous préférions ainsi le clair de lune à la chandelle du couvent, le grand air, embaumé par la végétation des alentours de Ramlè, aux étroites cellules monastiques.

En attendant, mon homme à ressources multipliées débuta par une inexactitude, qui nous donna une mince idée de la valeur de ses éloquentes promesses. Les chevaux, commandés pour les quatre heures du matin, se firent attendre jusqu'après sept. Le temps de charger les bagages, il sonnait huit heures, lorsque nous quittâmes notre demeure.

Au moment de monter en selle, le dé-

sir de pénétrer une dernière fois, ne fût-ce que pour quelques secondes, dans l'église du Saint Sépulcre, s'empara de moi si vif et si tenace, qu'oubliant la promesse, que nous nous étions faite les uns aux autres, de ne plus y retourner le jour du départ, je laissai partir la caravane, et me dirigeai vers l'église.

Hélas! la porte en était close. Cet insuccès me fit comprendre, qu'une promesse étant promesse, il fallait la tenir et ne pas en enfreindre la consigne conventionnelle.

Je m'éloignai décontenancé. La déception me parut dure, et je quittai Jérusalem sous l'impression d'un double regret.

L'évêque nous envoya son drogman, pour nous souhaiter un bon voyage. Ce brave homme nous accompagna jusqu'à l'endroit, où pour la première fois à notre arrivée, nous avions aperçu la Sainte Ville.

Nous descendîmes à terre; pénétrés de

reconnaissance envers celui, qui avait rempli nos cœurs de tant de grâces. Émus et tristes, mais heureux tout-à-la-fois, nous fléchîmes le genou pour saluer une dernière fois cette Jérusalem, que nous ne devions peut-être jamais revoir, et nous remontâmes en selle pour continuer notre route dans la direction de Ramlè.

Après quatre heures de marche environ, comme nos estomacs parlaient déjà haut, nous profitâmes d'un petit massif d'arbres, pour nous y établir avec l'intention de restaurer nos forces et de donner de l'orge aux chevaux. Nos gens rassemblèrent quelques branches mortes et, au bout d'un instant, un vaste feu de bivouac cuisait la chair savoureuse de quelque conserves, auxquelles nous ne tardâmes pas à faire largement honneur. Arrosé de vin potable et de thé, ce repas improvisé, que nous eûmes bientôt expédié, nous reconforta parfaitement.

Mon cousin, ayant fait choix d'un cheval maigre et chétif, quand lui au contraire est d'un volume rassurant, ne tarda pas à se sentir à terre, sans s'être donné la peine de descendre. Le cheval, n'en pouvant plus de la charge qui lui était imposée, s'arrêta court et, sans y entendre malice, se coucha tout doucement à plat-ventre, procurant ainsi au cavalier la satisfaction de se trouver debout sur ses semelles, quoique toujours à califourchon sur sa monture.

— Au fait, je dois avouer, dit celui-ci, en se dégageant de cette posture bizarre, que jamais je ne suis descendu de cheval plus commodément.

Il fit cette observation d'un air tellement original et d'un ton si pénétré de vérité, qu'une hilarité générale accueillit la plaisanterie.

Notre entrepreneur, désireux de se réhabiliter dans notre opinion, avait envoyé les bagages d'avance au lieu désigné pour

la couchée. Nous rendîmes justice à son zèle, lorsque, en arrivant à l'endroit convenu, nous aperçûmes notre petit camp dressé, les lits faits, un grand feu chauffant de l'eau pour le thé et faisant fumer de nombreuses marmites, autour desquelles un quidam en manches de chemise, s'agitait avec des allures d'artiste culinaire.

L'impression fut agréable et le fait ne la démentit point.

La soirée était belle, le repas fut satisfaisant, et comme les lits étaient propres et commodes, le sommeil n'eut point de raison d'être mauvais. Les cris plaintifs de quelques chacals, les morsures de quelques moustiques imperceptibles l'interrompirent, il est vrai, de temps en temps, mais nous nous rendormions aussitôt.

J a f f a.

19 Avril.

Réveillés a six heures, par la voix sonore de notre mentor-nourricier, nous fîmes notre toilette à loisir, et après avoir suffisamment bien déjeuné, nous remontâmes en selle. En un clin d'œil les tentes furent enlevées, et voici la caravane chevauchant comme devant. La chaleur est accablante. Nos montures, fatiguées encore de la veille, bronchent à tout instant. Une soif ardente nous dévore. Enfin voici un puits, construit en temple, d'où s'échappe une eau cristalline, fraîche, délicieuse. On déballe des oranges et des citrons, et la société s'abreuve à grands flots.

Les nombreux jardins d'orangers qui nous avaient tant charmés à notre arrivée, ne nous font plus le même effet. Les fleurs ont disparu avec leur délicieux arôme; les fruits mûrs ont été cueillis, et les retardataires sont encore trop verts pour embellir les arbres et charmer l'odorat. En revanche, les grenadiers, tout couverts de leur riche floraison écarlate, font les frais de ces enclos, où la verdure abonde.

Ayant atteint Jaffa dans la matinée, nous descendîmes chez notre ami M*** et avant de lui souhaiter le bonjour, nous l'abordâmes tous par les cris sauvages:

— A boire!... à boire! s'il vous plait.

Des torrents de limonade y passèrent. On nous servit très-convenablement à dîner, mais la maîtresse du logis, ayant entendu dire par hasard à l'un de nous, que le poisson généralement était une assez bonne chose à manger, le menu du présent re-

pas était composé exclusivement de plats de poisson.

—Avez-vous l'habitude de faire maigre aussi les jours gras? demandai-je naïvement à notre excellent hôte, n'étant pas pour ma part grand amateur de ce produit aquatique.

—Non pas fit-il, nous mangeons de préférence la viande. C'est uniquement une attention de ma femme à votre égard.

—Bon! observai-je, merci! madame est vraiment d'une bonté.... et tous nous nous mordions les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Après dîner, je me retirai dans la chambre qui me fut indiquée, et me sentant fort disposé à faire une petite sieste, je m'étendis sur un canapé, qui eût pu parfaitement me servir à cet effet, si des myriades de mouches, voltigeant tout autour, ne m'avaient aussitôt fourni l'assurance, qu'il serait de toute impossibilité de fermer l'œil.

Un lit, entouré de rideaux d'une blancheur toute virginale, avait l'air de me dire: — Mais venez donc, c'est ici que vous serez à merveille.

La vue d'un lit inconnu, mis à la disposition des voyageurs, m'inspire toujours plus de répugnance que de sympathie. Je me méfiais de celui-ci, malgré son air propre. Soldat et voyageur, j'ai été mainte fois, on le pense bien, dans le cas de vaincre cet instinct de répugnance involontaire, mais quand j'en ai le choix, j'ai toujours préféré une botte de paille jetée à terre, au lit de n'importe qui. Aussi l'invitation hospitalière, que paraissait m'adresser ce lit aux rideaux si blancs, ne me trouva pas trop empressé de m'élancer dans ses duvets.

J'hésitai un instant; enfin les mouches m'assiégeant sans pitié, le sommeil serrant mes paupières, je me dis: — Allons! Il n'est point probable que dans une maison, où l'on

mange maigre un jour gras, rien que pour plaire à ses hôtes, on ait eu la cruauté de préparer un lit, qui contienne des insectes. — Allons!... Ce disant, je m'y étendis de confiance. L'instant d'après je dormais, mais ce ne fut qu'un sommeil d'un moment.

Je me reveillai martyr!

Des troupeaux de punaises, de taille gigantesque, m'avaient assailli.

Poussant un cri d'horreur, je sautai à bas de cette couche mouvante d'immondices, et résolus de dormir debout, plutôt que de rentrer dans ce lit.

Je me mis d'abord à sonner le tocsin, afin qu'on pût constater, pour l'utilité de l'histoire naturelle, quel prodigieux degré de multiplication peuvent atteindre ces affreuses bêtes, lorsqu'on se plaît à protéger leur instinct de conservation. Je me suis laissé dire qu'à Jaffa ces insectes ne font d'im-

pression sur personne. La punaise y étant établie depuis le déluge, elle s'y plaît, s'y multiplie paisiblement, et on la laisse faire, sans chercher à la détruire. C'est d'ailleurs, dit-on, à Jaffa, un préjugé injuste, que celui qu'on entretient ainsi contre ce pauvre insecte, qui n'a que l'inconvénient de mal sentir, de mordre et d'inspirer un irrésistible dégoût! Rien que cela! Excusez du peu!

En 1845, je voulais retourner par mer de Jaffa en Égypte, mais des ouragans épouvantables refusaient à toutes les embarcations l'entrée et la sortie du port. Le baromètre baissait de plus en plus, la mer furieuse écumait à hauteur des toits, et il paraissait, qu'après une semblable tourmente, l'élément déchaîné réclamerait des semaines pour faire rentrer ses eaux dans le calme. Voyant qu'un jour de tempête succédait à l'autre, fatigué d'attendre que le vent s'apaise et que la vague se

calme, je pris la décision, malgré les prudents conseils de ceux qui m'entouraient, de regagner l'Égypte en traversant le désert.

— Vous n'y songez pas, me disait-on, — il vous faut attendre l'époque d'une caravane, on ne traverse pas le désert comme un potager; il vous faut une escorte, des vivres, des provisions vivantes, des moutons, des poules, des réservoirs ambulants pour l'eau. Vous mettrez dix à douze jours pour faire ce voyage, et encore ne pourrez-vous le faire autrement qu'à dos de chameau, car le sable, dans cette partie du désert, est si profond, qu'il n'y a que la patte large et élastique de cet animal, qui soit capable de s'en accommoder impunément.

Il s'agissait d'aller par El-Arich au Caire.

J'étais alors à cet âge heureux, qui ne voit en perspective ni fatigue indomptable, ni maladie grave, ni difficulté, qui ne

se laisse vaincre, ni péril d'aucun genre qui ne se laisse braver. Nous étions deux: mon ami T***, comptant le même nombre d'années, considérait la vie avec ses conditions et ses péripéties diverses au même point de vue que moi; rien ne nous paraissait impossible. Nous vivions dans cette illusion insouciante de la jeunesse, qui n'admettant de chances de maladie et de mort que pour les vieillards seuls, se croit à l'abri de toute atteinte des caprices destructifs du sort. Escorte, provisions vivantes, réserve d'eau, tout cela ne nous importait point.

— Nous traverserons le désert sans toutes ces précautions, disions nous, — et si les caravanes font ce trajet en dix jours, nous pourrons bien à notre âge, soutenus par les forces que nous donne notre bonne santé, et voyageant jour et nuit, l'exécuter en trois à quatre jours au plus.

— Mais vous serez pillés en route par les bandes de bédouins, qui rôdent çà et là, attendant leur proie.

— Pour ne pas risquer d'être pillés, répondions-nous — nous enverrons nos bagages par mer de Jaffa au Caire, et nous partirons de notre pied léger. Il nous paraissait en effet, qu'avec une croûte de pain en poche et une blague à tabac au gousset, nous pouvions traverser le monde. On eût beau nous sermonner, nous supplier d'abandonner ce projet, qu'aujourd'hui je suis le premier à taxer d'absurde, nous n'en démordîmes pas.

Chargeant l'obligeant Marabutti de l'expédition de tout notre avoir par mer à Alexandrie, aussitôt que le temps permettrait à un bateau d'appareiller dans cette direction, nous prîmes un drogman espagnol, aussi alerte qu'entreprenant, qui se fit fort de nous louer des chevaux jusqu'à Gaza, et de là à Khan-Iou-

nouss, bourgade arabe située déjà sur les confins du désert. Il devait y trouver des chameaux et des chameliers, qui nous conduiraient, lestement à dos de dromadaires de poste, à travers le désert jusqu'à destination.

Les dromadaires de poste sont d'une race particulière, doués d'une allure accélérée, ils avancent au trot et n'en sont que plus incommodes.

Le bon Marabutti haussait les épaules, et levait les yeux au ciel. Sachant que nous ne tiendrions pas compte de sa désapprobation, il se borna à dire, en soupirant, qu'il se lavait les mains des conséquences d'une semblable folie.

Le marché fut en attendant, conclu avec l'intrépide Espagnol. Coiffés de gros turbans contre l'intensité du soleil, munis seulement de quelques pièces de linge de rechange, de quatre poulets rôtis, d'une bouteille d'eau,

d'un flacon d'eau-de-vie, d'une dizaine d'oranges, d'une paire de pistolets chargés, de quelques pièces d'or et d'une boussole de poche, nous partîmes pour le désert. J'avais de plus dans ma ceinture arabe une pipe et une blague à tabac.

Déjà le chemin entre Jaffa et Gaza ne fut pas des plus faciles à franchir, à cause de la chaleur qui était effroyable.

Cependant, forts de notre résolution, animés par l'extraordinaire de l'entreprise, nous bravâmes résolûment les rayons brûlants du soleil, et très-satisfaits de nous-mêmes, nous arrivâmes sans encombre à Gaza, cette ancienne cité, dont il est question dans les saints évangiles. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un pauvre petit village, d'un aspect qui est commun à toutes les bourgades arabes.

Marabutti, ayant voulu dans son empressement à nous combler de tous les soins possibles, nous procurer au moins à cette

première étape, la chance de satisfaire aux besoins de nos estomacs, nous avait munis d'une lettre de recommandation à l'adresse d'un médecin de l'endroit. L'Espagnol qui flairait tout, qui trouvait tout, nous conduisit directement à la demeure de ce quidam, dont il avait jusque là ignoré l'existence. Celui-ci nous reçut très-cordialement, nous invita à nous établir dans sa maison et à la considérer comme si elle nous appartenait.

Qu'on me pardonne les détails minutieux dans lesquels je vais entrer à propos de cette rencontre, mais la scène bizarre qui s'en suivit, me semble justifier cette digression.

Lorsque, après l'échange de quelques phrases banales de politesse, nous nous fûmes établis dans de confortables fauteuils, pour détendre nos membres engourdis, cette gentille demeure, soigneusement garantie

de la chaleur du dehors, entourée d'un petit jardinet ombragé, nous parut dans notre imagination, un véritable paradis terrestre. Le docteur, qui paraissait ne vouloir rien négliger pour nous rendre agréable cette halte sous son toit solitaire, ouvrit une armoire, en tira deux petits sacs de toile, gonflés par un contenu sonnant, et les posant devant chacun de nous, nous dit de l'air le plus obligeant du monde:

— Je vais veiller à votre dîner, et afin que le temps ne vous paraisse trop long, voici de quoi le remplir agréablement et avec utilité. Ce disant, il disparut par la porte du fond. Les sacs étaient fermés par des cordons à triple nœud. Nous les déliâmes, pour satisfaire à la curiosité, que ce préambule avait provoqué en nous. Ces sacs contenaient une collection de médailles de cuivre très anciennes, parmi lesquelles brillaient aussi quelques pièces d'or et d'ar-

gent. Rassemblées sur ce sol antique, elles devaient avoir un certain mérite de rareté. Elles eussent, je n'en doute pas, vivement intéressé un amateur; mais, comme ni mon ami ni moi, nous n'avions jamais été numismates, et qu'en ce moment nous étions surtout affamés et fatigués, nous ne fîmes que jeter un coup d'œil rapide aux collections du docteur, et après les avoir remises dans leurs sacs respectifs, que nous liâmes avec les mêmes ficelles, nous posâmes le tout sur la table, en face de nous. Sur ces entrefaites, le docteur entra en se frottant gaîment les mains, pour nous dire que nous étions servis.

— Eh bien? et ma collection? — dit-il, en montrant du doigt les deux petits sacs en toile, qui, remis dans leur état primitif, avaient la mine de n'avoir pas été ouverts du tout.

— N'est elle pas bien belle? mais je vois que vous ne l'avez pas même honoré de votre attention?

— Si fait, si fait, docteur, répondit-je, — elle est pleine d'intérêt. Vos médailles me paraissent remarquables, mais nous sommes malheureusement des ingrats, nous n'y entendons rien, et nous avons trop faim pour nous en occuper à présent.

— Oh! en ce cas, nous les verrons après dîner, car il faut que vous en sachiez tout le mérite. Il s'y trouve des choses que personne, excepté moi, ne possède; mais puisque vous avez faim, allons d'abord nous mettre à table.

Celle-ci, proprement couverte, nous offrit de quoi satisfaire la faim et la soif qui nous dévoraient. Les mets quelque peu bizarres, portaient, il est vrai, un cachet parfaitement oriental et frisaient le voisinage du désert, mais nous les attaquâmes avec appétit. Les plats étaient placés sur la table. Personne ne servait.

— Il y a une accouchée dans la maison,

dit tout-à-coup le docteur en souriant d'un air de satisfaction, — sans quoi, ajouta-t-il, vous eussiez été servis par une jolie négresse.

— Et votre cuisinière, observai-je, — est-elle aussi une dame de couleur?

— Je n'ai qu'une seule femme, répondit le docteur, — elle me tient lieu de tout, c'est ma maîtresse, ma cuisinière, ma servante, mon esclave, ma compagne dans la vie. Elle vient de me donner un fils, il y a un instant. Heureusement qu'elle avait déjà apprêté le repas.

— C'est fort heureux en effet! Recevez nos félicitations. La mère et l'enfant se portent-ils bien?

— Merci, parfaitement.

Le docteur, à ces mots déboucha une bouteille de vin, et nous bûmes à la santé de l'accouchée et du nouveau-né.

Je ne suis jamais parvenu à savoir au juste à quelle nationalité appartenait

le docteur, car il se contredisait souvent, et sa prononciation, amalgamée d'accents divers, n'en trahissait suffisamment aucun, pour permettre de porter un jugement positif. Il nous raconta des histoires un peu embrouillées sur sa vie antérieure, sur je ne sais quelles complications extraordinaires, qui l'avaient forcé d'aller chercher fortune en Égypte, sur des embarras d'argent, des malheurs de famille, que sais-je encore. Du reste, il paraissait être fort bon enfant, et l'hospitalité qu'il nous offrait ne laissait rien à désirer. Il essaya aussi de son côté, de nous dissuader de donner suite à notre escapade d'écervelés, à travers le désert. Mais lancés comme nous l'étions déjà, ses conseils tombèrent sur un terrain plus réfractaire encore que les vaines exhortations du bon Mr. Marabutti.

— Ne nous considérez pas comme des gens sans savoir-vivre, lui dis-je, en ava-

lant ma tasse de café au sortir de table, — si nous prenons la liberté de vous quitter déjà. Il faut, vous le savez, être indulgent à l'égard des voyageurs, ceux-ci comme les malades ont des droits à part, qu'il faut respecter. Vous êtes médecin, vous devez donc savoir ce que c'est que les malades; le voyageur, lui aussi, est dévoré par une fièvre, qui pour n'être que morale, n'en est pas moins une infirmité du moment, dont il est juste de tenir compte. Ainsi docteur, ne nous en voulez pas. Faites seller nos chevaux et congédiez nous. Quant à nos sentiments de reconnaissance envers votre amabilité, ils vous sont acquis et ils nous suivront.

Nous nous trouvions, èn attendant, dans un grand embarras, débattant entre nous, une question délicate, qui se résumait en ces mots: pouvons-nous, ou ne devons nous pas, offrir à cet hôte si obligeant, une in-

demnité pour les frais, dans lesquels notre arrivée l'a évidemment engagé. Il nous avait tant parlé de revers de fortune, d'affaires d'argent, de la difficulté qu'il avait à subvenir à ses besoins par le peu qu'il possédait, que nous nous considérions par là, comme autorisés à lui offrir une rétribution. D'un autre côté, ce n'était pas une auberge que sa maison. Il nous avait reçu avec empressement, il est vrai, mais c'était sur la pressante recommandation du vice-consul de Jaffa. Ce n'était donc point de sa part une spéculation, mais bien l'expression d'une franche hospitalité. De quel droit alors porterions nous atteinte à cette hospitalité en demandant à la payer?

Nous nous perdions ainsi en conjectures, lors que, grâce à une inspiration soudaine, je trouvai un subterfuge combiné, qui conciliait le pour et le contre.

— Docteur, lui dis-je, — vous le savez,

chaque pays a ses mœurs, et on permet d'ordinaire aux étrangers de suivre les usages de leurs patries respectives. Quant à nous, nous avons la coutume, toutes les fois que nous franchissons le seuil d'une maison, où il y a une accouchée, parente ou amie, d'exprimer les vœux de prospérité, que nous formons en faveur de l'enfant nouveau-né, en déposant quelques ducats sur le lit de la mère. Votre dame venant d'accoucher, nous n'avons pas l'indiscrétion de vous demander à être introduits auprès d'elle, mais vous voudrez bien agréer les vœux que nous formons pour votre enfant, et déposer de notre part, sur le lit de votre dame, l'offrande de circonstance que voici. En même temps nous glissions dans la main du docteur quelques pièces d'or.

Il ne voulut pas les accepter et nous demanda à ne pas le soumettre à un usage, qui lui était inconnu. Nous n'osâmes évidemment pas insister.

Au moment de notre départ, alors que nos gens et nos montures étaient à la porte :

— Messieurs, dit-il, vous ne partirez pas sans avoir fait honneur à ma collection, vous voudrez l'examiner avec toute l'attention quelle mérite ; et ouvrant les deux sacs, il en fit rouler le contenu sur les coussins du grand divan oriental où il s'était établi, et nous invita à admirer, une à une, toutes ses médailles dont-il était si fier.

— Mais docteur, nous les avons déjà étudiées et admirées.

— Par exemple! ces choses-là ne s'apprécient pas comme ça, il faut y mettre le temps. Cette insistance commençait à nous agacer. Ayant devant nous un long et pénible voyage, désireux d'attendre Khan-Junouss assez à temps pour pouvoir conclure notre marché avec les chameliers,

avant la chute du jour, je sentais mes nerfs se crisper, en présence de cette pile de vieilles médailles, qu'on se proposait de nous expliquer une à une, avec les dates et les faits qui s'y rattachent.

— Elles sont toutes superbes, dis-je enfin, — je vous porte envie de posséder un trésor pareil; mais docteur, le temps presse, excusez-nous, de grâce, et....

— Mais messieurs, une heure passée d'une manière aussi intéressante, aussi instructive, ne modifiera en rien vos dispositions de voyage, restez donc; voyez celle-ci par exemple, c'est....

— Magnifique! dis-je, c'est justement celle que nous avons le plus admiré. Adieu, cher docteur. Si jamais le sort vous amène dans notre pays, vous vous souviendrez, n'est ce pas, que vous y avez deux débiteurs obligés....

Le docteur n'eut pas l'air d'entendre



cette phrase de courtoisie; visiblement distrait, désappointé et inquiet, il remettait les médailles dans les sacs, et les comptait avec avidité.

Nous lui tendîmes la main et il nous abandonna nonchalamment la sienne, comme s'il eut pensé à autre chose.

— Quel original, mais quel brave homme! furent les premières paroles, que nous échangeâmes en quittant sa demeure.

Le soleil dardait ses feux avec violence. Un voyage à cheval, par une chaleur pareille est fatigant, même pour quiconque le fait dans les conditions ordinaires; nous, qui étions déjà échauffés par les toasts qu'il avait fallu porter à la santé du nouveau-né, nous avions doublement à souffrir de cette atmosphère brûlante, qui nous portait le sang à la tête.

Après deux heures de marche environ, pendant lesquelles nos montures, accablées

elles aussi, sous le poids des cuisants rayons du soleil, n'avançaient qu'avec peine, nous entendîmes tout-à-coup derrière nous des cris extraordinaires, poussés par une voix, qui tenait autant de la bête que de l'homme. Arrêtant aussitôt nos chevaux et regardant en arrière, nous aperçûmes au loin, dans un tourbillon de poussière, quelque chose qui remuait et paraissait avancer.

La distance, la vibration de la lumière et des nuages de poussière, ne nous permirent point de distinguer à quelle catégorie du règne animal appartenait l'être vivant, qui poussait ces cris perçants. Intrigués par cet étrange incident, nous restâmes involontairement cloués à nos places, attendant l'approche de ce quelque chose, qui roulait et grondait à notre poursuite. Peu à peu les formes de cette locomotive vivante se dessinèrent à nos regards et

nous reconnûmes, que c'était un homme courant à pied, tête-nue, sous les rayons de ce soleil de feu. Cet homme criait à tue-tête. Quand les sons de ses cris, en s'approchant de nous, devinrent plus intelligibles, nous entendîmes les mots : Arrêtez,... arrêtez,... puis suivaient des paroles arabes d'une signification analogue; et le malheureux ne cessa de crier que quand il se fut aperçu que nous répondions à son désir. Lorsqu'il fut près de nous atteindre, nous fûmes saisis d'étonnement, en reconnaissant dans cet homme, que nous avions de loin pris pour un fou, notre docteur, trottant au pas gymnastique à notre poursuite. Sa physionomie d'ailleurs était, à s'y méprendre, celle d'un fou, et l'allocution qu'il nous adressa ne fut pas moins, comme on va le voir, celle d'un habitant de Charenton. Il était rouge comme une tomate cueillie à point, la

sueur ruisselait de sa tête, ses joues écarlates étaient comme des éponges, sa chemise collait toute mouillée à son corps fumant, ses mâchoires tremblaient, sa voix, à force de crier, s'était enrouée; l'oeil hagard, il nous apostropha ainsi:

— Ah! je vous tiens enfin! ah! c'est ainsi, messieurs, que vous me récompensez des soins que je vous ai offerts! — c'est donc à cause de cela que vous vouliez me donner de l'argent pour le dîner que je vous ai servi? je ne veux pas d'argent moi, pour l'hospitalité que j'offre; en revanche, je tiens à mes trésors, à ma collection, rendez moi les médailles qui me manquent.

Nous fûmes littéralement attérrés par ce spectacle étrange, par ce langage d'aliéné si inattendu, par l'apparition de cet homme accouru à pied, à la distance considérable que déjà pendant deux heures nous avions parcourue à cheval. Nous ne sûmes d'a-

bord que répondre à cette apostrophe aussi étrange que malhonnête, et une sourde indignation nous montait au cœur; mais, à la réflexion, nous comprîmes que le docteur était devenu fou, et alors il était plus à plaindre qu'à être maltraité. L'insistance qu'il avait mis à nous faire subir un cours de numismatique, au moment où nous avions déjà un pied dans l'étrier, l'état de distraction dans lequel il était tout-à-coup tombé, me revinrent à l'esprit, et me parurent comme les symptômes d'une aliénation mentale qui se développait. Saisi d'un mouvement de compassion sincère, je me tournai affectueusement vers lui et je lui dis:

— Calmez-vous, cher docteur, vous paraissez avoir un accès de fièvre. Comment avez-vous osé affronter ce soleil tête nue, et faire à pied un trajet que nous avons eu de la peine à exécuter à cheval?

— Messieurs, rendez-moi mes médailles, rendez-les-moi!

— Vos médailles vous préoccupent trop, elles absorbent votre mémoire. Est-ce que vous ne vous souvenez pas que vous les aviez en main et que vous étiez en train de les examiner une à une, lorsque nous avons pris congé de vous.

— Oui, je les examinais moi-même, fit-il, d'un ton furieux.

— Alors, vous les aviez donc.

— Mieux que ça, je les comptais, et comme je me suis aperçu que les plus anciennes et les plus précieuses me manquent, je viens vous les redemander.

— Il est fou dis-je à mon ami, qui au même instant m'adressait une observation identique.

— Mais que faire de lui, dans ce pays? l'abandonner? serait une cruauté; le reconduire? il effrayera sa négresse, tuera peut-être son enfant. Que faire?

— Mes médailles! s'il vous plaît messieurs, criait-il en attendant, avec un redoublement de rage. — Mes médailles!...

— Monsieur, me dit confidentiellement à l'oreille l'Espagnol: c'est un fou, ne perdez pas un temps précieux à causer avec un homme qui ne sait ce qu'il dit. Vous voyez bien qu'il divague; laissez-le....

— Non, cria le docteur, qui avait entendu les dernières paroles du drogman, je ne divague pas, je puis constater....

— Vous ne savez ce que vous dites.

— Si, je le sais parfaitement; il me manque cinq de mes meilleures médailles, et je viens les réclamer.

Ne sachant pas, si nous étions en face d'un aliéné ou d'un insolent, je fis un effort sur moi pour me retenir et m'armant d'autant de sangfroid que je pus, je lui dis encore une fois d'un ton conciliant:

— Qui de nous, voulez-vous donc, monsieur, qui soit capable de vous enlever vos médailles? cherchez plutôt dans vos poches, vous les y aurez sans doute glissées par distraction, ou bien voyez dans les jointures de votre divan, dans les plis de vos tapis. Vous les retrouverez par tout plutôt que dans nos poches.

— Mais monsieur, je les ai comptées en votre présence, j'ai été surpris de ne pas les retrouver toutes, et j'ai cherché partout.

La moutarde me montait décidément au nez.

— Vous nous prenez donc enfin pour des voleurs de grand chemin, lui dis-je, d'un ton où perçaient la colère et la menace, et qui ramena quelque peu le docteur à lui-même.

— Oh! qu'à Dieu ne plaise, fit-il, d'un son de voix plus doux et s'efforçant de

sourire: — Je n'ai jamais dit cela; j'ai seulement eu l'idée, que par distraction vous auriez pu les mettre dans vos poches ou dans vos bourses, croyant y mettre une des pièces modernes que vous voudriez m'offrir, en retour de l'hospitalité que je vous ai accordée.

— Nous exhibâmes nos bourses, et les vidant dans nos mains, nous lui fîmes voir, que la pensée d'une distraction pareille n'avait point de raison d'être.

— Cependant mes monnaies me manquent.

— Tant pis pour vous, je le regrette sincèrement, mais ce n'est pas une raison pour nous faire sentir, que parce que nous sommes vos obligés, nous n'avons pas le droit de répondre, comme elles le mériteraient, à vos insultantes suppositions.

— Eh bien! tenez dit-il, puisque nous en sommes là, je vous dirai tout court, que je

soupçonne ce monsieur, et il indiquait du doigt mon ami, qui pendant toute cette discussion avait gardé le silence.

Celui-ci, le type de la probité la plus loyale, fut tellement saisi, blessé au cœur, par cet excès d'insolence, que frappant son cheval d'un coup de canne, en un instant, il fut à la portée du docteur.

Le docteur fit un bond de côté et évita le coup qui lui était destiné.

T*** dont la tête était déjà enflammée par la chaleur et la fatigue, fut saisi d'une crise au cerveau; il chancela sur sa selle, et tomba roide sur le sol.

Je le crus mort, frappé d'un coup d'apoplexie.

Sautant à bas de mon cheval, vite je posai ma main sur son cœur; je constatai avec bonheur qu'il battait encore. Je tâtai son pouls; il battait avec une rapidité fiévreuse.

— De l'eau, criai-je à l'Espagnol, qui ne me donna pas le temps d'achever, car il s'était déjà dans le même but élancé vers la bouteille et il me la présentait. Je jetai quelques poignées d'eau au visage de mon ami évanoui; saisi par cette fraîcheur, il ouvrit de grands yeux, et comme s'il se fut réveillé d'un songe dont il n'eût pu recueillir et classer les souvenirs, il nous regardait tous, alternativement, d'un air hébété. Enfin ressaisissant peu à peu le fil de ses idées, il s'arma de sa canne, et la brandissant en l'air, il menaça le docteur de l'assommer. Celui-ci, pendant la scène tragique qui venait de nous stupéfier tous, était resté immobile et muet, mais apercevant T*** redressé sur ses jambes, et se voyant l'objet de ses menaces, il recommenca de plus belle ses invectives:

— Voilà la preuve qu'il est coupable,

dit-il; il ne s'est trouvé mal que parce que je l'ai accusé juste.

Les dents de T*** claquaient de rage.

— Laissez-moi faire, lui dis-je, en le retenant par le bras, ceux qui vous attaquent, m'attaquent. Vous n'êtes ici ni plus coupable ni moins honnête que moi; c'est ensemble que nous avons examiné ces vieux sous qu'on vous accuse d'avoir emportés, par conséquent, j'ai ma part dans le poids de l'accusation, et, me tournant vers le docteur:

— A nous deux maintenant! Il est clair, que si mon ami a soustrait vos médailles, je dois avoir été son complice, car nous étions ensemble à les examiner. Si nous n'avions pas le malheur d'avoir éprouvé votre hospitalité, si nous n'avions pas mangé votre pain, que vous nous avez empêché de payer, je ne mettrais pas de gants blancs, croyez le, pour vous châtier

de votre insolence. Mais la considération d'être votre obligé, me commande quelques égards, qui m'acquittent de votre hospitalité. Cela posé, je vous propose une convention:

— Laquelle?

— Vous comprenez, que cette scène inconcevable n'est pas de nature à compléter agréablement nos souvenirs à votre égard. Vous comprenez, que pour nous il ne s'agit pas de nous défendre d'une accusation que votre imagination malade peut seule avoir enfantée. Vous comprenez encore, que ce ne peut être que par excès de délicatesse à l'égard de votre hospitalité, que nous perdons notre temps à converser avec vous sur un sujet aussi absurde que révoltant. Vous comprenez enfin, que chaque minute que nous perdons, nous est aussi sensible que pour vous la perte de vos médailles égarées. Cela posé, malgré la fatigue dont

nous sommes accablés, nous allons rebrousser chemin, et, arrivés à votre maison, nous la ferons fouiller dans tous les sens; vous, de votre côté, vous fouillerez dans nos habits et dans nos sacoches. Cette visite mutuelle terminée, c'est nous ou vous, qui serons trouvés en possession de vos insipides trésors. Dans le premier cas, vous aurez la liberté de nous dénoncer comme pillards et brigands; dans le second, je me réserve de vous infliger le châtiment qui me conviendra. Souscrivez-vous à ces conditions?

— J'y souscris, fit le docteur.

— En ce cas, retournons sur nos pas, dis-je à mon ami et à l'Espagnol. Celui-ci, furieux de faire ainsi une double trotte à ses chevaux, déclara formellement qu'il s'y opposait.

— Si c'est ainsi, s'écria le docteur, c'est lui qui a pris mes médailles! Pardon,

monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'ami T***, je me suis trompé, c'est cet homme seul que j'accuse, fit-il en montrant du doigt le drogman.

— Ah! c'est moi que vous accusez, s'écria celui-ci en fondant sur le docteur avec la fureur d'un tigre courroucé.

Il l'eût terrassé et mis en pièces, si je n'avais eu le temps de le saisir au collet et de l'éloigner. Le docteur, du reste, avait aussi fait un bond de côté.

— Je vous défends, dis-je au drogman, de le toucher, jusqu'à ce que le fait ait constaté sa culpabilité ou la nôtre; les conditions étant acceptées de part et d'autre, vous devez vous y soumettre aussi; d'ailleurs vos chevaux ne sont pas plus fatigués que nous-mêmes, et nous sommes tout aussi ennuyés que vous de cette contrariété. Allons!... En route!...

Pendant tout le trajet, il y eut silence

complet. Le docteur, absorbé par son idée fixe, n'en pouvant plus de sa course à pied, traînait péniblement ses jambes à côté de nous, sans mot dire. T*** consterné et colère, ébranlé par la chute qu'il venait de faire, ne desserrait pas les dents. N'ayant pas plus que lui envie de rire ni de causer, je me renfermai dans un silence analogue. L'Espagnol écumait de rage et la fureur paralysait sa langue.

Nous arrivâmes ainsi, après deux heures de marche, devant le mur en pierre qui entourait l'habitation du docteur, dont je ne pouvais, malgré les griefs que j'avais contre lui, ne pas admirer la prodigieuse activité.

— Vous allez entrer seul dans votre maison, lui dis-je, car nous sommes parfaitement décidés à n'y jamais remettre les pieds. Le drogman peut vous accompagner, et vous aider à chercher vos médailles;

quant à nous, nous nous engageons sur l'honneur, à ne pas quitter ce poste, avant l'issue définitive de vos recherches.

Le docteur s'éloigna sans proférer une syllabe. L'Espagnol le suivit.

Au bout d'un instant le drogman, que nous entendions jurer, avant même que de l'apercevoir, parut à la porte du jardin et nous annonça d'une voix furieuse, que les trois médailles d'or et les deux pièces en argent, que le docteur l'accusait de lui avoir soustraites, avaient été retrouvées pendant qu'il était couru à notre poursuite, par la femme qui veillait sa maitresse.

— Le docteur parut dans le fond du jardin; sa physionomie se composait d'un singulier mélange de traits, sous l'impression des divers sentiments qu'il éprouvait, car il était à la fois heureux et colère, embarrassé et honteux. Sans parler, il nous faisait signe que ses médailles étaient retrou-

vées et son sourire affecté, ses salutations embarrassées, semblaient nous exprimer les regrets qu'il éprouvait de son inqualifiable conduite à notre égard.

— Vous voilà rassuré de ne pas avoir hébergé des brigands sous votre toit, lui criai-je; mais félicitez-vous de nous avoir donné à manger, m'empressai-je d'ajouter, pour lui faire apprécier tout le degré de notre généreuse modération.

— Nous allons borner notre vengeance à ceci, lui dis-je, en jetant par-dessus le mur du jardin quelques pièces d'or, enveloppées dans un papier. — Voilà pour le dîner! Ce disant, je tournai mon cheval, et nous reprîmes notre voyage.

Je remarquai, chemin-faisant, que l'Espagnol manquait. Je me disais bien qu'il s'était réservé, après notre départ, de vider la querelle, corps à corps, avec le numismate exalté; cependant l'absence de

notre guide unique nous contrariait et nous inquiétait. Il nous rejoignit au bout d'une demi-heure, portant la tête haute et une figure satisfaite.

— Eh! que faites vous donc? lui criai-je, du plus loin que je pus.

Il ne répondit à cette question que par un juron espagnol des plus énergiques, qui retentit dans l'espace, et abandonnant les rênes à son cheval, il brandit dans l'air les débris de son fusil, rassemblés en deux faisceaux.

Lorsqu'il nous eût rejoint, il se mit à rire d'une façon sauvage.

— Ce n'est pas trop présumer de votre justice, n'est-il pas vrai, monsieur, dit-il, s'adressant à T*** que de réclamer de vous les frais d'un nouveau fusil, car c'est bien pour vos beaux yeux, que je l'ai fait voler en pièces, sur le dos du médecin.

— Vous avez mal fait, lui-dit T***, on

ne maltraite pas un ennemi vaincu. Voici cependant, de quoi vous procurer une arme, dont j'espère que vous ferez à l'avenir un meilleur usage.

Le drogman paraissait si heureux, que nous nous demandâmes s'il n'avait pas joué un rôle dans cette aventure de médailles, si mystérieusement disparues, et si promptement retrouvées; mais les sacs liés n'avaient passé qu'entre nos mains et celles du docteur lui-même, et à notre retour à la demeure de celui-ci, les pièces avaient été déjà retrouvées.

Le fait restera toujours une énigme, mais il prouve, qu'il n'est pas toujours bon d'accepter en voyage l'hospitalité du premier individu qu'on rencontre, surtout quand c'est un numismate, venant de devenir père, partagé entre les objets de sa science et sa progéniture. Comment saurait-il ce qu'il dit et ce qu'il fait?

Nous regrettâmes vivement l'incident fâcheux qui était venu troubler le souvenir, jusque-là si agréable, de notre rencontre avec le docteur, qui, je n'en doute pas, se fût montré jusqu'à la fin galant homme, s'il n'eût pas eu le cerveau troublé par ses médailles.

Nous atteignîmes Khan-Iounouss le lendemain, à la pointe du jour ; c'est la dernière habitation humaine sur les confins du désert. Aussi en porte-t-elle le désolant cachet. On n'y trouve que quelques sales masures, jetées çà et là, confusément sur un sol aride. La tour d'un minaret accuse la religion qu'on y pratique. Quelques visages bronzés par le soleil, amaigris par le manque de nourriture, altérés par l'usage de l'eau saumâtre, la seule que les puits y fournissent : voilà l'aspèct que nous offrit cette misérable bourgade.

Le drogman alla chercher des cha-

meliers. Il revint bientôt nous annoncer une nouvelle qui nous consterna :

— Il n'y a pas un chameau à louer, dit-il. Il y a dans le courant de ce mois un mouvement si extraordinaire, que toutes les bêtes sont louées, aussitôt qu'il en rentre du désert. Il nous faudra attendre une chance.

Quelle perspective, que de se voir obligé d'attendre indéfiniment des chameaux à Khan-Iounouss, d'y demeurer au milieu de la vermine, d'y boire de l'eau salée et d'y manger de mauvais pain de maïs !

— Nous n'avons que ce que nous méritons, observa T***.

Il avait tellement raison, que je ne trouvai rien à répondre.

Couchés sur le sable au tournant d'une rue, nous étions occupés à dévorer un de nos poulets, auquel déjà on ne pouvait

adresser le reproche d'avoir trop bonne mine, lorsque nous vîmes reparaître notre Espagnol, accourant tout joyeux nous annoncer, qu'une compagnie d'Anglais venait d'arriver de Suez par le désert, avec une cinquantaine de chameaux et de dromadaires, que nous pouvions en louer six et partir immédiatement.

Le marché fut aussitôt conclu. T*** et moi nous enfourchâmes chacun un dromadaire; l'Espagnol et l'Arabe Hassan en escaladèrent deux autres, et les deux chameliers montèrent sur les leurs; nous en prîmes un septième, comme monture de réserve, en cas qu'il arrivât quelque accident, qui mît un des notres hors d'usage. Le drogman me dit en outre, que les Anglais lui ayant offert d'acheter une outre pour nous pourvoir d'eau, il en avait fait l'acquisition, et qu'on était déjà en train de la remplir.

Les chameliers nous promirent de nous conduire en quatre jours au Caire, à condition de marcher jour et nuit sans relâche. Nous présumions trop de nos forces, en acceptant la condition.

Vous n'avez pas plutôt quitté Khan-Iounouss, que le désert dans toute l'horreur de sa majestueuse désolation, se déploie devant vous, comme un océan de sable mouvant. D'abord, l'œil aperçoit encore, de temps en temps, soit un peu de mousse, soit un chétif bouquet d'herbe, qui le repose de la pesante monotonie, que présente cette nappe de sable. A mesure que vous avancez, ces objets de consolation visuelle deviennent de plus en plus rares, et disparaissent bientôt entièrement. Alors, vous ne voyez plus qu'un ciel bleu, sans nuages, et un tapis infini de sable blanc et fin, que le soleil fait fumer de ses rayons, ardents comme un

brasier. Pas un oiseau ne vole dans l'air, pas un brin d'herbe ne perce ce sable désolé, qui a l'air d'avoir englouti le monde entier.

Les dromadaires, qui se distinguent de la race commune des chameaux à deux bosses, n'en présentant qu'une, dont le volume est d'autant plus considérable, sont parfaitement désagréables à monter. Pour pouvoir s'y établir, il faut recourir à une foule de formalités préparatoires. Il faut d'abord que la bête veuille bien se coucher, et pour qu'elle vous fasse cette concession, les chameliers poussent des cris gutturaux, semblables aux sons produits par une mauvaise toux chronique. Ce concert se prolonge, selon le plus ou le moins de complaisance, que le dromadaire apporte à s'exécuter. En se couchant, la bête ne se jette pas à terre tout d'une pièce, mais elle commence par la croupe;

ainsi penchée, elle a l'air de se recueillir un instant, puis elle se laisse tomber sur les deux genoux de devant, se recueille encore un instant, et pousse enfin ses jambes devant elle. Vous montez alors sur une selle, dure et incommode à l'impossible. Vu le volume de la bosse de l'animal, on vous invite à ne pas l'enjamber, mais à vous accommoder sur la selle à la manière des femmes, sans toute fois que ce soit une selle de dame. En fait de bride, on vous passe à la main une corde, qui tombe seulement d'un côté du cou de la bête, et se trouve fixée par le bout à un anneau qui traverse ses narines.

Pour faire avancer le dromadaire, on recommence un nouveau concert, qui, cette fois, se compose de cris sauvages accompagnés de quelques coups de bâton.

Le mouvement de la bête vous ba-

lancent comme une embarcation, agitée par une mer houleuse; de plus le chameau, en ruminant sans cesse, vous gratifie d'une haleine à vous soulever le cœur.

Mais ce n'est pas tout que d'être parvenu à se caser sur ce colosse, il faut encore en descendre. On recommence alors à pousser des sons, comme si l'on voulait cracher. Attendant avec anxiété le moment, où il plaira à la bête, de se laisser choir sur ses jambes de devant, le cavalier, perché sur ce dos en pyramide, parfaitement monstrueux, se cramponne des mains aux deux pommeaux de sa selle, et se renverse de tout son corps en arrière. Sans cette précaution, la violence du choc le jetterait indubitablement à terre par dessus la tête de l'animal. Mais la bête ne s'est encore inclinée que sur ses genoux de devant, sa croupe conserve toujours sa position ordinaire. Le cavalier

se penche alors en avant, afin de prévenir la nouvelle secousse, qui l'attend au moment où le dromadaire se décidera à plier ses jambes de derrière.

Tel était l'agrément que nous offrait ce mode de locomotion; venait après ça celui de la faim et plus encore celui de la soif.

Que vous dirai-je sur ce sujet? et me-croirez-vous?

J'ai dit que nous étions partis de Jaffa, comme des écervelés, ne tenant compte d'aucun bon conseil. Nous croyions en effet qu'il n'y a pas de privation, pas de danger, dont nous ne puissions triompher. Nous aimions d'ailleurs à nous rappeler les riantes peintures, que nos maîtres de géographie nous avaient faites des déserts, en nous enseignant que la providence, qui a songé à tout, n'a point oublié ces contrées désolées, qu'elle y a fait naître de place en place, comme des

îles de verdure, appelées oasis, où des arbres fruitiers, des sources d'eau limpide offrent au voyageur fatigué, haletant, leur ombre, leur rafraîchissement, leurs fruits, savoureux. A part la confiance présomptueuse que nous avions en nos propres forces, nous comptions beaucoup sur les bienfaits de ces oasis, qui devaient de temps en temps, restaurer nos forces, si elles venaient, non pas à manquer, cela nous paraissait impossible, mais à se sentir quelque peu entamées. Dureste, nantis d'une couple d'oranges, de quelques poulets rôtis, d'un peu de pain et d'un flacon d'eau-de-vie, nous nous croyions ainsi bien approvisionnés.

Les Anglais, qui nous avaient fait hériter d'une partie de leurs montures, avaient aussi consenti à la prière de notre drogman, à nous vendre une de leurs outres.

— Je vous ai prévenus, messieurs, nous

dit l'Espagnol, que sans une bonne provision d'eau, nous péririons dans le désert; or, pour nous approvisionner d'une quantité suffisante d'eau, l'acquisition d'une outre était indispensable. Je viens d'acheter celle-ci à ces Anglais. Elle ne parait pas être de première qualité, mais ça vaut toujours mieux que rien. Ils n'ont consenti à me céder que celle-ci, gardant les bonnes pour eux. J'ai fait remplir l'outre, mais vous savez que l'eau d'ici est détestable; elle est salée, elle a un goût désagréable et sent mauvais, mais cela vaut mieux, je le dis encore, que de ne pas en avoir dutout.

— C'est égal, lui-répondis-je, ne vous inquiétez pas de nous, nous sommes aussi aguerris que vous; d'ailleurs, si l'eau est mauvaise, nous la corrigerons avec quelques gouttes d'eau de vie; ça nous préservera des fièvres, qu'occasionne parfois l'usage d'une mauvaise eau.

— Eh bien ! en ce cas, messieurs, tout est prêt. En route s'il vous plaît !

— Partons ! dis-je.

Et nous voilà partis.

Le soleil cuisait, le sable était ardent comme une poêle rougie au feu. A chaque pas que faisait le dromadaire, la portion de sable qu'il soulevait de sa grosse patte nous envoyait une bouffée de chaleur, qu'on eût dit sortir d'un âtre ardent. L'allure du dromadaire nous secouait insupportablement. Il y avait de quoi perdre patience ; cependant, nous tenions bon. L'extraordinaire de la circonstance nous amusait. Le désagrément de cette chaleur indescriptible, tout en nous gênant, nous faisait plaisir, et, à mesure que notre thermomètre de poche accusait une augmentation de degrés, nous en inscrivions fièrement le chiffre dans nos carnets.

Il y avait déjà cinq ou six heures que nous chevauchions ainsi sur nos chameaux, résignés, insouciants et courageux, lorsque les inconvénients de leur mode de progression, les bouffées de mauvais air que leur rumination nous envoyait, le poids de la chaleur, la faim et la soif, nous mirent enfin hors de combat. Nous nous regardâmes en riant, nous nous étions compris. Nous arrêtâmes nos bêtes et résolûmes de faire une petite halte, pour manger un morceau et boire un coup. Descendus de nos montures avec le cérémonial voulu, aux sons du concert que j'ai déjà décrit, nous nous étendîmes sur le sable. Il brûlait comme une cuve d'eau bouillante. On déchargea nos provisions. Nos poulets, cuits depuis vingt-quatre heures, avaient subi une seconde cuisson sous l'effet de la température dont le soleil nous gratifiait. Quand on les eut déballés, une odeur atroce se

répandit autour de nous, et au lieu des poulets, nous n'aperçûmes plus qu'un résidu noir et difforme; la viande en était décomposée, crevassée, et une sorte d'écume verdâtre montait à la surface. Ni nous, ni le drogman, ni nos chameliers ne pûmes supporter un instant la vue et l'odeur de cet affreux régal. Il fallut se rabattre sur le pain arabe, qui, déjà aigre et mauvais de sa nature, était devenu complètement sec, et avait de plus contracté l'odeur de nos poulets en putréfaction. Nous frottâmes ces croûtes avec des écorces d'oranges, pour en amortir l'infection.

La soif nous tourmentant, nous fîmes déboucher l'outre. Il en découla un liquide huileux, épais et brun, comme du chocolat.

— Qu'est-ce donc que vous y avez versé? dis-je au drogman, qui commença à jurer contre les Anglais, qui lui avaient vendu l'outre.

— Ils m'ont mis dedans! dit il, en faisant pleuvoir des jurons de toute sorte. C'est une outre gâtée qu'il m'ont vendu.

Les Anglais, en effet, savaient bien pourquoi ils voulaient se défaire de cette outre. Elle était vieille et usée.

On sait, que pour rendre ces réservoirs d'eau portatifs, imperméables, on les enduit intérieurement d'une composition de naphte, mélangée de je ne sais quels ingrédients encore. Cette espèce de vernis empêche l'eau de suinter à travers le pores de la peau et préserve l'intérieur des émanations provenant de la transpiration abondante des chameaux, aux flancs desquels ces outres sont attachées. La nôtre, privée déjà de cette couche de naphte, qui la rendait imperméable, avait aspiré à grands flots la sueur de l'animal. Cette sueur par son action corrosive, avait détaché du vernis

qui restait encore des parcelles huileuses et noires, et l'eau saumâtre de notre outre, s'étant combinée avec ces divers éléments, était devenue épaisse et nauséabonde à un degré impossible à décrire.

Cependant la soif nous serrait le gosier et nous desséchait la poitrine.

— Que faire? nous demandâmes nous d'un ton quelque peu mélancolique, car nous n'étions déjà plus considérablement sur ce piédestal d'assurance sur lequel nous nous étions placés au départ.

— Bah! di-je, il n'en sera pas toujours ainsi. D'ailleurs, nous l'avons voulu, buvons donc! — et, ce disant, j'approchai de mes lèvres un verre de cet épouvantable liquide.

Je sentis mon cœur se soulever, l'énergie m'abandonner, je hasardai une question:

— Y a-t-il encore loin d'ici au premier oasis? demandai-je à l'Espagnol.

Il me regarda d'un air hébété.

— Vous savez ce que c'est que les oasis, ajoutai-je avec impatience.

— Oui, monsieur.

— Eh bien! ne doit-il pas y en avoir près d'ici?

— Des oasis?

— Mais oui, des oasis.

— Il n'y en a pas.

— Comment, il n'y en a pas?

— Non, monsieur.

— Vous ne savez ce que vous dites.

— Mais parfaitement, monsieur. Je connais les oasis, j'en ai vu, mais ce n'est pas dans ce désert-ci; c'est dans le Sahara, et encore, n'en trouve-t-on qu'après cinq ou six jours de marche.

Nous fûmes consternés.

Je fermai les yeux et, faisant sur moi le même effort que si j'eusse été sur le point de me précipiter dans le Niagara,

j'allais avaler une gorgée du poison que je tenais près de mes lèvres, mais je l'en repoussai avec indignation.

Nous nous précipitâmes sur nos oranges, mais il en restait si peu, que songeant à l'avenir, nous n'en prîmes qu'une, que nous nous partageâmes.

Nous remontâmes en selle, et nous continuâmes notre route.

Le soleil avait l'air de nous narguer ; je le voyais toujours au même point, comme s'il n'eût jamais voulu se coucher.

Notre soif augmentant toujours, nous consommâmes encore chacun une orange ; il ne nous en restait plus que sept.

Tout le monde sait bien ce que c'est que la soif, en général, ce sentiment qui sollicite à boire, et qui, s'il n'est pas satisfait, détermine un certain malaise. Mais, ce qu'on aura peine à se figurer, c'est la soif ardente, cruelle, implacable, qui nous torturait,

qui nous dévorait sous ce soleil de feu, et dans l'état de surexcitation nerveuse où nous étions.

Je ne puis savoir de quoi j'avais l'air, mais sans doute que mon extérieur portait un cachet analogue à celui sous lequel m'apparaissait mon pauvre ami. Il était blême comme un spectre ; sa prunelle, dilatée par la souffrance, était décolorée et sans expression, et le globe de ses yeux était injecté de sang. Sa bouche entr'ouverte, laissait apercevoir une langue sèche, crispée de plis, et ses lèvres étaient bleuies, enflées, brûlantes et plissées par la douleur.

Nous ne parlions plus, nous ne pensions plus, si ce n'est à nous préparer mentalement à la mort, et même cet acte de suprême recueillement nous trouvait tièdes, indifférents.

Ces indicibles souffrances qui après avoir

augmenté d'heure en heure, de minute en minute, ayant enfin atteint leur plus haut dégré, nous éprouvaient ainsi à la fin du troisième jour. Nos oranges étaient toutes consommées; quant au pain, nous n'y touchions pas, car la soif nous avait ôté toute envie, je dirai même, toute possibilité de manger. La détestable eau-de-vie de Khan-Iounuss était notre seul salut, nous y avions mis des écorces qui nous étaient restées de nos oranges, pour en améliorer le gout.

Ni l'Espagnol, ni les Arabes ne voulaient de notre eau. J'admirais leur sobriété, ne les voyant pas boire du tout. Sobres de nature, et de plus, aguerris à de semblables prouesses, ils étaient évidemment plus capables que nous d'en supporter les privations, mais cependant je ne comprenais pas qu'ils se passassent de tout aliment, et que, tout en ayant aussi l'air

passablement malade, ils ne succombassent pas comme nous. Quand je leur demandais, comment ils faisaient pour se passer de boire, ils répondaient en haussant les épaules et en levant les yeux au ciel, comme s'ils eussent voulu dire: c'est dieu qui nous a doués de cette faculté. J'appris cependant plus tard, quand nous eûmes franchi ce temps de cruelles épreuves, que les Arabes s'étaient réservé une gourde remplie d'eau potable pour leur propre usage, et qu'ils en avaient donné à l'Espagnol, sous la promesse de ne rien nous en dire. Ils avaient calculé que cette eau, qui pouvait suffire aux besoins de trois individus sobres, n'eût pas tardé à faire défaut, partagée avec des Européens, qui, lorsque la soif les gagne, boivent tant que le cœur leur en dit.

Nous étions donc à notre troisième jour de torture; entendant une conversation animée

entre le drogman et les chameliers, j'en demandai le sujet.

— Ils prétendent, fit l'Espagnol, — que nous avons déjà passé El-Arisch.

— Mais où donc? quand donc? demandai-je. — Nous n'avons rien vu que le ciel et le sable; n'est-ce pas un village qu'El-Arisch?

— Certainement; c'est pourquoi je leur reproche de ne nous y avoir pas conduits, pour y faire une nouvelle provision d'eau. Ces gredins voient bien ce que nous souffrons, et au lieu de nous venir en aide, il passent près d'un village sans nous y faire entrer!

— Comment, brigands! m'écriai-je irrité, quand donc avons nous passé près d'El-Arisch?

— Hier soir, dit-l'un; — j'avais bien l'intention de vous y conduire, mais, ajouta-t-il, deux considérations importantes m'ont retenu.

— Malheureux! je t'assommerai!....

— Ecoutez, fit-il, — et vous m'approuverez.

— D'abord il importe que nous puissions atteindre cette nuit, un endroit du désert qu'il nous serait impossible de traverser de jour.

— Pourquoi?

— Parcequ'on nous tuerait.

— Qui?

— Les uns ou les autres.

— Qui sont ces uns et ces autres?

— Vous ne savez donc pas qu'il y a la guerre entre deux peuplades qui se détestent? Ils sont armés en guerre et s'observent mutuellement, sans que l'une ou l'autre partie prenne l'initiative de l'attaque; et nous devons filer entre les deux camps sous la protection de la nuit.

— Bon! voila que ça se complique.

Après?

— Après?.... rien.... Si nous ne sommes pas aperçus, nous serons sauvés.

— Et si nous sommes découverts?

— Alors nous sommes perdus. Mais c'est justement pour ça, que j'ai combiné de passer la nuit ce diable d'espace. Dieu est grand, le désert est vaste, et le Bédouin dort la nuit.

— Et la seconde raison pour nous avoir fait manquer El'Arisch?

— Vous n'avez donc pas assez de la première.

Que trop! mais enfin voyons la seconde....

— Pour la seconde, vous n'avez pas besoin de la savoir.

— Mais, au contraire, j'exige que vous nous la disiez.

— Pourquoi? Quand je vous dis, qu'il est inutile que vous la sachiez, c'est mon affaire. Contentez vous de savoir que je vous ai rendu un service signalé.

— Mais encore?...

Je ne parlerai pas.

— Tu parleras.

— Non.

Oui! — et je saisis mon pistolet, non pas pour en faire usage, comme on le comprend bien, mais pour intimider mon interlocuteur.

— Des menaces? dit il en souriant.

— Oui, des menaces! puisque tu ne veux pas obéir de bon gré.

— Laissez donc, monsieur. Est-ce qu'on me fait peur à moi? je n'ai jamais eu peur de rien. Quand je vous dis, que c'est dans votre interêt que j'ai agi, il faut que vous vous rapportiez à ma parole et que vous patientiez, jusqu'à ce que je trouve le moment opportun pour vous faire de bon gré cette confidence. D'ailleurs, ajouta-t-il, il y va de ma vie; entendez-vous bien, il y va de ma vie, et ceci est plus sérieux, allez,

que quand vous voulez vous donner l'air de me menacer de mort pour le silence que je garde vis-à vis de vous.

Cet homme nous intriguait de plus en plus. Mais son obstination à garder le silence était telle, que je vis que je n'avais rien à attendre.

Cependant nous cheminions toujours, plus morts que vifs.

— Nous allons mourir avant que la nuit vienne, me dit mon compagnon d'infortune, d'une voix mourante et d'un ton convaincu. Nous allons mourir! Dieu nous punit de notre présomption.

— Pour combien en avons nous encore de ce tourment? demandai-je à nos gens; — Quand pourrons-nous atteindre le Caire?

— Dans deux jours au plus tôt, fut la réponse.

— Comment! comment! deux jours encore! nous écriames-nous; mais vous n'y

pensez pas! nous n'avons plus que deux à trois heures à vivre! et nous nous affaissâmes découragés sur nos selles.

— Autant nous arrêter ici, nous jeter sur le sable brûlant, et attendre que la mort vienne nous frapper, observa mon ami. — Du moins pourrons-nous là, rassembler le peu de forces qui nous restent, les tourner vers Dieu, dont c'est la volonté de nous faire mourir et nous préparer ainsi à entrer dans l'éternité.

— Messieurs, interrompit le drogman, j'allais vous proposer de changer de direction.

— Comment?

— Parbleu, dit-il, monsieur a raison, vous allez mourir et nous aussi, car nous aussi nous n'en pouvons plus. Jamais on n'a vu voyager ainsi dans le désert. Nous n'avons avec nous ni vivres, ni eau, ni de quoi nous abriter, et nous ne prenons

aucun repos. Non, jamais on n'a vu de pareils voyages ! Pensez donc que des femmes traversent le désert sans inconvénient, en accompagnant une caravane ; mais alors on est muni de tout, on se repose autant que la fatigue le réclame, on mange et l'on boit ; on a de quoi abreuver et nourrir ses bêtes, mais voyager comme nous faisons, c'est un suicide ! Aussi, vous pouvez m'en croire, on m'offrirait d'être vice-roi d'Égypte pour que je refasse un tel voyage, que je refuserais net. Que j'ai été bête d'avoir consenti à vous suivre comme ça !...

Cet homme parlait comme un livre. Ses arguments étaient pénétrés d'une vérité tellement incontestable, que nous n'avions qu'à nous taire vis-à-vis de cette logique parlante.

— Vous avez raison, lui dis-je. J'ajouterai même ingénument, que nous avons été plus bêtes que vous, de nous imaginer qu'on

pût voyager de la sorte, et de vous avoir entraîné à nous suivre, plutôt que de nous laisser guider par votre expérience.

— A quoi sert-il maintenant de vous accuser, Messieurs? Il n'en est plus temps, il s'agit plutôt de prouver qui à-présent aura le plus d'esprit.

— Eh bien?

— Eh bien! j'ai une idée, moi, voulez-vous l'accepter?

— Parlez.

— Si vous l'acceptez, nous sommes sauvés.

— Eh, parlez donc!...

— Si vous la repoussez, nous sommes perdus.

— Il va sans dire que nous y souscrivons d'avance, mais parlez enfin.

— En ce cas, Messieurs, nous n'allons plus au Caire.

— Mais où allons-nous alors?

— A Suez!

— A Suez?

— Oui, à Suez, cela nous avance de plus de vingt-quatre heures. Demain soir, Dieu aidant, nous pourrons y arriver.

— A Suez, en ce cas! à Suez! telle fut notre réponse. Vive Suez!

— Vivrons-nous jusque là, demanda T*** d'une voix d'agonisant, et comme s'il eût entendu une voix intérieure qui lui répondit négativement.

— Dans tous les cas, reprit le drogman, nous avons de cette manière plus de chance de rester en vie, que si nous nous entêtons à aller au Caire.

Comme nous marchions déjà sur une diagonale du nord-est au sud-est, dans la direction de la Mer Rouge, nous nous trouvions évidemment beaucoup plus près de Suez que du Caire. La proposition du drogman devait donc nous sourire doublement, car en l'acceptant, nous abrégions d'un côté, nos intolérables

souffrances, et de l'autre, nous avions la perspective de visiter la Mer Rouge et de voir Suez. Rien de plus facile, après avoir pris du repos et des vivres, que de nous rendre de là au Caire par la grande route que prennent les malles établies pour les voyageurs des Indes.

Nous fûmes ravis de ce projet. La perspective d'arriver plus tôt, remonta notre moral chancelant et nous redonna des forces.

Cependant le soleil s'était penché vers l'horizon, après avoir illuminé un instant tout un côté du firmament d'une ardente lueur rougeâtre, nous le vîmes disparaître sans qu'un seul nuage s'avisât de rider la superbe nappe de ce ciel azuré, qui commençait à s'assombrir.

Nous commençions à respirer. L'air était encore chaud, lourd, étouffant, mais du moins le soleil ne nous torréfiait plus; la nudité

du sable ne reverbérait plus ses rayons avec la même douloureuse intensité; nous avions enfin devant nous un répit de quelques heures à opposer à la mort. Le ciel s'assombrit, et la lune, belle, limpide et argentée, se dessina sur un fond gros-bleu. Ce spectacle nous eût sans doute paru poétique, si la prose de nos souffrances ne nous eût rendus insensibles à tout ce qui n'était pas nous.

— Maintenant, dit le drogman, c'est le moment de nous arrêter pour prendre un peu de repos.

— Non pas. Marchons plutôt, ce sera autant de gagné. La marche est plus facile pendant la nuit et la lune nous éclaire. Continuons jusqu'à ce que sa clarté disparaisse, alors ce sera le temps de faire une halte, en attendant le jour.

— C'est, répondit l'Espagnol, précisément quand il fera tout-à-fait nuit, que

nous devrons marcher; il vaut donc mieux, nous reposer à présent.

— Pourquoi devrions-nous marcher dans l'obscurité ? — demandai-je.

— Je vous ai dit, qu'il nous faudra filer entre deux camps ennemis; or, pour tenter pareille aventure et ne pas tomber dans la souricière, non seulement il faut être habile, mais encore faut-il profiter de la faveur de la nuit, sans quoi nous serions aperçus des uns ou des autres, et je vous réponds, que ni les uns ni les autres ne nous laisseraient continuer notre chemin.

Nous fîmes halte.

Le sable était encore brûlant, mais il était si abondant, que nous pûmes nous y étendre comme sur un matelas. Afin de mettre les chameaux dans l'impossibilité de prendre la clef des champs, on leur attacha sous le ventre une des passes de devant. C'est-

ainsi que le pauvre animal est récompensé des fatigues des longs trajets qu'il parcourt.

Nous eûmes encore recours à notre boisson noire, devant laquelle, je gage, que le Spartiate, le plus sobre et le plus aguerri à son mauvais brouet, eût reculé avec horreur. La fatigue, l'inanition, la souffrance, accélérèrent l'approche du sommeil. Nous dormîmes près de deux heures. Tout-à-coup la voix du drogman nous reveilla:

— En route, messieurs, en route, levez vous et dépêchons!

Notre sommeil avait été si ferme, si lourd, que nos paupières ne voulaient point s'ouvrir, que nos membres engourdis ne voulaient point obéir.

— Allons, allons, messieurs! il n'y a pas un instant à perdre. La nuit est noire, tout dort en ce momênt dans le vaste désert, c'est le moment de nous aventurer

entre les deux armées de brigands, qui attendent le jour pour mesurer leurs forces et leur valeur.

Ce n'est qu'à grande peine, qu'il parvint à nous tirer de l'espèce de léthargie, sous le poids de laquelle nous succombions malgré nous.

Il m'est arrivé souvent depuis, de penser à cette étrange nuit, souvent j'ai tâché de me rendre compte des impressions que je dus alors éprouver, mais je n'ai pu y parvenir; cela prouve, que la surexcitation des nerfs était si forte, que ces scènes, malgré leur caractère exceptionnel et bizarre, glissèrent sur mon ésprit et mes sens, sans y laisser de traces.

— Nous étions si complétement dominés par l'indifférence et l'apathie, si identifiés avec la perspective d'une mort prochaine dans cet infernal désert, que diverses nuances, les diverses phases du danger nous

échappaient. Rouvrir les yeux et monter en selle était donc chose difficile; cette difficulté ayant été surmontée, restait à accomplir l'impossible.

— Donnez-moi donc la corde, que je guide ma bête, dis-je aux deux hommes qui m'avaient aidé à me hisser sur sa gigantesque proéminence.

— Pas de corde !... pas de bride !... dit le drogman. Je vous conjure de vous soumettre à mes prescriptions.

— Mais se peut-il que je laisse aller mon chameau sans le guider ?

— Vous n'avez pas besoin de le guider.

— Mais ?...

— Non ! vous dis-je; d'ailleurs on n'y voit goutte, je n'y vois pas plus clair que vous.

— Et c'est ainsi que nous allons voyager ?

— A la grâce de Dieu, répondit le drogman.

— Comment, à la grâce de Dieu ?

— Merci, je ne l'entends pas comme ça. La corde ! ajoutai-je, impatienté.

— Il n'y a pas de corde à vous donner, tous les chameaux étant attachés, la tête à la queue de l'autre. Moi-même, fit-il, je n'ai pas de bride à la main. A quoi bon? puisque nos deux chameliers, qui ont l'habitude des voyages de nuit, et qui voient dans l'obscurité comme des chats, se sont chargés de guider la procession ? Nous n'avons qu'à suivre. Seulement, pas une parole, pas un cri, pas un soupir ! On n'entend pas, comme vous savez, les pas des dromadaires sur le sable, nous n'avons donc rien à craindre.

— Qu'y avait-il à répondre à ce langage ? Nous nous laissâmes faire, mon ami et moi, sans mot dire.

Quand nous fûmes tous perchés sur nos bêtes respectives, le guide de devant poussa

un son, semblable au cri d'un vautour; c'était le signal convenu, pour demander à celui qui fermait la marche, si tout était en règle et s'il pouvait bouger. Celui-ci répondit par un son qui imitait le cri d'un chacal, poussé dans le lointain. Ce cri synonyme du mot d'ordre : *All right* des conducteurs des chemins de fer anglais, mit la procession en mouvement.

Un silence sépulcral régnait autour de nous.

Tout-à-coup, j'entendis derrière moi un chuchotement.

C'etait l'Espagnol, dont le chameau était attaché entre le mien et celui de T*** qui se permettait cette infraction à la consigne.

— Que faites vous donc, lui dis-je; vous nous avez vous-même, sous peine de désastres irréparables, recommandé le silence le plus absolu, et voilà que vous bredouillez sans nécessité!...

— Oh! il n'y a pas de danger, — jusqu'à présent. Nous avons bien fait du bruit là où nous étions couchés, et depuis nous n'avons encore fait que quelques pas. D'ailleurs je n'ai que deux mots à vous dire.

— Quoi donc?

— Je voulais vous faire compliment sur votre parfaite obéissance. C'est comme ça qu'il faut faire, et, si nous continuons ainsi, nous passerons sous le nez de ces gredins, sans qu'il s'en doutent. Cela dit, je ne parlerai plus, car dans une heure au plus, nous aurons atteint le mauvais passage. Chaque pas que nous faisons nous en approche, et on peut nous entendre de bien loin.

Il y avait déjà quinze à vingt minutes que nous cheminions ainsi, au milieu de la nuit et du silence, quand tout à coup mon dromadaire, s'effrayant du squelette de l'un de

ses semblables trépassé, fait un bond de côté. Ma tête, déjà fatiguée par le mouvement uniforme de ma monture, est prise de vertige, je perds l'équilibre et tombe sur le sol de la hauteur de cette pyramide animale. Sans la couche épaisse et moelleuse de sable qui me reçut, je me serais infailliblement cassé bras ou jambe.

Ma chute résonna dans l'air comme un coup de feu qu'on entend partir de loin. La secousse que j'éprouvai fut si violente, que dès le premier instant je perdis connaissance. En revenant à moi, je me sentis une contusion si douloureuse à la jambe que je la crus cassée.

Le coup de théâtre avait été complet : mon chameau effrayé poussait des grognements indiscrets ses compagnons, exités par la douleur que son mouvement de côté leur avait fait éprouver au

museau et à la queue, soufflaient dans leurs naseaux, et nos gens, saisis de ce choc inattendu, mêlaient leurs cris à ce concert. Bref, ce fut une confusion générale, assez bruyante, beaucoup plus bruyante que la circonstance ne l'admettait.

J'étais incapable de me relever. Mon ami et l'Espagnol firent coucher leurs chameaux, et vinrent à moi. On me frictionna la jambe. La douleur était excessive. Cependant, après quelques instants, je parvins à me redresser sur mes deux pieds, souffrant le martyre, mais du moins rassuré à l'égard de la mauvaise chance de m'être rompu quelque chose. Comme on me conjurait de faire mon possible pour remonter en selle, et que d'ailleurs j'en reconnaissais moi-même l'urgence, je rassemblai toute mon énergie, et nous nous remîmes en marche.

Nous chemimions comme des fantomes,

et nous avions l'air d'appartenir à un autre monde. Tout-à-coup, nous entendîmes dans le lointain, à notre gauche, quelques sons confus : comme un écho très-faible de diverses espèces de bruits. Cela put durer ainsi environ une demi-heure ; je ne pouvais, dans l'obscurité consulter ma montre. Ce bruit n'était pas continu, au contraire, on l'entendait souvent s'interrompre par un silence absolu. Bientôt nous entendîmes un bruit analogue, mais un peu plus distinct, dans la direction opposée. Lorsque ce double bourdonnement, semblable à celui que produit une grande masse d'hommes agglomérés sur un point, fut parvenu aux oreilles de notre guide de l'avant, il arrêta sa monture, et les nôtres s'arrêtèrent aussi au même instant. Nous restâmes ainsi quelques secondes. Le guide se recueillait évidemment, afin de mieux s'orienter. Nous nous remîmes enfin en marche.

Pendant près de trois quarts-d'heure encore nous entendîmes ce bruit, qui annonçait la présence des deux armées à la veille d'une bataille. Elles étaient évidemment trop éloignées l'une de l'autre pour pouvoir s'entendre. Avaient-elles quelques postes d'observation, quelques védettes, ou trouvaient-elles ces précautions superflues, c'est ce que nous n'avons pu savoir. En cas qu'elles en eussent, je puis certifier qu'elles ne voyaient ni n'entendaient pas clair, car grâce au Dieu des armées, nous franchîmes ce périlleux passage, sains et saufs, sans accident aucun.

Quand le jour commença à poindre, on défit les cordes qui attachaient les chameaux, la tête de l'un à la queue de l'autre, et l'on nous les remit en main.

Le sentiment de la douleur est de sa nature si relatif, que pour peu qu'à une douleur vive succède une douleur plus

vive encore, celle-là cesse d'être, ou du moins perd de sa valeur réelle. La nuit que nous venions de passer avait été vraiment insupportable. Le jour qui venait de se lever, semblait nous présager des souffrances plus fortes encore, et cependant je reprenais espoir. En effet, une journée aussi chaude que la précédente s'annonça dès l'aube. Nous avançions lentement, tous préoccupés sans doute des désagréments et des privations que nous subissions déjà depuis bientôt trois jours, lorsque tout-à-coup, j'entendis une discussion assez animée s'engager en arabe, entre notre Espagnol et les deux chameliers. Tous trois regardaient dans la même direction, gesticulaient, montraient du doigt quelque chose qu'ils apercevaient dans le lointain; tantôt je les voyais, l'un ou l'autre, sourire d'une façon étrange, tantôt au contraire, leurs figures s'assombrissaient; bref, je voyais clairement qu'il

s'agissait de quelque chose qui leur déplaisait, de quelque chose qui n'était pas normale.

— Qu'avez vous donc?... Que se passe-t-il?... dis-je au drogman. Celui-ci s'approcha de moi, et donnant à sa voix un ton d'assurance, qui cependant trahissait de l'embarras.

— Il y a, dit-il,... il y a que.... que....

— Eh bien! quoi donc?

— Il y a.... Il y a...du reste, pour ma part je ne vois rien; mais, au dire de ces hommes, il y aurait là devant nous une troupe de Bédouins en mouvement. Voyez vous-même, si vous pouvez apercevoir quelque chose. Et du doigt il indiquait une direction un peu à gauche. N'est-ce-pas qu'il n'y a rien?

Nous nous mîmes à regarder, les yeux ouverts comme des portes cochères, mais nous ne vîmes rien, moi d'abord, par la

bonne raison que j'ai la vue très basse, et mon ami à cause de la vibration de la lumière qui dans le désert offusque les regards.

— Je ne vois absolument rien, dis-je.

— Ni moi non plus, fit T***.

— Ni moi non plus, je le disais bien, ajouta l'Espagnol. Et la discussion s'engagea de nouveau en arabe. Les chameliers ne démordaient pas de ce qu'ils avaient avancé.

— Ces gens-là cependant, dis-je au drogman, doivent mieux voir que nous, à travers la transparence de cet air auquel ils sont habitués.

— Mais c'est le contraire, repartit l'Espagnol, l'effet d'optique qu'on appelle mirage, leur fait voir une foule de choses qui n'existent que dans leur imagination; leur vue énervée s'abuse parfois au point de les tromper complètement.

Nous continuâmes à marcher. Souvent la discussion s'était calmée pour recommencer plus vive, lorsque tout à coup l'Espagnol, arrêtant brusquement son chameau, se tourna vers moi et s'écria:

— Ma foi, c'est vrai!

— Quoi?

— Ces gens ont raison.

— Voyez vous quelque chose?

— Parbleu! les voilà devant nous.

— Qui?

— Les Bédouins! les vrais Bédouins! les brigands!

— Bon! m'écriai-je, il ne manquait plus que cela!

Une discussion excessivement vive s'engagea alors entre nos guides. Ils tenaient évidemment un conseil de guerre sur les mesures à prendre.

L'Espagnol, après leur avoir adressé quelques questions et, lorsqu'ils eûrent fini,

il répondit par un signe de tête affirmatif, et se dirigea aussitôt vers nous.

— Messieurs, dit-il, il n'y a pas à plaisanter avec ces coquins-là; je vous conjure de vous soumettre à ce que je vais vous recommander, selon l'avis de nos guides; ils savent mieux que nous ce qu'il faut faire, pour pâtir le moins possible d'une aussi malencontreuse rencontre.

— Il est vraisemblable, répondis-je, puisque nous n'avons pas pu les apercevoir, qu'ils ne nous ont pas aperçus eux-mêmes; peut-être aurions-nous encore le temps d'éviter leur rencontre, en déviant de la direction que nous suivons, quitte à y revenir, quand nous les aurons vus filer.

L'Espagnol, qui semblait partager mon opinion, s'empressa de la traduire aux deux guides; mais ceux-ci la repoussèrent, se fondant sur la raison suivante:

— Ils sont là, dit l'un d'eux, plu-

sieurs centaines d'hommes, armés jusqu'aux dents. Supposons, que dans le nombre il ne s'en trouve qu'un seul qui voie de très-loin, il nous aura déjà dépistés et dénoncés aux autres; or, si tel est le cas, il ne nous reste qu'une chance de salut, celle de continuer tout droit notre chemin, comme si de rien n'était; car pour peu que nous fassions mine de les fuir, ils nous soupçonneront d'avoir des trésors que nous voulons sauver de leur pillage, ils se mettront à notre poursuite, et après nous avoir tiré quelques coups de feu, ne tarderont pas à nous atteindre; si au contraire, nous continuons notre chemin, qui est parallèle à celui qu'ils suivent, nous avons toujours la même chance de ne pas être découverts, si nous ne le sommes pas encore; et s'ils nous ont aperçus, ne voyant qu'une dizaine d'hommes, cheminant paisiblement, sans s'effrayer de leur proximité, ils nous prendront

pour des gueux, qui ne valent pas seulement la peine d'être attaqués, si cependant il leur prenait fantaisie de le faire, il ne faudrait pas leur tenir le verbe haut; n'oubliez pas qu'ils sont en majorité, et surtout que ce sont des brigands.

— Que faudrait-il faire alors?

— Rien; seulement les laisser faire?

— Bien! Mais s'ils commencent par prendre nos chameaux, par nous dévaliser, faudrait-il encore les laisser faire?

— Absolument.

— Et après?

— Ah! après, nous verrons; du moins je vous garantis qu'avec ce régime, nous en sortirons sains et saufs, car le Bédouin du désert n'est pas assassin, il évite volontiers de verser le sang, et s'il recourt à cette extrémité, ce n'est que quand il reconnaît qu'il ne peut faire autrement. Dès qu'on lui fait opposition, surtout dès qu'on

le menace, il devient intraitable, et pour peu qu'on veuille faire usage des armes, il vous étend roide-mort sur le sol, et alors, bon soir.

— Tout cela est bel et bon; mais à quoi ça nous servira-t-il de garder notre peau, si on fait main basse sur tout ce que nous avons? Nous périrons dans ce désert, car vous n'avez pas, je suppose, la prétention de nous le faire traverser à pied, sans vêtement ni chaussure.

Mon interlocuteur devint pensif.

— Dieu nous viendra en aide, dit-il; seulement, pas de résistance; laissez-les faire. Tout en causant ainsi, nous suivions du regard le mouvement qui se dessinait au loin parallèlement à notre marche, mais dans un sens inverse. La tête de cette masse mouvante, allait déjà se trouver à notre hauteur, lorsque nous aperçûmes tout à coup un groupe de cinq ou six hommes se détacher du

gros de la troupe et s'avancer latéralement vers nous.

— Diable! s'écria l'Espagnol, ils nous ont aperçus; et il échangea quelques paroles en arabe avec les guides.

— Que disent-ils? — demandai-je.

— Ils vous engagent à ne pas faire attention à ce groupe d'hommes, qui s'avance de notre côté, et à vous conformer strictement à ce que je viens de vous dire.

Le moment était scabreux. Nous avions la perspective d'être entièrement dévalisés, d'en être réduits à continuer tout nus ce voyage, déjà si plein de tortures.

— Nous viendrons peut-être à bout de ces drôles, me hasardai-je à faire observer au drogman; ils ne sont guère plus nombreux que nous, et la perspective de ce qui nous attend au cas qu'ils nous dévalisent, nous donnera une valeur de tigre et une force de lion.

— Dieu vous garde, dit-il, Dieu vous garde, de commettre une telle imprudence. Croyez vous donc que les autres ne regardent pas de notre côté, qu'ils ne suivent pas du regard ce qu'ils vont faire ? Croyez-moi, s'ils n'ont détaché que cette poignée d'hommes contre nous, c'est qu'ils ont jugé à notre marche insouciante, que ce n'était pas la peine de faire de plus grands frais à notre égard. Regardons les bien en face, avec calme et assurance.

Nous avançâmes, comme on l'avait exigé de nous. Les Bédouins, ayant accéléré le pas de leurs dromadaires, tandis que, selon l'avis de nos guides, nous avions ralenti celui des nôtres, nous ne tardâmes pas à nous trouver face à face avec les brigands. Le gros de leur troupe, qui pendant ce temps avait gagné du terrain dans la direction opposée, était arrivé à notre hauteur. Nos guides souhaitèrent gaiment le bon-

jour aux brigands, qui y répondirent courtoisement. Quant à nous, nous nous bornâmes à mettre la main au turban, en signe de salut, et nous continuâmes à avancer.

Un des brigands apostropha notre compagnie. Les guides s'arrêtèrent pour répondre. On commença à causer d'un ton de bonhomie parfaite, comme s'il n'eût été question que du temps et de la route.

Pendant cet entretien, dont nous ne comprenions pas un mot, je vis nos guides et l'Espagnol, désigner du doigt aux Bédouins quelque chose en arrière de nous.

Après une halte de huit à dix minutes au plus, les brigands et nos guides échangèrent cordialement des poignées de main ; puis un de ceux-là, s'approchant de moi, s'empara de ma pipe, de ma blague à tabac et de mon pistolet, et, me faisant un signe de tête fort amical, suivit ses com-

pagnons, qui tous se hâtèrent de rejoindre le gros de leur troupe.

Pendant que ce coquin me dévalisait ainsi, l'Espagnol me fit signe des yeux, de ne pas m'opposer à cette touchante marque de sympathie, et, comme le pistolet était attaché à un cordon passé à mon cou, il s'empressa de venir en aide au brigand, pour détacher cette arme et la lui offrir.

T*** n'ayant ni pipe ni tabac sur lui, en fut quitte à meilleur marché!

Lorsque ces gaillards nous eurent quittés et que nous les eûmes perdus de vue, nos guides commencèrent à s'entretenir entre eux d'une manière bruyante, adressant des sommations à l'Espagnol, qui ne leur répondait que par des mouvements de tête affirmatifs.

Lorsque ils se furent tûs, il m'adressa ce langage:

— Nous avons eu du bonheur!

— En effet! — dis-je.

— Non seulement du bonheur, mais encore de l'esprit.

— Vous appelez ça de l'esprit, de se laisser voler ainsi par des gens, qui n'avaient pas plus envie de s'en prendre à nous que nous à eux.

— Que vous ont-ils volé?

— Et mon pistolet donc? Et ma pipe?

— Vous plaisantez? dit-il en riant, en appelant ça un vol. De la part de pareils brigands, ce n'est qu'une gentilesse; ils auront voulu garder de vous un souvenir.

— A présent que vous voilà sauvé, vous parlez ainsi, au lieu de rendre grâces à la providence et de nous remercier de nos bons conseils, moi surtout, de mon trait d'esprit qui les a mis en fuite:

— Pour la providence, je lui ai rendu grâces mentalement, aussitôt que je me suis

vu débarrassé de ces brigands, qui, à vrai dire, n'en avaient guère l'air; quant à vos conseils, je ne sais trop à quel point vous méritez que je vous en sache gré, puisque l'immobilité que vous m'avez engagé à garder, me vaut la perte d'un pistolet auquel j'attachais du prix, par habitude et par souvenir. Enfin, quant à votre trait d'esprit, il faut d'abord que vous me le contiez, pour que je sache l'apprécier.

— Pensez vous donc que les brigands se fussent contentés de votre pipe, si je ne leur avais pas mis la puce à l'oreille?

— Comment ça?

— Ah! voilà! écoutez. Lorsque nous eûmes échangé quelques paroles banales, ils nous ont demandé qui vous étiez, car ils n'ont pas eu beaucoup de peine à s'apercevoir que vous étiez des Européens.

Je leur ai répondu que vous étiez des officiers anglais, amis intimes du vice-roi

d'Égypte, que c'était lui qui vous avait engagés à entreprendre ce voyage à travers le désert, et je leur rappelai, quelle peur on a de Méhémet-Ali et de son fils Ibrahim Pacha, dans toute l'étendue du désert.

— Et pourquoi le vice-roi fait-il voyager ses amis sans escorte, ont-ils demandé? Nous sommes des gens libres, nous nous moquons pas mal de ce despote, qui se fait appeler vice-roi par des sujets qui tremblent devant lui; nous ne nous gênerons pas vis-à-vis de ses amis.

— Ah! oui, sans escorte, leur ai-je répondu, en simulant un éclat de rire. Pas si bêtes de traverser le désert sans escorte. Regardez donc en arrière, croyez vous que ce sont des arbres qui poussent dans le désert, là... là... dans cette direction? Parbleu! C'est notre escorte, deux régiments de cavalerie montés sur des chameaux et quel-

les gens, de véritables lions! Chaque homme renverserait dix Bédouins de votre espèce.

— Et ils vous ont cru sur parole?

— D'abord ils ne croyaient pas, mais, comme je vous l'ai déjà dit, dans cet air lumineux on peut faire voir aux Bédouins ce que l'on veut. Déroutés par notre aplomb, par le naturel de mon langage, ils ont regardé selon mes indications, dans la direction où l'on voyait se mouvoir leur propre troupe, et ils ont craint d'avoir affaire aux régiments du vice-roi. Il est à présumer qu'ils ont cru voir arriver votre escorte supposée, et, comme vous l'avez vu, ils n'ont pas tardé à nous quitter. Quant aux objets qu'ils vous ont pris, c'est de leur part, plutôt une tendresse qu'un vol; d'ailleurs, vous devez savoir, puisque vous avez voyagé dans ce pays, que le bakschisch y est de rigueur; votre pistolet et votre pipe en ont fait les frais.

— Je reconnais que vous avez fait preuve de présence d'esprit, répondis-je, et cela vous donne droit à un pour-boire renforcé.

— Les chameliers qui m'ont guidé de leurs conseils, méritent aussi une récompense.

— Ils l'auront.

Dès qu'il eut traduit à ceux-ci le résumé de cette conversation, l'air retentit de cris de joie.

Cependant le jour baissait. Nos souffrances, loin de se calmer, augmentaient de plus en plus.

— Jamais nous n'atteindrons Suez, dit T***, d'un ton où perçait le désespoir le plus inconsolable.

— Je le crains presque, répondis-je, sous l'impression du même découragement, du même abattement.

Mais voilà déjà Suez devant vous, fit le drogman.

— Je ne vois rien.

— Vous ne voyez pas là, ces maisons, ces jardins? ces...

— Allons donc, c'est sans doute une nouvelle édition de votre trait d'esprit de tantôt que vous nous offrez là.

— Je ne vois rien, et il n'y a rien.

— Et vous monsieur, dit-il, s'adressant à T***, vous ne voyez rien non plus?

Mon ami, plus mort que vif, succombant aux mille souffrances dont nous étions les victimes, secoua silencieusement la tête, en signe de négation.

— Pour le coup, vous y mettez de la mauvaise volonté, poursuivit le drogman. Eh bien! vous allez voir dans un instant, si j'ai menti, ou si je suis dans le vrai.

Nous avançions toujours.

Tout-à-coup, je crus en effet apercevoir quelque chose comme une ligne, un fond où semblait s'arrêter et se fixer la dé-

solante infinité de l'espace et du désert.

J'ouvris de grands yeux, afin de m'assurer que je n'étais pas le jouet d'une illusion, et après avoir bien considéré, j'acquis la douce conviction que nous nous trouvions en vue de quelque établissement humain : ville, bourg ou village. Comment faire comprendre la joie, le bonheur, dont nous nous sentîmes transportés à l'apparition de cette terre promise. Il faudrait, pour s'en faire une idée, que comme nous, on eût passé trois fois vingt-quatre heures sur un dromadaire, et qu'on se fût trouvé réduit à n'avoir pour étancher sa soif, sous un soleil de feu, qu'une sorte de boue noire salée et nauséabonde.

— Vous dites donc vrai ? — dis-je au drogman, c'est donc vraiment Suez ?

— Sans doute que c'est Suez.

— Dieu soit loué!

— Il y a une heure que je vous dis

que Suez est devant nous, pourquoi ce doute, quand je suis sûr? Encore une fois, c'est Suez, parfaitement Suez, et vous allez, dans un instant, y trouver tout ce que vous pouvez désirer. Nous descendrons dans le meilleur hôtel de la ville. C'est une Anglaise qui le tient; on y est à merveille. Vous aurez des lits parfaits, et à boire et à manger tant que le cœur vous en dira.

Ce récit nous parut si beau, que la réalité n'en devint que plus insupportable. J'avais le sentiment, je dirai même la conviction, que nos forces ne nous suffiraient pas jusqu'aux portes de Suez, et qu'accablés, affamés, surtout épuisés par les indicibles souffrances d'une soif inextinguible, nous succomberions avant d'atteindre cette Capoue, dont les contours, du reste assez modestes, se dessinaient devant nous.

Ces dernières deux à trois heures de marche, nous semblèrent durer des siècles.

Nous étions à l'agonie; nous arrivâmes cependant.

Il était environ deux heures du matin, quand nous frappâmes à la porte de la ville qui était fermée.

Une autre éternité pénible, angoissante, se passa avant que le gardien, endormi dans sa guérite, se fût réveillé et levé.

Enfin, le voilà qui parait.

— Donnez lui donc du nerf, secouez ce vieil eunuque, m'ecriai-je; il nous fera mourir ici; sommez le de se dépêcher; nous n'avons plus que quelques instants à vivre. Notre Espagnol, qui, lui aussi, se sentait passablement entamé par les fatigues de notre expédition, et qui ne se tenait plus qu'à peine sur son chameau, me jeta un regard de mélancolique affirmation.

— C'est vrai, dit-il, si cela dure encore, nous succomberons, car je sens aussi que je m'envais. Vrai, je n'en puis plus, et je

vous admire, vous, qui n'avez pas l'habitude de ces fatigues et de ces privations, d'avoir pu y résister ainsi. Et il se mit à stimuler par quelques paroles énergiques le gardien somnolent et flegmatique. Mais celui-ci, au lieu d'aller droit à la porte (sa guérite était en deçà de la ville), s'avança vers nous, et tendit la main, nous faisant ainsi comprendre qu'il réclamait quelque chose. Je l'entendis à plusieurs reprises prononcer le mot „*quarantaine*" et bientôt je le vis se fâcher contre le drogman, qui par un haussement d'épaules, avait semblé lui dire qu'il était dans l'erreur.

Cette discussion dura une nouvelle éternité, plus désolante encore que les précédentes.

L'Espagnol faisait semblant de ne pas comprendre, qu'on lui demandait le certificat de libre pratique, que nous eussions dû nous procurer à la quarantaine, si nous avions passé par El-Arisch.

L'Arabe baillait à se démettre la mâchoire, mais ne démordait pas de sa réclamation.

Le drogman, voyant l'insuccès de son attitude, me dit entre les dents, sans même se tourner vers moi, pour ne pas avoir l'air de comploter :
— C'est le cas, ou jamais, d'être généreux, autorisez moi à payer à cet homme un baktschisch de prince, autrement nous sommes perdus.

— Donnez-lui tout ce que vous voudrez, tout ce que nous avons, lui répondis-je sans le regarder ni bouger non plus.

L'or roula dans la main du somnambule consciencieux, et aussitôt la porte s'ouvrit comme par magie.

A peine entrions nous en ville, que le drogman me dit :

— Voyez donc ces coquins! quel entêté que ce gardien!

— Voyez plutôt quel homme vous êtes, vous-même, lui dis-je. Cet homme faisait son devoir, et vous l'avez débauché !

— Ah! elle est bonne, celle-là, me répondit-il en éclatant de rire. Pourquoi donc ai-je évité El-Arisch?

— Je sais bien que c'était avec la bonne intention de nous servir, mais voyez cependant les conséquences de votre action.

— Quoi donc?

— D'abord nous pouvions, en n'observant pas les lois sanitaires, apporter ici la contagion.

— Quelle contagion? je vous prie; vous venez de la Palestine, vous savez que la peste n'y est pas, vous en avez la certitude; comment donc aurions nous pu apporter ici la contagion? Ce n'est qu'une vexation de la part du gouvernement égyptien. Eclate-t-il quelque cas de peste en Egypte. le voyageur a beau venir d'un pays. qui n'est pas infecté, vite on le soumet à la quarantaine. Pourquoi? pour lui extorquer de l'argent.

Le drogman avait raison. Ce n'était, à tout prendre, qu'une vexation gratuite.

— Soit, lui dis-je, vous pouviez avoir la conscience nette de ce côté ; mais ne savez-vous pas, que les lois sanitaires sont très-rigoureuses, et que vous ne risquiez, ni plus ni moins, que votre vie et la nôtre, en évitant la quarantaine d'El-Arisch ? Que serait-il arrivé, si cette vieille momie de gardien n'eût été si rapace ?

— Voilà l'hôtel ! s'écria le drogman. Rendez grâces à Dieu de nous avoir sauvés, et remerciez-moi de vous avoir fait éviter la quarantaine, car vous y seriez encore, et pour longtemps. Qui sait, si vous eussiez jamais eu la force de continuer ce pénible voyage, après douze jours de tortures, dans la plus abominable des quarantaines.

Je le remerciai en effet du fond du cœur, en apercevant devant moi, malgré

l'obscurité de la nuit, la maison où il nous conduisit.

L'instant d'après, nous l'eûmes atteinte. La porte de l'hôtel était close. Nous nous mîmes à pousser des cris pour réveiller les gens. Aussitôt nous entendîmes des pas précipités et un bruit de clefs retentir à l'intérieur. La serrure fit entendre le jeu de son ressort, et un sommelier arabe, fort peu vêtu, parut sur le seuil.

Habitués, comme nous l'étions déjà, à faire coucher nos chameaux, cette opération fut faite en un instant. Ayant mis pied à terre, je me précipitai d'un bond sur le nouveau venu, au pouvoir duquel j'entrevoyais toutes les conditions de mon bonheur physique et moral.

L'impatience que j'avais de voir mes aspirations satisfaites était si vive, si fiévreuse, que je ne pus, sans frémir de colère, le voir perdre un temps

précieux à nous toiser et à nous questionner.

Tout égaré, je sautai au cou de ce brave homme, et je lui serrai la gorge contre le mur, sans trouver une parole à lui dire. On eût dit, que j'allais le tuer ; le fait est, que je lui envoulais de ne pas comprendre, que j'étais sur le point de mourir d'inanition.

Au premier moment mon homme, tout étourdi par mon audacieuse agression, me laissa faire; mais, lorsqu'au bout d'un instant il revint à lui, il me poussa de côté, sans rencontrer de résistance, car nous étions tous tellement affaiblis, qu'un enfant nous eût terrassés. Il commença à dégoiser quelques jurons arabes, et exigea des explications du drogman. Enfin nous montâmes à tâtons l'escalier de l'auberge et nous pénétrâmes par le couloir dans la salle à manger.

Malgré l'obscurité profonde, l'instinct

nous poussa droit à un dressoir, qui se trouvait près de l'entrée, et sur lequel était rangée une profusion de bouteilles déjà entamées, appartenant aux voyageurs de l'auberge, qui, afin de les reconnaître, y avaient fait apposer les N^{os} de leur chambres respectives.

La souffrance, ayant donné à nos nerfs une sensibilité extraordinaire, nous avions découvert, quoique les bouteilles fussent soigneusement bouchées, et que nous ne pussions les apercevoir, qu'il y avait quelque part autour de nous de quoi satisfaire cette soif ardente, qui nous dévorait depuis plus de trois jours. Nous n'eûmes qu'à ouvrir les mains, pour nous trouver aussitôt en possession d'une quantité de liquides de toutes sortes. On le comprendra, dans l'état désespéré où nous nous trouvions, l'idée ne pouvait nous venir que ces bouteilles avaient un maître. Quant à moi, je m'emparai fié-

vreusement de la première que je rencontrai; ne pouvant la déboucher, j'en cassai le goulot contre le bord du dressoir, et sans m'assurer de ce qu'elle contenait, sans me préoccuper des granis de verre que je pouvais avaler, je la penchai sur mes lèvres entrouvertes, et j'en précipitai le contenu dans mon gosier enflammé.

Quoi? je n'en savais rien, car j'avais perdu le sens du goût, mais ce breuvage quelconque me parut si rafraîchissant, que je me sentis revenir à la vie.

Quant à mon ami, il était aussi en train de siffler tout ce que le hasard lui offrait à cette table providentielle.

Cependant le sommeiller, avec lequel je venais d'avoir une prise de corps, parut avec des flambeaux. En nous apercevant cassant et vidant les bouteilles, sans dire gare, il s'arrêta tout court, posa vite les lumières sur la table, et courut crier

au secours. Comment en effet, n'eût il pas pris pour des brigands, des gens, qui, non contents de l'avoir saisi à la gorge, s'emparaient avec effraction du bien d'autrui.

Lorsque je pus voir clair dans la chambre, je constatai que le premier liquide que je m'étais ainsi ingurgité, était du vinaigre à l'estragon. Je l'avais bu pour de l'eau fraîche. Les vins d'Espagne et de France y passèrent ; nous fîmes main basse sur tout ce qui s'y trouvait.

Au bout d'un instant, le frôlement d'une robe de femme nous avertit, que la maîtresse de l'hôtel, reveillée par le sommeiller, entrait pour y mettre ordre.

C'était une excellente grosse femme, une brave Anglaise, aux sentiments humains et compatissants.

— Vous aviez donc bien soif, messieurs? nous dit-elle, à travers les éclats de son gros rire.

— Bien soif ! bien soif, Madame ! comme vous voyez ; et nous ne nous laissions pas détourner de la besogne commencée.

— Et que diront les personnes dont vous avez vidé les bouteilles ?

C'est alors seulement que nous commençâmes à comprendre ce que nous avions fait.

— Ma foi, Madame, ils diront ce qu'ils voudront ; eussent-ils été eux-mêmes là, que nous leur aurions arraché ces bouteilles des mains ! D'ailleurs, vous pouvez les mettre sur notre compte et les faire remplacer.

— Avez-vous faim aussi ?

— Si nous avons faim !

— Je m'en doutais, avant de vous l'avoir demandé, aussi ai-je déjà donné des ordres à la cuisine, et vous allez être servis.

— Mais avant tout, à boire, Madame, à boire ! s'il vous plaît, et toujours à boire ! faites-

nous monter tout ce que vous avez, nous payons tout, mais à boire !... encore à boire !

Elle sortit, pour rentrer bientôt, avec un gros melon d'eau sous le bras, et portant un plateau chargé d'oranges, d'une grande carafe de punch et de verres. Tout cela fut exterminé en un instant. Bientôt Mistress Mans, c'était le nom de l'Anglaise, reparut avec un plat de beefsteaks aux pommes et une énorme omelette, qu'elle nous servit sur une nappe bien blanche, armée de couverts bien propres. Tout y passa, et nous clôturâmes par le thé. Nous nous levâmes enfin de table, enflés comme des tambours et voyant à-peine ; on nous conduisit à nos chambres, où le sommeil ne tarda pas à nous appesantir les paupières, jusqu'au lendemain après-midi.

Il fallait nos natures slaves, pour qu'à notre réveil nous n'éprouvassions de cette série d'excès divers qu'une effroyable mi-

graine, et un certain sentiment de malaise physique et moral.

Nous quittâmes l'hôtel, pour aller saluer la Mer Rouge, que nous ne connaissions encore que de nom.

— Si nous prenions un bain? fis-je observer à mon ami; cela nous rafraîchirait et nous remettrait.

— Ma foi, pourquoi pas? fit-il.

— Alors prenons un bain.

Et un instant après, nous étions dans l'eau.

Ce bain de mer improvisé, nous remit en effet si bien, qu'au sortir de l'eau, nous avions déjà oublié fatigues, soif, faim, excès de table et abus de liquides. Nous convînmes alors de quitter Suez dès le soir même, pour recommencer un voyage à travers le désert, mais cette fois dans la direction du Caire.

A peine avions nous rejoint le toit hospitalier de Mme. Mans, que la cloche du

dîner nous rénuit avec une quantité d'autres voyageurs, autour d'une longue table, proprement couverte.

Les bouteilles, que nous avions vidées la veille, se trouvant remplacées par d'autres toutes pleines, les convives s'en étonnérent beaucoup; mais lorsque nous leur eûmes donné la clef de l'énigme, en leur exprimant nos excuses, ils en rirent franchement avec nous ; on écoutait avec une vive attention le récit de notre voyage, celui de nos aventures variées, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit à deux battants, pour laisser entrer tout un groupe d'individus discutant entre eux, les uns avec autorité, les autres d'un ton qui trahissait la subordination.

Au milieu de ce groupe d'inconnus, que je ne tardai pas à reconnaître pour des agents officiels, j'aperçus la maîtresse du logis, toute effarée, notre drogman,

dont le front perlé de sueur, trahissait l'inquiétude, et le sommeiller arabe, qui paraissait lui, plus curieux qu'effrayé.

— Où sont ils? où sont ces messieurs? montrez les nous; demanda en anglais, d'une voix fort désagréable, l'un de ces gens, en se donnant de grands airs d'importance.

La pauvre Mrs. Mans, les yeux humides de larmes, et plus morte que vive, satisfit à cette sommation.

— Voici, dit-elle, les deux messieurs qui sont arrivés cette nuit, mais ne leur faites pas de peine, je vous en supplie; ce sont des gentilshommes parfaits, des étrangers comme il faut, et incapables d'avoir fait avec intention quelque chose, qui ne soit pas dans les règles voulues. Ils auront ignoré cette quarantaine.

Cette excellente femme parlerait encore, plaidant notre cause, si le directeur de la santé ne l'eût interrompue d'un geste sé-

vère; se tournant alors vers nous, il nous questionna ainsi :

— D'où arrivez vous?

— De la Palestine.

— Par le désert?

— Oui, Monsieur.

— Où avez vous fait votre quarantaine?

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a la peste à Jérusalem.

— C'est faux.

— C'est positif.

— C'est faux, vous-dis-je; c'est au contraire en Syrie et en Palestine qu'on met en quarantaine les gens arrivant d'Égypte.

— C'est faux, s'écria à son tour l'agent. Mais n'importe, ajouta-t-il, ce n'est pas là la question. Il y a une quarantaine établie à El-Arisch, et tout voyageur qui est surpris sur le territoire égyptien sans l'avoir subie, est puni de mort. Comment êtes

vous entrés à Suez ? Qui vous y a laissé pénétrer sans la patente réglementaire ?

— Je n'en sais rien, dis-je, nous sommes entrés, comme vous êtes entrés dans cette chambre, lorsqu'on vous a ouvert la porte.

— Vous avez donc forcé la consigne ?

— Pas le moins du monde. Nous avons très-poliment demandé qu'on voulût bien nous ouvrir.

— Vous avez corrompu le gardien ?

— Je lui ai fait donner un peu d'argent, quand il nous a eu ouvert. J'ai trouvé juste de donner un bakhschisch à ce brave homme, dont nous venions de troubler le sommeil.

— Vous a-t-il demandé de l'argent ?

— Non.

— Saviez-vous qu'il était responsable de votre entrée en ville ?

— Monsieur, lui dis-je, perdant patience et craignant que cet interrogatoire,

qui devenait de plus en plus minutieux, ne finît par me faire tomber dans quelque contradiction involontaire, — je vous prie de m'épargner ces questions. Étant étranger, je ne connais pas le premier mot de votre règlement sanitaire. Nous avons traversé le désert, il est vrai, mais, comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a pas un cas de peste dans le pays d'où nous venons. Si vous vous croyez obligé de nous faire un procès, adressez votre interrogatoire à cet homme, qui est notre guide, questionnez-le, puis, annoncez-nous votre arrêt, mais ne me demandez plus rien, car je n'ai plus rien à vous dire.

Les voyageurs, dont nous nous étions déjà concilié l'intérêt par le récit de nos aventures bizarres, prirent occasion du fait pour nous témoigner leur sympathie; se levant tous, comme un seul homme, ils sommèrent les agents sanitaires de nous laisser en repos.

— Nous venons aussi de Jérusalem, s'écrièrent plusieurs voix ; nous n'avons pas passé non plus par El-Arisch, et personne ne nous a inquiétés ici. Si vous ne donnez pas la paix à ces gentilshommes, nous nous dénoncerons nous-mêmes, comme ayant commis à notre insu, tout aussi innocemment qu'eux, une infraction aux règles établies, sans que l'administration sanitaire nous ait rien demandé. C'est vous alors, messieurs, qui serez responsables.

— C'est vrai, dit le drogman, dont la figure s'épanouit au rayon d'espoir que lui donnait cette dernière observation. C'est vrai, répéta-t-il. Comment, diable, voulez-vous qu'on devine qu'il vous est venu l'idée d'établir une quarantaine à El-Arisch pour les voyageurs venant de Jérusalem, tandis qu'on peut arriver de tous les autres points du désert, sans être soumis à cette formalité? Établissez vos quarantaines aux portes des

villes et emparez-vous des arrivants, sans donner de préférence aux uns sur les autres, comme vous l'avez, paraît-il, fait à l'égard de ces autres voyageurs qui étaient dans le même cas que nous, et auxquels vous n'avez pas suscité tous ces embarras.

Les agents, voyant qu'ils avaient contre eux la majorité et des arguments basés sur des faits irrécusables, commencèrent à baisser pavillon. Cependant, ne voulant pas se tenir pour battus :

— C'est bien, Messieurs, dirent-ils, le fait est suffisamment éclairci ; nous aviserons.

Ils sortirent de la chambre, suivis de Mr Mans et du drogman, qui avait repris ses couleurs habituelles.

Cette nouvelle aventure acheva de nous dégoûter de notre pérégrination à travers le désert. Faim, soif, insolence du docteur, passage des thermopyles, chute de chameau, brigands, indigestion, et, pour couronner le

tableau, un procès, avec la peine de mort en perspective. Nous en avions assez, si non trop.

— Mr Mans, dis-je à la maîtresse de l'auberge, en réglant nos comptes, — vous êtes un ange de bonté; je vous ai vue trembler pour nos existences, comme si nous eussions été vos enfants. Cependant, c'est la première fois que vous nous voyez, et nous avons débuté par assaillir votre maison comme des brigands.

L'excellente femme parut satisfaite de ce compliment qu'une reconnaissance sincère venait de me dicter.

— Oh! fit-elle, je ne vous laisserai pas partir comme ça; je vous ai préparé des provisions, du thé, des ustensiles pour le préparer, du pain, du rhum et quelques conserves; de plus, je vous offre mon cheval, que vous n'aurez qu'à remettre en arrivant au Caire, au proprié-

taire de l'hôtel d'Orient, où je vous conseille de vous arrêter. Il trouvera facilement l'occasion de le louer à quelque voyageur se rendant à Suez.

— Merci, madame, pour toutes vos bontés, répondis-je ; mais à quoi bon votre cheval dans cet effroyable désert, où il n'y a que le chameau qui soit capable d'avancer ?

— Rassurez-vous, monsieur; la route de Suez au Caire, bien qu'elle traverse aussi le désert, n'est pas comme celle que vous venez de faire ; elle est praticable à cheval et même les voyageurs des Indes la parcourent en diligence ; on change de chevaux de distance en distance à des stations établies à cet effet et où les voyageurs trouvent de quoi se restaurer parfaitement.

Ravis d'appprendre cette nouvelle, nous nous écriâmes que nous prendrions aussi la diligence.

— Mais non, dit l'excellente femme, ces établissements et ces voitures ne sont que pour les voyageurs des Indes; à moins cependant, que vous ne vouliez pour ce petit trajet de Suez au Caire, payer les frais complets d'un voyage de Bombay à Londres.

— Comment ça?

Oui, tel est le règlement: il n'y a que les voyageurs payant le voyage entier, qui aient droit aux avantages de la diligence; et on a raison; car, si on y admettait tous les voyageurs qui vont de Suez au Caire, on se trouverait bientôt à court de places et de vivres et les voyageurs de la ligne de Bombay à Londres seraient frustrés des avantages que la compagnie leur a garantis.

Le soir, au coucher du soleil, nous avions quitté Suez.

Notre marche fut incomparablement moins pénible, au désagrément près du

Khamssîn, qui vint nous assaillir de son souffle le plus brûlant.

On se figurera facilement, de quel œil d'envie nous voyions passer au grand galop, à nos côtés, des diligences remplies de voyageurs insouciants et gais, tandis que nous cheminions au pas de nos montures harassées.

Caïfa.

20 Avril.

Nous étions impatients de quitter Jaffa. A peine le soleil couché, nous nous transportâmes à bord du vapeur russe, mouillé en rade depuis la veille et dont la cheminée fumante annonçait le prochain départ. Le cousin nous conduisit jusqu'au rivage, où nous prîmes congé de lui. Il allait reprendre la direction d'Alexandrie pour se rendre en Italie. Il voulut nous accompagner jusqu'à bord, mais nous l'engageâmes à modérer sa tendresse, de crainte de lui occasionner un accès de mal de mer; car la mer était houleuse et d'un aspect sinistre. Une écume

abondante et folle blanchissait les abords du débarcadère et mordait avec frénésie les amas de pierres épars dont le voisinage de la ville est parsemé à fleur d'eau.

Nous nous embrassâmes cordialement et avec toute l'affection, que crée une communauté d'existence pendant un voyage, en Terre-Sainte, surtout. Nous descendîmes dans la chaloupe, que la vague agitait impitoyablement. nous prédisant ainsi d'odieuses souffrances; mais aussitôt que nous eûmes franchis cet espace fourmillant de débris de roches périlleuses, contre lesquelles la lame se brisait avec fracas. nous entrâmes, à notre grande joie, dans des eaux calmes et paisibles, où le bâtiment qui nous portait parut s'endormir, comme dans un grand étang dont la surface ne se ride jamais. Un sentiment bien naturel de sympathie nationale se réveilla en nous à bord de ce bâtiment, et notre amour propre eut sa part de sa-

tisfaction, en y trouvant l'arrangement, l'ordre et la tenue qui convient.

Le commandant de cette frégate, le prince M***, officier qui a été criblé de blessures à Sévastopol, ne se trouvait pas à bord; resté à Odessa pour cause de santé, il s'était fait remplacer par son premier lieutenant, qui eut l'amabilité de nous entourer de prévenances et de politesses. On nous servit à souper sur le pont; la nuit était calme et sereine, et les reflets argentés de la lune éclairaient doucement la côte que nous venions de quitter.

Il était onze heures, quand nous levâmes l'ancre.

Nos regards ne pouvaient se détacher de ce rivage, où s'élèvent les plus saints monuments de la terre. Je sentis mes yeux devenir humides d'attendrissement, à mesure que nous nous en éloignions. Je remerciai le Seigneur de la grâce qu'il m'avait ac-

cordée, en m'admettant à la nouvelle contemplation de ces saints souvenirs; je le remerciai du fond de mon âme des précieuses sensations qu'il m'avait donné d'y recueillir et je répétai les paroles de Saint Siméon : „c'est maintenant, Seigneur, que, „selon votre parole, vous laisserez mourir „votre serviteur en paix, car mes yeux ont „vu" etc. (*) et de nouveau, comme à mon premier départ de la ville sainte, il se mêla à ce doux sentiment de béatitude, un profond, un amer regret; de nouveau, je m'écriai :

— Adieu, terre bénie, quoique maudite; adieu, sanctuaires! Adieu, souvenirs du Dieu vivant! Vous reverrai-je jamais?....

Bien que le Seigneur que nous adorons et que nous confessons, soit partout,

(*) St. Luc II. 29, 30.

il est cependant de fait, que nulle part on ne ressent les effets de sa présence, de sa bénédiction, de sa protection, avec autant d'efficacité qu'à Jérusalem.

C'est pour cette raison, que ceux, qui ont une fois visité les Saints Lieux, ne peuvent plus s'en détacher; il semble qu'il se soit établi comme une parenté morale entre les monuments sacrés et le pèlerin qui les a visités.

Il faut savoir garder, comme des reliques morales, au fond de l'âme, ces impressions précieuses, car elles forment comme une source intarissable, d'où jaillissent, pendant la vie, des trésors de consolation et comme une base de préparation à la contemplation future de la nouvelle Jérusalem. Aucun objet, aucune impression terrestre, ne saurait, comme le souvenir de ces lieux, rappeler l'homme à lui, et lui faire compren-

dre tout le néant de cette vie de passions fiévreuses, d'exaltations folles, d'impressions factices, d'appréciations exagérées, de déceptions amères qu'il mène ici-bas.

C'est là, sur ce sol aride et triste, mais toujours rempli de la grandeur de Dieu, la seule grandeur qui puisse se passer de prestiges, parceque seule elle est infaillible, c'est là, que l'esprit de l'homme, si souvent tenté de dépasser les limites de son infériorité, sous les despotiques entraînements de l'orgueil, apprend à se modèrer, à aimer cette simplicité enfantine, que Jésus-Christ a posée comme condition pour mériter le royaume du Ciel. C'est là, qu'on apprend à ne désirer que ce progrès de soi-même, en vue d'une béatitude future, réelle, éternelle, progrès spirituel qui est l'antithèse de ce que le siècle présent, par un abus de langage nomme ainsi. Qu'est-ce, en effet, que le progrès, dans le sens mo-

derne? Une complication de vanité, d'envie, d'orgueil et d'éléments anarchiques.

L'homme, étant (j'en demande pardon aux lecteurs, mais on l'a dit avant moi, en généralisant la question, sans intention de choquer personne en particulier) l'homme, étant un animal par la plupart de ses habitudes, il pourrait arriver qu'un séjour prolongé sur ce sol sacré finît par émousser peu-à-peu, chez quelques personnes, les sensations profondes qu'elles y ont éprouvées, tandis que quand on n'y demeure que le temps nécessaire pour le visiter et remplir ses devoirs religieux, on ne manque pas de s'en éloigner, le cœur rempli de saintes impressions, l'esprit frappé de la grandeur du Dieu vivant et de la misère humaine.

Mon regard ne se détacha de l'horizon de la Terre-Sainte, que lorsque le crépuscule et la distance m'en eurent dérobé les contours.

Notre bateau fourmillait de passagers de quatrième classe ; groupés sur le tillac, ils l'encombraient, au point d'intercepter le passage. Dans le nombre, une femme extraordinairement bavarde nous agaçait les nerfs par ses cris sauvages, poussés d'un son de voix insupportable ; elle se disputait avec ses voisins, avec les matelots, avec tous les passants.

Nous ne fûmes pas fâchés de voir apparaître sur notre table des beafsteaks excellents, qui furent d'autant mieux accueillis, que depuis tantôt deux mois nous avions perdu jusqu'à la souvenance du goût de la viande de boucherie. Après souper, je jetai un dernier regard dans la direction de ce lointain, vers lequel aboutissaient mes meilleures et mes plus pures pensées, et je gagnai la grande cabine, où je m'étendis sur un bon canapé.

Le bâtiment ne faisait pas le moindre

mouvement ; la rotation de l'hélice se faisait même à peine sentir. Cet agrément était, je suppose, dû en grande partie, à la charge formidable que portait le bateau. Je dormis comme un sac.

Le Mont Carmel.

21 Avril.

Je ne me réveillai qu'à la pointe du jour. Il faisait un temps superbe. La mer était lisse et transparente et le soleil qui se levait, était splendide. Bientôt la machine arrêta son mouvement. Nous étions en vue de Caïfa, petite bourgade, qui jouit d'une certaine importance comme port de commerce du Levant et comme point d'alimentation pour le monastère du mont Carmel. Une vieille femme russe, poussant son voisin, qui bayait aux corneilles, et lui montrant du doigt le couvent, lui cria „regarde donc, imbécile: voilà le fameux monastère de Karnilof, ainsi nommé, disait-elle dans sa

naïve ignorance,“ en mémoire de notre brave amiral, tué à la défense de Sévastopol“. Dans une direction opposée, nous aperçûmes Saint Jean d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, où débarquaient, dans le temps, les croisés.

Vers les six heures, nous débarquâmes sur le rivage plat et pierreux de Caïfa. Mr Aviérino, agent consulaire de Russie, avait eu l'obligeance d'y venir à notre rencontre. J'avais pris la liberté de me mettre d'avance en rapport avec lui, afin de trouver un gîte et des chevaux pour nous conduire au Carmel. Nous entrâmes d'abord chez lui. Sa femme, qui ne parlait que le Grec, nous reçut avec une franche cordialité et nous offrit des limonades, des fruits et du café.

Faute de pouvoir nous entendre avec elle, nous nous enveloppâmes dans un silence forcé, que Mr. Aviérino ne tarda, heureusement pas trop longtemps, à venir rompre, en nous annonçant que les chevaux

étaient prêts. En quelques instants, nous fûmes en marche.

La première partie du chemin est unie et passe à travers quelques buissons éparpillés. La montée de l'imposante proéminence, au sommet de laquelle s'élève le monastère, est en revanche très escarpée et par conséquent, assez difficile à gravir. La vue dont on jouit du haut du Carmel, est aussi étendue que belle. Le bâtiment du couvent est laid, sans architecture aucune, faisant de loin, l'effet d'un gigantesque gateau posé à terre.

Ce couvent se compose de vingt deux frères dits : Carmélites ; les obligations qui leur sont imposées, quoique sévères, ne sont comparativement, pas trop lourdes à supporter. Les prescriptions sont nombreuses il est vrai, mais les écarts n'entraînent point de péchés irrémédiables. Mourant de soif, nous priâmes qu'on nous donnât de quoi

nous désaltérer. Avec l'hospitalité des frères, notre désir fut satisfait, mais la boisson était malheureusement peu satisfaisante. Qu'on se figure de l'eau, assaisonnée de jus d'oranges et.... de vinaigre!... la rendant impotable.

A onze heures, on nous servit à déjeuner. Le repas se composait d'un peu de poisson, d'œufs et de riz. C'était innocent, mais propre et ça ne sentait pas mauvais; ce qui en Orient est déjà autant de gagné. Après déjeuner, je fis le tour du couvent, je visitai l'église et la grotte de Saint Élie, où a vécu le prophète. On me fit voir la bibliothèque, fort bien tenue et très-bien garnie. Je pris un volume au hazard; en l'ouvrant, mes yeux s'arrêtèrent sur une critique des observations d'un voyageur, qui avait accusé les moines d'avidité; on y reprochait à l'auteur d'avoir très-peu fait pour se donner le droit de juger, si les frères

du Carmel sont avides ou s'ils sont modestes. J'ai toujours trouvé, pour ma part, que ces bons moines, se contentent parfaitement de tout, que personne n'a l'air de vouloir vous demander de rétribution pour l'hospitalité, qu'ils vous donnent de grand cœur et cela avec une simplicité touchante et une bonhomie qui leur fait le plus grand honneur. Une large terrasse, donnant sur la mer, permet d'admirer le plus beau panorama qui se puisse voir : l'immense nappe d'eau, immobile comme une glace ; au bas de la montagne : Caïfa, entourée d'arbres et de buissons ; en face : Saint Jean d'Acre ; derrière : les neiges couvrant les cîmes de l'Anti-Liban, et, au-dessus de ce paysage grandiose et gracieux, un air brûlant et calme, clair et brillant comme le soleil lui-même.

A quatre heures, on nous fit dîner. Le repas fut analogue au premier, c'est-à-dire, modeste comme les murs d'un couvent

le comportent. Après dîner, j'essayai de prendre un peu de repos, sans pouvoir y réussir. Mr Aviérino devait venir, vers les sept heures, avec des chevaux, pour m'accompagner à Nazareth. J'avais résolu d'y aller seul avec lui, et de laisser ma femme et mon fils au monastère du Carmel jusqu'à mon retour. Quelque grande que fût aussi pour eux la tentation de visiter cette ville sacrée, où le Seigneur a passé près de trente ans de sa vie terrestre, j'écoutai la voix de la raison, qui me disait de leur épargner ce fatigant et périlleux voyage, par une chaleur cuisante et surtout dans un laps de temps très-court, puisqu'il s'agissait de nous rembarquer dans deux jours, pour Beyrouth. Il fallait partir le soir même, après une journée qui n'avait pas été passée dans l'inactivité, voyager à cheval pendant toute la nuit, visiter le lendemain Nazareth et ses environs, et repartir à la nuit tombante pour

Caïfa, afin de ne pas manquer le bateau qui devait partir le lendemain. De plus, Mr Aviérino m'avait prévenu, que la route était fort peu sûre entre Caïfa et Nazareth, que les Bédouins y exerçaient des brigandages continuels, et qu'il serait impardonnable d'exposer une femme et un enfant aux mauvaises chances de leurs sanguinaires instincts. Ne devant être absent que deux jours à peine, je n'eus pas à faire de grands préparatifs de voyage. Sur les instances pratiques de mon compagnon, je pris, outre mon fusil de chasse, un revolver chargé, et, après avoir attaché à mon cou la sainte relique de la vraie croix, la plus invincible de toutes les armes protectrices, je recommandai à la protection du ciel les deux têtes chéries que je confiais à l'hospitalité du couvent, et je montai en selle, accompagné de l'infatigable Aviérino et de deux kawass, armés jusqu'aux dents. Je montais

un excellent étalon arabe, qui avançait d'un pas sûr et allongé, ne bronchant jamais, ne secouant pas, doux au mors, ne craignant rien et ne connaissant ni caprices, ni fatigue.

Nous nous arrêtâmes un instant à Caïfa, pour prendre quelques provisions, du vin et des oranges. Bientôt la lune vint éclairer notre route de sa lumière argentée. Le chemin est uni et bon, le paysage très-varié.

Nous avions sept heures de chemin à parcourir, au pas allongé de nos montures. Nous longeâmes d'abord pendant quelque-temps le rivage de la mer, qui dormait paisiblement dans son vaste bassin. Peu-à-peu la route en dévie et devient par-ci, par-là légèrement accidentée. On monte et l'on descend alternativement quelques collines. De temps en temps, l'eau claire et limpide d'un petit ruisseau venait en serpentant couper notre chemin.

Après deux heures de bonne marche, nous

passâmes à gué le Quisson, rivière dont il est fait mention dans la Bible. Pendant la saison où nous la traversâmes, elle est insignifiante et guéable, tandis qu'au commencement du printemps, ses eaux grossissent au point de la faire souvent déborder à flots furieux, bien loin du ravin que le temps lui a creusé. Environ une heure après, nous entrâmes dans une vallée boisée et d'un aspect riant au premier coup-d'œil, mais peu engageante, vu l'absence de sécurité qu'elle présente aux voyageurs. J'entendis Aviérino, après avoir fait un signe d'intelligence à Hadgi-Derwisch, le plus intelligent de nos deux kawass, lui donner des ordres à voix basse, après quoi les deux gardes armèrent leurs fusils et nous devancèrent sans mot dire. Lorsque je m'informai du motif de cette manœuvre, Aviérino me repondit avec le même calme que s'il se fût agi de faire tuer un perdreau :

— C'est qu'on fait presque toujours ici de fort mauvaises rencontres, et il est bon de prendre ses précautions, à l'égard des brigands qui rôdent à cette heure dans la vallée. S'ils sont en petit nombre, nos gens leur en imposeront et les mettront en fuite, car ils ignorent si nous ne sommes pas suivis d'un plus grand nombre d'hommes; en apercevant à la tête du cortège deux Kawass armés, ils auront quelque inquiétude de donner contre une escorte considérable et n'oseront rien tenter; si, au contraire, ils sont en très-grand nombre, nos éclaireurs auront le temps de nous en prévenir, pour nous laisser la faculté de filer en arrière. Quant aux Kawass eux-mêmes, bien fin qui les attrapera, ils ont des chevaux qui traversent les espaces comme des flèches, et d'ailleurs, leur tenue et leur costume officiels font que les brigands ne s'en prennent pas volontiers à eux seuls.

Nous cheminâmes environ trois quarts d'heure, en prenant cette précaution, qui ne fut suivie d'aucun accident; néanmoins, je me félicitais de n'avoir pas pris ma femme et mon fils avec moi sous de pareilles conditions. La vallée débouche sur une vaste plaine, dans laquelle nous eûmes à traverser deux villages, d'un aspect presque désert et fort misérable. Un effroyable concert de chiens salua notre passage. Près d'une côte assez escarpée, je vis les Kawass faire un détour, en prenant un chemin latéral qui me parut dévier de la ligne directe que nous suivions.

— Pourquoi avons-nous pris subitement de côté? demandai-je nonchalament à Aviérino.

— Ah! c'est simplement, dit-il, parce que les panthères se tiennent de prédilection en assez grand nombre dans la direction que nous venons d'éviter.

— Bon! dis-je, brigands, panthères, que

manque-t-il encore pour le confort du voyage? Je tombais de sommeil, et je mourais de faim.

— Ne pourrions nous pas faire une petite halte par ici? demandai-je ; je serais d'avis de manger un morceau et de fermer l'œil pour quelques instants, car je m'endors sur ma selle.

— Si vous le désirez, répondit mon compagnon avec son admirable calme, je le veux bien, seulement cet endroit n'est pas tout-à-fait bien choisi . . .

— Et pour quoi donc? — observai-je; le gazon est vert et moëlleux ; que nous faut-il de plus? Je vous réponds, que j'y dormirai comme un mort, après que j'aurai apaisé mon estomac qui crie famine. Allons, arrêtons-nous, et surtout dépêchez-vous de déballer votre poulet rôti et votre vin...

Aviérino arrêta son cheval et se préparait à descendre lorsqu'il ajouta comme par acquit de conscience : — J'avais pensé vous

indiquer une autre place uniquement par ce que ce terrain-ci fourmille de scorpions dont la morsure est mortelle; mais après tout c'est égal, car il n'est pas dit qu'ils nous piqueront infailliblement.

— Merci, lui dis-je, il fallait commencer par me dire cette respectable raison. Je vous avoue que j'aime tout autant dormir et manger sans le voisinage de ces odieuses bêtes. Et nous continuâmes notre chemin. Enfin, à une heure et demie, à-peu-près, de la ville de Nazareth, Aviérino, me proposa de souper sur un petit plateau sablonneux où aucun reptible ne pouvait arriver sans être aperçu, et où panthères et brigands n'avaient point l'habitude de se faire voir.

Nous descendîmes de nos excellentes montures et leur fîmes donner un peu d'orge. Hadgi-Derwisch détacha de sa selle un petit tapis bédouin, rayé des plus

vives couleurs. On tira le poulet rôti de son vêtement qui n'était autre qu'un numéro du journal de Constantinople; on déboucha une bouteille de vin de Bordeaux fort potable, on roula sur le tapis quelques succulentes oranges et nous dévorâmes ces provisions avec un entrain glouton. Aussitôt après, mes paupières se fermèrent pour tout de bon, et je dormis une demie-heure, de cette sorte de sommeil, qui n'est connu que des voyageurs et des enfants. Aviérino eut quelque peine à me réveiller, pour que nous pussions continuer notre route. Nous nous remînes en selle, mais après avoir goûté d'un peu de sommeil, j'y succombais sans cesse. Ne pouvant rester cinq minutes sans y retomber, je craignais de perdre enfin l'équilibre et de tomber de cheval. Ce combat entre l'irrésistible envie de dormir et la nécessité d'en triompher, est une des choses les plus pénibles que je connaisse, et je crois ne

pas tomber dans l'exagération, en la comparant même à une véritable douleur. Ne pouvant plus tenir, je cherchai pour paralyser ou détourner cette douleur, à en provoquer une autre quelconque, c'est ainsi que je mettais mon cheval au galop sur des amas de pierres pour le faire broncher, que je me donnais de violents coups de cravache sur les jambes; mais rien n'y faisait; je me réveillais en sursaut, soit de douleur, soit par suite des rudes secousses de mon cheval, mais je ne m'en rendormais que plus vite et plus profondément. Cependant la nuit fraichissait; le sommeil m'avait empêché de m'apercevoir de ce changement de température, mais bientôt mes membres engourdis et glacés et un vigoureux frisson me retirèrent de ce désolant état d'assoupissement. Je m'enveloppai d'un gros plaid et me mis encore par dessus, un vêtement en drap très-épais et fortement doublé, mais

je ne parvins pas à empêcher mes dents de claquer, comme si j'eusse subi un violent accès de fièvre.

Près de Nazareth, le chemin devient mauvais, très-inégal et pierreux. Tout-à-fait à l'approche de la sainte ville, on monte une côte assez raboteuse, puis on descend et l'on entre dans le bas-fond où elle est située. A mesure qu'on s'y enfonce, on sent l'atmosphère changer encore une fois, d'une manière surprenante; le froid fait place à un air chaud, étouffant, comprimé, comme s'il sortait du fond d'une fournaise ardente. La nuit était tout-à-fait noire, car la lune venait de se cacher, de sorte que je ne pus bien me rendre compte de la situation de la ville. Je ressentis en revanche, en plein cœur, toute la sainteté de sa signification spirituelle, lorsque je touchai ce sol sacré, où le Sauveur du monde passa la majeure partie de sa vie humaine. Je saluai avec une

dévotion profonde cette mémorable ville, dont le Christ conserva le surnom, jusque sur la croix. Nous nous arrêtâmes devant une maisonnette en pierre, d'assez bonne apparence; c'était l'hospice nouvellement établi pour recevoir les pèlerins de notre rite. Arrangée par les soins bien entendus de Mr Aviérino, cette demeure est propre, bien tenue et confortable. J'y trouvai un bon lit, entouré d'un moustiquaire; il avait l'air de m'adresser des sommations d'une éloquence irrésistible, auxquelles je m'empressai de donner la réponse la plus affirmative du monde. En attendant, une bonne vieille servante compatriote vint me dire qu'elle m'avait servi du thé, mais je ne lui répondis que par un long et significatif bâillement, qui se termina par un sommeil de mort. Ce ne fut que vers les neuf heures du matin, heure plus tardive que ne le comportent les usages et l'emploi de la journée en Orient, que je fus en état de

quitter mon lit. J'allai avant tout, m'informer de la santé de mon obligeant compagnon et mentor, qui la veille, au moment où il se préparait à descendre de cheval, avait fait une chute, causée par un écart inattendu de son cheval. Je constatai avec joie que cet accident n'avait eu aucune suite fâcheuse.

Nazareth.

22 Avril.

Après un petit déjeuner, pris à la hâte, j'allai présenter mes hommages au métropolitain grec, chef du clergé orthodoxe en cet endroit. Monseigneur Nyphone, encore jeune et alerte, unit à une intelligence, que traduisent son regard et sa parole, une constitution robuste et une physionomie sympathique. Il jouit d'une considération parfaite, non seulement près des Grecs, mais aussi près des autres confessions et des Turcs eux-mêmes. L'évêque de Jérusalam m'en avait d'ailleurs fait le plus grand éloge, en ajoutant qu'il eût été impossible de faire un

choix plus heureux et mieux approprié au lieu et à la circonstance, que n'avait été celui de Mgr Nyphone. Je fus surpris et satisfait de l'entendre parler français, de manière à pouvoir soutenir parfaitement de longues et profondes conversations. Lorsque j'eus annoncé au métropolitain que, malgré le peu de loisirs que j'avais à ma disposition, je tenais à voir tout ce que les traditions religieuses offrent de remarquable et de précieux à Nazareth, il fit aussitôt seller son cheval, et, accompagnés de ses deux kawass, tous deux richement vêtus, nous nous mîmes en marche.

Nous visitâmes d'abord la petite église grecque construite sur l'emplacement, où selon des indications et des descriptions contemporaines indubitables, se trouvait l'habitation de la Sainte Vierge. La grotte, qui est taillée dans le roc, se présente toujours avec ses modestes dimensions, telle que la

mère du Sauveur de l'univers, l'a habitée. Vous y trouvez toujours aussi le puits religieusement historique, près duquel se tenait la Sainte Vierge, quand l'Archange Gabriel lui apparut, en la saluant de la bénédiction divine. Au-dessus de l'autel carré, qui surmonte ce puits, brûle une lampe perpétuelle, et une image assez mal peinte et quelque peu détériorée, représente l'événement sacré, dont cet endroit a été témoin. Une petite coupe en vermeil, attachée à une chaînette, afin d'empêcher qu'elle ne tombe dans la source, sert aux fidèles qui viennent fléchir les genoux devant cet autel et adresser des prières à la mère du Seigneur; ils boivent de cette eau vénérée, ils s'en humectent la tête et les yeux et en emportent des flacons. Je fis de même, après y avoir passé une douce demie-heure en prières, en adoration et en contemplation. L'église qui précède la grotte

au puits, est assez gracieusement ornée, mais l'autel qui surmonte la source, me frappa par sa pauvreté; aussi prononçai-je le vœu fervent d'y offrir une image nouvelle, ornée d'un beau cadre doré. Le métropolitain m'en remercia vivement et profita de la circonstance pour me laisser entendre combien le baldaquin qui surmonte ce petit autel était vieux et délabré, et combien il serait utile et convenable de le remplacer par un nouvel ornement analogue. Il me montra aussi l'état défectueux de la grille en fer qui sépare la petite grotte de la première, qui est plus spacieuse et qui forme l'église proprement dite. Je reconnus la justesse de ses observations, mais je ne puis lui promettre d'y remédier à moi seul; c'est surtout la difficulté du transport d'objets aussi volumineux qui empêche qu'on ne réalise le désir que l'on a de les offrir à une aussi sainte destination. Tout en priant le métropolitain de

ne pas trop compter sur ma bonne volonté à cause des obstacles peut-être insurmontables que je pouvais rencontrer, je me fis donner les mesures exactes de la grille et du baldaquin, pour ne pas me trouver embarrassé au cas qu'il me deviendrait possible de lui expédier ces objets. Le métropolitain se plaignit de l'insuffisance des moyens mis à sa disposition; mais il ajouta cependant que le patriarche, lui avait fait entrevoir de prochains secours pour l'embellissement de l'église de Nazareth.

Cette ville est assurément aussi sainte que Jérusalem et que Bethléem; cependant, comme elle est éloignée de ces deux villes, il est rare qu'elle soit visitée par les pèlerins chrétiens, et les dons de piété, qui affluent de toutes parts vers la Crêche et le Saint Sépulcre, ne rapportent rien au lieu de l'Annonciation, à l'endroit où se déroula toute la vie de Jésus Christ qui précéda

les trois dernières années de son activité spirituelle manifeste. En voyant cette pauvre église, située à l'endroit même où la voix de l'Archange prononça le premier mot des saintes pages du Nouveau Testament, on ne peut s'empêcher de se demander, pourquoi cette honteuse indifférence, quand, par esprit de mondanité, on n'hésite pas à jeter au vent tant de sommes inutiles et folles et qui.... C'est sous l'influence de ces réflexions que me vint le souvenir des paroles du Christ à Marthe, qui reprochait à sa sœur Marie de ne pas partager avec elle les soins du ménage ; s'adressant au Seigneur, elle le pria de l'exhorter à la suivre, au lieu de rester inactive à recueillir ses paroles, mais Jésus lui répondit : *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez du soin de bien des choses; or, une seule chose est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera*

point ôtée. Le Seigneur entendait évidemment par ces mots: *la meilleure part*, la part la plus profitable de toutes, celle de Le servir Lui: Marie le servait, en effet, en gravant ses leçons dans son cœur, en abandonnant tout pour recueillir ses saintes paroles et pour les suivre ensuite. Que ceux de mes coréligionnaires, qui ont de quoi se payer des fantaisies d'agrément et de luxe, se souviennent de Marthe, de la pauvre ville de Nazareth et de la modeste petite église, qui glorifie sans cesse, comme Marie, le nom du Seigneur, et qu'ils détachent pieusement une partie du superflu de leurs revenus pour en acheter cette *meilleure part, qui ne leur sera point ôtée.*

Le mot *Nazareth,* traduit littéralement de l'hébreu ancien, signifie, m'a-t-on dit: *fleur de Galilée.* L'aspect de la ville est gracieux et riant; les contours des montagnes qui

l'encadrent sont fort pittoresques. Beaucoup de gazons verts et des arbres, revêtus d'un feuillage abondant, donnent à l'ensemble du tableau une harmonie agréable à l'œil.

Il est remarquable que le ciel, sans doute en souvenir de la Sainte Vierge, y accorde au sexe féminin une protection de longévité surprenante. J'ai entendu dire au métropolitain que les femmes de Nazareth vivent souvent jusqu'à cent-vingt ans et que quelques-unes atteignent même le chiffre fabuleux de cent-quarante à cent-cinquante ans, tandis que les hommes y dépassent rarement la soixantaine.

Je fus touché de la joie naïve avec laquelle une bonne vieille femme que j'avais, il y a quinze ans, rencontrée au Saint Sépulcre, me reconnut à Nazareth. Cette pieuse et bonne créature ayant fait un pélérinage en Terre Sainte, trouva à son retour dans sa patrie, la maison paternelle vide. La mort en avait enlevé tous les siens. Elle fit com-

me Job lorsqu'il eut tout perdu; elle remercia Dieu de ses bienfaits antérieurs, accueillit l'épreuve présente avec soumission et sérénité et voua son existence au Seigneur. Elle repartit aussitôt pour la Terre Sainte, revit Jérusalem avec tous ses précieux souvenirs et alla ensuite visiter Nazareth. où elle demeure depuis lors, priant sans cesse dans la grotte de l'Annonciation, servant de son adoration Jésus Christ et Sa Mère. Elle m'offrit deux flacons d'eau bénite puisée à la sainte source et des fleurs du petit verger dit : de la Vierge, en me disant avec une simplicité touchante que, ne possédant rien, elle ne pouvait m'offrir autre chose. J'accueillis ces objets avec la piété qui leur est due, j'en remerciai vivement ma vieille amie et, vu sa pauvreté, je la priai d'accepter un peu d'argent, mais elle refusa mon aumône, en disant que malgré son indigence, elle ne manquait de rien. J'en fus édifié.

— Allez-vous souvent à Jerusalem? — lui demandai-je, entre autres choses.

— Je n'y vais plus, me répondit-elle, — Je ne puis plus y aller.

— Et pour quelle raison?

— J'ai trop de péchés sur le cœur, fit elle, en se frappant la poitrine.

— Comment, lui dis-je, vous qui priez jour et nuit, vous, qui servez Dieu sans cesse, quels péchés pouvez vous avoir?

— Cela ne dit rien du tout, ajouta la bonne femme. Il ne suffit pas de prier le bon Dieu, il faut savoir modérer ses passions....

— Mais quelles passions à votre âge?

— J'en ai une détestable, fit-elle, je me querelle du matin au soir!

— Mais avec qui donc? Vous qui êtes toujours à l'église.

— Ah voilà! c'est précisement là que gît le mal. C'est à l'église, Monsieur, que

je me fâche, et que j'agonise ceux qui me font perdre patience.

— Je ne vous comprends pas, vous si modeste, si pieuse, si tranquille, qui peut vous fâcher au point de vous rendre en colère pendant vos prières devant le saint autel?

— Comment, *qui?* — s'écria-t-elle en fronçant les sourcils, et ses yeux flamboyaient de colère.... Comment, qui? — répéta-t-elle avec une rage croissante.... mais les Arabes, les Turcs, ce tas de mécréants, ces gueux fanatiques, ces diables incarnés, qui insultent notre sainte religion! Croyez-vous que cela ne remue pas mes entrailles chrétiennes?... Voyez-vous, monsieur j'ai beau être humble et recueillie dans mes prières, quand ces monstres entrent à l'église comme s'ils entraient dans leur écurie, j'oublie tout, et je leur en dis de toutes les couleurs; souvent ils ripostent, ma colère en augmente tout naturellement et alors je m'emporte si fort

que c'en est fait du calme que la prière réclame. Voilà mes gros péchés, Monsieur ; et vous comprenez que si je ne sais pas m'en rendre maîtresse ici, j'en deviendrais folle à Jérusalem, où les occasions de me fâcher ne manqueraient pas de se multiplier. J'essayai de consoler la bonne vieille, mais elle n'en continua pas moins à s'abuser sur la valeur de ses torts, regrettables sans doute, mais sûrement voisins du pardon céleste, vu la pureté de leur source.

En nous rendant au couvent latin, le métropolitain me fit remarquer le tournant du chemin, où, selon des données presque incontestables, s'élevait la synagogue, dans laquelle Jésus se trouvait quand on lui présenta le livre du prophète Isaïe, où il lut ces paroles : *L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction ; il m'a envoye prêcher l'évangile aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur*

brisé; annoncer la liberté aux captifs, et aux aveugles le recouvrement de la vue; délivrer ceux qui sont dans l'oppression, et publier l'année des grâces du Seigneur, et le jour où il rendra à chacun selon ses œuvres. (*)

Aujourd'hui, cet endroit ne présente plus aucun vestige d'édifice; le chemin étroit que nous suivions frise une toute petite élévation, couverte d'un maigre gazon. Le couvent latin occupe l'emplacement de l'habitation, où vécut la Sainte-Famille. L'église se trouve dans la grotte même qui abrita jadis Jésus-Christ enfant, sa mère et S[t] Joseph. On peut facilement se faire une idée du genre d'existence que ces êtres purs y menèrent, en visitant les grottes où s'établissent encore de nos jours les habitants de Nazareth. On y trouve un poêle, un puits et

(*) S[t] Luc, IV, 18, 19.

le métier de l'artisan qui l'habite. C'est un moulin chez le meunier, un atelier de menuiserie chez le menuisier, une forge chez le serrurier ou le maréchal ferrant, des outils conformes à son état, chez le charpentier. Toute la famille est groupée dans la même chambre, la mère y allaite le plus jeune de ses enfants, tandis que les autres jouent ou se roulent par terre, et que l'ouvrier travaille. La fumée du poêle encombre l'intérieur de la grotte, où un modeste et maigre repas cuit à petit feu sur quelques branches sèches, sur des cannes de jonc ou le plus souvent même sur des tas d'herbes.

En s'arrêtant devant l'autel qui occupe aujourd'hui le fond de la grotte de Saint Joseph, on peut facilement se figurer un ameublement analogue à celui que l'on voit dans ces grottes, et l'on se dit, la rougeur de la honte au front : — C'est ici, dans la

pauvreté que vécurent le fils de Dieu, la Reine des Cieux, sa mère, et l'homme saint qui fut admis à la céleste faveur de leur servir de protecteur. Quel contraste avec le luxe dont nous nous entourons! Je ne pus me défendre d'un sentiment pénible, en songeant à nos demeures relativement si somptueuses, à notre nourriture recherchée, quand Jésus ne s'est contenté, pendant trente ans, que d'un humble réduit, que de quelques lentilles cuites à l'eau, lui qui tient entre ses mains les destinées du genre humain, lui qui peut déchaîner les éléments, pulvériser nos maisons, nos palais, détruire nos champs de blé, faire périr les animaux dont nous faisons usage pour nos luxueux repas, nous anéantir nous-mêmes, quelque fiers que nous soyons de nos priviléges, de nos fortunes et de nos personnes.

Oh! que ceux qui parlent tant, de la

prétendue dignité humaine, que ceux qui croient au progrès indéfini et à la perfection sur cette terre où il n'y a que déceptions et néant ; que ceux-là viennent se recueillir un instant sous la voûte rocheuse de la maison de Joseph, et, à moins que le mauvais esprit ne soit le seul hôte de leur âme, je leur garantis qu'ils n'en sortiront pas sans être revenus aux sentiments d'humilité qui conviennent à l'homme, cette poussière, ce faible atome.

Cette église est assez jolie, richement ornée, d'un aspect original, mais gracieux. Un escalier à deux rampes conduit du milieu de l'église au pied de l'autel, ainsi exhaussé. Un moine, arrivé lui-même depuis trois jours seulement d'un couvent de Rome, nous servit de cicerone.

Le clergé latin a l'étrange coutume de changer assez souvent le personnel de ses ecclésiastiques en Orient, et ce n'est que

pour un laps de temps fort court qu'il les envoie desservir les autels des Saints Lieux. Une jolie image représentant la fuite en Égypte, attira mon attention; placée assez haut, je ne pus l'examiner de manière à me rendre compte des détails, mais j'en vis assez pour constater que son effet d'ensemble est agréable à l'œil.

En sortant de l'église, on me fit voir le pan d'une muraille très-ancienne, reste d'une enceinte qui encadrait une espèce de remise où Saint Joseph travaillait aux plus gros ouvrages. Un petit autel, desservi par les Latins est adossé à ce mur. Une image représentant la Sainte Famille, orne le mur du fond; la composition en est charmante: Saint Joseph, les outils de charpentier à la main, a suspendu son pénible labeur pour écouter les paroles profondes et douces de Jésus; immobile, il a la tête tournée vers le divin interlocuteur. L'expression de son

visage trahit une tension d'esprit extraordinaire, mêlée d'admiration et de surprise. La Sainte-Vierge écoute également son fils avec une attention, trahissant la crainte de perdre une seule de ses paroles. Jésus, représenté à l'âge de l'adolescence, à quinze ans environ, est beau et divinement pur ; il tient un livre à la main et parle avec cet incomparable calme de la vérité, qui émane du ciel. Je fus ravi de l'impression que me causa cette image. De là, nous nous rendîmes à un endroit qu'on dit avoir souvent servi de lieu de repos au Seigneur. Aujourd'hui, vous n'y apercevez qu'une mosquée en ruine.

Les différents rites chrétiens, jaloux de la possession de l'endroit sanctifié par le divin événement de l'Annonciation, ne sont malheureusement point d'accord dans leurs indications respectives à ce sujet. Ainsi les Latins nient l'authenticité de l'emplacement

que les Grecs vénèrent comme ayant été la véritable demeure de la Sainte-Vierge et le lieu où l'Archange lui apporta le message de l'incomparable béatitude. Les Latins veulent que l'Annonciation ait eu lieu sur l'emplacement de leur église actuelle. Cet emplacement, comme je l'ai dit plus haut, devint plus tard, il est vrai, le lieu d'habitation de la Sainte-Famille, mais Marie, selon les traditions qui inspirent le plus de confiance, demeurait avant d'être unie à St Joseph, dans la grotte transformée aujourd'hui en chapelle grecque. Comme ici, les diverses appréciations n'importent pas au dogme, je ne m'arrêterai pas à les discuter. Je dirai seulement que, selon les Grecs, selon la grande majorité des pèlerins, selon les données historiques locales, l'Annonciation a eu lieu à l'endroit indiqué par l'église grecque de Nazareth ; mais je suis loin de vouloir convertir à cette opinion ceux qui seraient d'un

avis contraire. Qu'importe que le grand événement divin se soit accompli à quelques pas plus près ou plus loin de telle ou telle partie de la ville ; s'il s'y est accompli, chaque place, où le chrétien, selon ses convictions, rend hommage à la sublime circonstance, est bénie de Dieu et commande ainsi la vénération de chacun. Le métropolitain me proposa de dîner avec lui. J'acceptai son offre avec reconnaissance, car comme à Nazareth il n'y a pas d'auberge, je ne sais trop comment, sans cette invitation, j'eusse trouvé de quoi satisfaire la faim dont je commençais à ressentir les atteintes. Nous dinâmes dans une chambre où l'on avait pris soin de tenir les volets fermés durant tout le jour, de sorte qu'il y faisait frais et agréable. Le repas fut proprement et abondamment servi, bien que restreint aux bornes de la sobriété qui convient aux serviteurs. de Dieu, et des

moyens que fournissent les ressources locales.

A quatre heure de l'après-midi, le métropolitain vint me prendre pour faire quelques courses à cheval hors de la ville. Le temps était trop court pour atteindre le Mont Thabor, au sommet duquel doit avoir eu lieu la Transfiguration. Cette donnée est presque indubitable, cependant, comme les indications à ce sujet ne sont pas très-précises dans l'Écriture sainte et que les Évangélistes ne font pas mention du lieu, quelques personnes s'écartent de l'opinion générale. Nous ne poussâmes devant nous que jusqu'à une certaine élévation d'où le Thabor est, depuis sa cime jusqu'à la moitié de sa hauteur, assez distinctement visible pour qu'on puisse en reconnaître la forme extraordinaire et le saluer avec la vénération qui lui est due. Le mont Thabor est situé .à environ sept milles

au sud-est de Nazareth ; son nom signifie, dit-on, *lumière*. Sa forme ressemble à un œuf gigantesque assis sur sa pointe la plus large. Les versants de la montagne régulièrement dessinés, sont boisés. le térébinthe et le chêne y abondent ; le sol en est plutôt calcaire, que de toute autre composition. N'ayant pas visité le sommet du mont Thabor en personne, mais ne voulant pas, d'un autre côté, laisser une lacune regrettable dans ces pages, j'emprunte quelques détails qui, je suppose intéresseront le lecteur.

Cent trente ans avant Jésus Christ, les Juifs élevèrent sur le Thabor une forteresse, où ils se maintinrent jusqu'au temps de Vespasien. Sainte Hélène y institua une église et un monastère, dit : couvent des trois tabernacles. Godefroy de Bouillon y installa un évêque suffragant du patriarche de Jérusalem. Les bâtiments du Thabor furent par-

tagés en deux couvents, l'un de moines noirs latins, l'autre de moines grecs de l'ordre de Saint Basile. Tancrède, à qui était échue la principauté de Galilée, orna richement l'église du couvent latin. Sous Baudoin I, les musulmans surprirent le monastère et en égorgèrent tous les religieux. Malgré ce massacre, ils eurent des successeurs, qui y demeurèrent jusqu'au temps de Saladin.

Le sommet du Thabor ne présente plus qu'un amas confus de décombres, parmi lesquels il y a plusieurs citernes qui conservent une eau pure. C'est avec peine, qu'en suivant une allée voûtée, on pénètre dans trois chapelles rondes, disposées en forme de croix: celle de droite est consacrée à Moïse, celle de gauche à Élie, et celle du milieu à Jésus Christ. Dans cette dernière, il y a un autel. Au pied de la montagne, au sud-ouest, on voit les débris d'une chapelle,

construite à la place où Jésus-Christ laissa ses disciples, avant de monter sur la montagne. Du haut du Thabor on découvre une grande partie de la Terre-Sainte. S[t] Jérôme nous apprend que S[te] Paule aimait à s'y asseoir, pour contempler tant de lieux sacrés. Au nord, la plaine de Saarons, la mer de Génésareth, les montagnes de Béthulie ; à l'est, le mont des Béatitudes, où Jésus-Christ résuma, dans un sermon sublime, toute la morale évangélique ; au midi, la plaine fertile d'Esdrélon, Samarie, où repose S[t] Jean-Baptiste, les montagnes de Gelboé et d'Hermon ; à leurs pieds, la ville d'Endor, le bourg de Naïn, où fut rappelé à la vie le fils de la veuve, et la vallée de Jezraël qui, entre les montagnes, étend ses tapis de verdure jusqu'aux rives du Jourdain.

De l'endroit même où nous arrêtâmes

nos montures pour contempler le mont Thabor, la vue est très-étendue aussi. Ayant la cîme de la Transfiguration en face, l'œil distingue nettement, sur la droite, la fraîche verdure de la plaine fertile d'Esdrélon et les contours des montagnes de Samarie, dans la direction de Naplouse et de Génina. Au retour nous jouîmes du coup-d'œil général de Nazareth, lequel, comme je l'ai déjà dit, est gracieux et riant. En contemplant ce panorama étendu, j'éprouvais une indéfinissable sensation ; car je me disais : C'est sur ce même tableau, sur ces mêmes lignes, ces mêmes vallées, ces mêmes plaines verdoyantes, que s'arrêta pendant trente ans le regard de Jésus-Christ...., et ces réflexions faisaient grandir de sainteté tout ce que mes yeux contemplaient sans pouvoir s'en lasser.

Nous visitâmes la montagne dite : *„du Précipice,* du sommet de laquelle les Juifs

exaspérés contre les exhortations du Christ, voulurent un jour le précipiter du haut d'un rocher à pic. Rentré à l'hospice, je fis mes paquets et trouvai, à ma grande surprise, mon linge de la veille, blanchi avec le plus grand soin. C'était une attention de la bonne servante de la maison des voyageurs. Monseigneur Nyphon nous donna une collation du soir avant de nous congédier. Sur ces entrefaites, on annonça le gouverneur de Nazareth, un tout jeune Turc, modeste et poli, mais ne parlant que sa langue maternelle. On me traduisit qu'il me proposait de nous accompagner jusqu'aux confins de son administration. Je l'en remerciai vivement en le priant de s'épargner cette fatigue. Alors, il me pressa toujours fort obligeamment d'accepter une escorte, offre que je déclinai également. Ces sortes de politesses n'entraînent qu'à des dépenses et à

des embarras, sans procurer la moindre utilité réelle ; car, au cas qu'on soit attaqué par des brigands, ces gardes improvisés sont les premiers à prendre la poudre d'escampette.

A dix heures, nous montâmes à cheval, et quittâmes Nazareth, emportant la bénédiction du métropolitain. Pendant la première heure, nous marchâmes bien ; mais peu à peu le calme de la nuit et les pâles clartés de l'astre, qui a la faculté de peser si efficacement sur les paupières des voyageurs, me remirent encore aux prises avec les souffrances d'un invincible sommeil. L'état où je me trouvais était si pénible que perdant patience, je déclarai ma ferme résolution de prendre quelques instants de repos. Nous passions bien devant un village, mais s'y arrêter, c'eût été se livrer pieds et poings liés à toutes sortes de vermine.

— Mettons nous là, sous cet arbre, à la belle étoile, dis-je à mon compagnon.

— Impossible, répondit-il, c'est le repaire par excellence des scorpions.... Cette réponse me parut étudiée, pour m'empêcher de faire ma volonté, et d'ailleurs j'étais si fatigué que j'aimais tout autant la chance des scorpions que la certitude de ma souffrance, si je continuais ma route.

— Eh bien, tant pis, lui répondis-je ; va pour les scorpions, je m'arrête là et advienne que pourra.

J'avais avec moi, sur ma selle, un tout petit lit de camp, composé de quelques bâtons en bois et d'un morceau de toile, très-léger et très-commode en pareille circonstance.

— Voulez-vous mon lit, lui dis-je, les scorpions n'y monteront pas.

— Merci, repondit-il, je ne me coucherai dans aucun cas; quoique fatigué, je

n'ai pas si sommeil que je ne puisse veiller à ce que ces méchantes bêtes vous respectent. Étendez vous sur votre lit, dormez une heure, et pendant ce temps je marcherai un peu dans les environs de votre lieu de repos pour défatiguer mes jambes, qui sont plus endormies que moi, puis, nous nous remettrons en route. Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous atteignîmes l'arbre en question; mon lit fut dressé en plein champ en une seconde, et la seconde d'après je ronflais pour dix. Aviérino me réveilla consciencieusement au bout d'une heure. Je me sentais tout-à-fait regaillardi, tandis que lui, qui pendant ce temps avait veillé et fait la chasse aux scorpions, avait l'air du sommeil personnifié.

— Eh bien, lui dis-je, où sont vos scorpions ?

— Mais, fit-il, il n'est pas dit qu'on en soit toujours assailli. Vous avez eu du

bonheur et moi aussi, mais ne tournez pas en plaisanterie une chose aussi sérieuse. Tout de même, ajouta-t-il, je vous ai diantrement envié votre repos, mais j'ai bien fait d'y avoir résisté, sans quoi nous dormirions encore et peut être jusqu'à après demain.

Le calme de la nuit n'était de temps en temps interrompu que par les cris des chacals. Une rosée assez désagréable rendait l'air humide et âpre. Les premiers rayons d'un soleil qui s'annonçait d'une manière splendide, commençaient à éclairer le paysage, lorsque nous arrivâmes à la vallée aux mauvaises rencontres nocturnes. Nous la retraversâmes avec les mêmes précautions, mais avec plus d'agrément que la première fois, parce que le soleil levant déroulait à nos regards le plus ravissant paysage du monde : à l'horizon, des montagnes aux teintes diaphanes et variées se décou-

paient sur un ciel bleu, d'un bleu d'une pureté indescriptible ; un gazon touffu et frais, d'un vert foncé et luisant, dont la continuité n'était interrompue que par quelques grandes pierres calcaires, blanches comme la neige, reposait agréablement la vue; des arbres énormes : sycomores, chênes et autres, d'une richesse de feuillage remarquable, formaient d'épais massifs de verdure qui accidentaient les gracieuses ondulations du sol. Nous rencontrions, de temps en temps, quelques Bédouins solitaires, quelques habitants des villages avoisinants, parmi eux, des femmes portant sur la tête de longues cruches remplies de lait de chèvre ou allaitant des enfants de leur propre lait. Ces échantillons du beau sexe étaient du reste, loin d'être séduisants. Toutes ces femmes étaient laides, et, chose étrange, elles se ressemblaient toutes d'une manière extraordinaire. Sur tout le parcours du chemin, à un seul per-

dreau près, et qui encore était hors de portée, je ne vis pas une seule pièce de gibier, pas un seul oiseau remarquable. D'éternels corbeaux, des corneilles insipides, quelques pies, assez rares encore, voilà les seules bêtes à plume qui nous accordèrent la faveur de leur rencontre; cela ne valait guère la peine d'encrasser le canon d'un fusil. Nous vîmes bien quelques tourterelles, mais une main orthodoxe ne portera jamais atteinte à la vie d'une colombe, surtout aux environs de la ville où le Saint Esprit descendit sur Marie sous la forme de cet oiseau, emblème de pureté et d'innocence, pour la combler de grâce et d'allégresse. Nombre de chacals se firent voir, mais à de longues distances, et ils prenaient la fuite, aussitôt qu'ils nous voyaient venir. Près de la côte aux panthères, nous armâmes nos fusils, mais la précaution resta superflue; d'ailleurs Aviérino fit observer que ces ani-

maux féroces descendent rarement à la pointe du jour dans la plaine, à moins qu'ils n'aperçoivent des troupeaux de brebis paissant dans les prairies.

Caïfa.

23 Avril.

A sept heures du matin, je descendis de cheval à Caïfa devant l'hospice des pèlerins. La maison est comfortable et propre. Hadji-Derwisch partit au grand galop de son excellent cheval, pour porter à ma famille la nouvelle de mon retour et la rencontra, au haut de la montagne du Carmel, cheminant vers Caïfa. Nous nous étions ainsi rencontrés dans nos intentions. Le Carmel, aussitôt après mon départ pour Nazareth, avait été envahi par de nombreux pèlerins. Cette caravane se composait de gens de nationalités diverses, n'ayant de commun que la religion, et une humeur massacrante

contre leurs drogmans, qui leur avaient fourni des montures abominables, et qui, ayant mal combiné la distribution des heures, les avaient rompus de fatigue en les faisant chevaucher aux heures de la plus forte chaleur, pendant des distances énormes et par des chemins atroces. Le comte de M*** atteint d'une mélancolie profonde, et sur le point d'être attaqué d'une maladie cérébrale, se renfermait dans un isolement et un sérieux qui faisaient peine à voir. Un seul individu, le plus colère de tous, furieux contre le drogman, contre son cheval, sa selle, sa bride, contre la route et la chaleur, en un mot, contre tout, égayait tout le monde par la verve de ses mordantes observations. Son esprit et son jargon caustique le rendaient, dit-on, amusant à l'impossible. Il prétendait avoir plein droit de s'en prendre à son cheval qui l'avait jeté par terre quatre fois. — Je suis

tombé dans tous les sens, disait-il, à droite, à gauche, devant et derrière, et s'il existait encore un côté outre ces quatre directions, qui sont celles du levant, du couchant, du nord et du midi, cette rossinante n'aurait pas manqué de m'y flanquer encore; heureusement qu'elle ne connaissait pas encore, paraît-il, les subdivisions de la boussole, sans quoi j'eusse indubitablement roulé sur les pierres dans les directions du nord-est, du sud-ouest etc. — grrrrredin de rhinocéros ! va !...

Nous dinâmes à la manière orientale, après le coucher du soleil, sur une terrasse, d'où l'on embrassait l'horizon infini de la mer. Une lune superbe éclairait le tableau. Nous fûmes ouvrir quelque boîtes de conserves, dont il nous paraissait désormais superflu d'être avares, puisque notre voyage à travers des pays incultes et dénués de provisions, touchait à sa fin; nous

n'avions plus en effet qu'à reprendre la mer ; or, les bateaux à vapeur, ainsi que les ports où ils relâchent pendant le trajet jusqu'à Constantinople, sont suffisamment pourvus de comestibles.

Dans le golfe de Syrie.

Le 24 Avril.

A six heures du matin, la petite frégate de la compagnie Autrichienne, baptisée du nom de: „*Vorwärts*“ mouillait devant Caïfa. Nous y envoyâmes aussitôt nos malles. En nous rendant nous-mêmes à bord, nous entrâmes dans une église grecque où l'on disait précisement une messe de fête, à l'occasion de la Saint George. Nous n'y fumes qu'une courte prière, pour appeler sur nous la protection divine, avant de nous confier à la discrétion, souvent perfide, dė l'élément humide. Nous fûmes quelque peu déconcertés, en nous trouvant à bord de ce bâtiment qui portait

un nom si ronflant et si engageant, de voir que le ramage ne répondait nullement au plumage. Ce bâteau est petit, peu confortable, très-mal assis sur l'eau, remuant, pour ainsi dire, à chaque éternument des passagers, alors même que la mer est calme et qu'il est à l'ancre. Pour comble de désagréments, il fourmillait de monde. J'eus du plaisir à rencontrer, parmi les pèlerins orthodoxes, deux paysans de Taganrog, pays auquel je porte un vif intérêt, pour l'avoir gouverné pendant quelque temps. Je me mis à converser longuement avec ces braves gens, qui parurent, de leur côté, contents de me voir. Pendant que nous causions, trois habitants de Nowotcherkask, chef-lieu du pays des Cozaks du Don, se mêlèrent à notre conversation, avec cette parfaite et respectueuse bonhomie propre au peuple russe. Ils me communiquèrent leurs impressions de voyage,

où brillaient comme des joyaux, les trésors de leurs âmes pieuses et simples. Ils me demandèrent des explications et des éclaircissements sur des détails qui les intéressaient, mais qu'ils n'étaient point parvenus à connaître en visitant les Saints Lieux. Rien de plus édifiant que ces longs et difficiles pélerinages qu'accomplissent ces excellentes gens du peuple, sacrifiant leur argent, leur santé, leur vie, pour saluer la tombe du Seigneur. C'est en contemplant leurs fronts, tout empreints du calme et de la sérénité que donne la foi, c'est en comparant les difficultés de leur pélérinage aux aises de nos voyages, qu'on se rapelle les paroles du Seigneur, promettant *aux derniers* de devenir *les premiers*. Ils me racontèrent, entre autres choses, que quatre de leurs compagnons de voyage, étaient morts d'un coup de soleil dans la plaine du Jourdain. On nous servit un déjeuner très-médiocre.

Bientôt la chaleur devint insupportable, et des myriades de mouches nous assaillirent; pour m'en défaire je montai sur le tillac, où le soleil dardait ses rayons avec une violence indicible. J'y trouvai trois femmes russes, dont l'une âgée de soixante et dix-huit ans, venait d'accomplir son troisième pélerinage en Terre Sainte. Nous dînions assez maigrement d'un rôti quelconque, au moment où le batiment stoppa, pour mouiller dans les eaux de Beyrouth.

Beyrouth.

25 Avril.

Il était quatre heures de l'après-midi, au moment où le cliquetis de la grosse chaîne, entraînée par la chute de l'ancre, nous annonça notre arrivée à bon port. On prétendit que la coïncidence de l'heure du mouillage avec celle du diner à peine entamé, n'était pas exclusivement due au hazard, mais qu'un calcul d'économie du commissaire du bâtiment, combiné avec le machiniste, en avait été la principale cause. Il est rare qu'on veuille continuer un dîner commencé à bord, quand on prévoit qu'on ne tardera pas à en faire un meilleur à terre. Aussi les serviettes volèrent

elles presque aussitôt en l'air de tous côtés. — Arrivé, arrivé! cria-t-on de toutes parts. Un bruyant concert de voix surprises et joyeuses, accompagné d'un bruit de chaises reculées et poussées, précéda l'apparition des dîneurs sur le pont, qui offrait un tableau non moins bizarre et non moins agité. Tout y était en mouvement, les uns emballaient leurs effets, les autres déballaient des objets de toilette pour se vêtir plus convenablement, d'autres encore faisaient des accords avec les bateliers, groupés en masse autour du bâtiment; les sommeliers allaient et venaient dans tous les sens. Des Arabes presque tout nus, escaladent le bateau pour offrir leurs services, porter les bagages, ou mener les passagers dans les hôtels. Parmi ces figures à demi sauvages, apparait un individu ruisselant de sueur, comme s'il fût sorti de prendre un bain de vapeur, qui l'aurait rendu non plus propre, mais beau-

coup plus sale ; il n'avait en fait de vêtement qu'une espèce de caleçon de baigneur et dans ses cheveux en désordre et dégoûtant de traspiration brillait une superbe rose.

Quel mélange de crasse et de parfums, quel étrange mariage de la plus sale prose à la poésie la plus raffinée! Regardant cet homme avec surprise, je me demandai quelle pouvait être son existence, et si son moral n'avait pas comme son physique, quelque-part, à côté de ses instincts sauvages, une rose de sentiment comme contraste avec le reste. Je considérais depuis longtemps cet être étrange à demi-vêtu et coiffé de fleurs, lorsque mon attention fut tout-à-coup appelée d'un autre côté par des sons de voix sortant d'un attroupement compact formé près de la cheminée du bateau. Ce groupe poussait des exclamations de curiosité et d'admiration, et tous les yeux étaient fixés

sur un gros Turc faisant sa toilette. Durant le trajet, personne ne l'avait remarqué. Il occupait une place de troisième et il était resté tout le temps au milieu des passagers du commun. Il était pauvrement et sordidement vêtu, et un peu de riz qu'un nègre aux yeux chassieux était venu lui placer sur les genoux avait été sa seule nourriture. Le vieillard qui voyageait ainsi, devait cependant être quelque haut personnage militaire, car une chaloupe du gouvernement, servie par huit rameurs, ne tarda pas à venir le prendre à bord. Quand le nègre aidé de plusieurs blancs, ses compagnons d'esclavage, eût monté du fond de la cale une profusion de grands coffres bleus et rouges, recouverts de peintures et d'ornements en bronze, il en ouvrit quelques-uns; notre gros Turc se lava alors la figure, les mains et les pieds, se dépouilla de sa vieille robe de chambre couleur feuille

morte, revêtit un large pantalon de drap gros-bleu, tout chamarré de broderies en or, entoura son formidable abdomen d'un superbe châle aux plus éclatantes couleurs, fourra dans les plis de cette riche ceinture deux immenses pistolets à pommeaux d'argent ciselé, se laissa attacher un sabre à poignée d'or, ouvragée et ornée de pierreries et à fourreau, brillant aussi comme un soleil, se coiffa d'un fez neuf, peigna sa barbe grise, endossa un manteau écarlate à brandebourgs et à franges d'or, et jetant un regard de despote sur ses esclaves tremblants, descendit dans la chaloupe qui, à force de rames, le mena rapidement à terre.

Parmi les passagers, se trouvait une femme inconnue qu'on nommait: „la marquise"; l'était-elle ou non, je n'en sais rien; je fis comme tout le monde, je lui donnai ce titre; ses gestes décidés et énergiques attiraient l'attention générale. Obsé-

dée par la foule des Arabes à demi-vêtus. elle s'en débarrassa en un tour de main en cinglant de coups de cravache la figure de ceux qui s'approchaient de trop près et en faisant ainsi reculer les autres.

Notre consul général, Mr. Böger, informé d'avance par l'évêque Cyrille, de notre prochaine arrivée à Beyrouth, avait eu l'obligeante attention de nous envoyer son drogman à bord. Celui-ci nous invita à le suivre immédiatement, mais, comme il nous fallait encore rassembler nos bagages, payer le dîner et les pour-boire, force nous fut de prolonger encore de quelques instants notre présence à bord. Le bâtiment qui était à l'ancre, ne bougeait pas plus qu'une pelouse verte ; cependant notre drogman ne tarda pas à être atteint du mal de mer et après nous avoir déclaré qu'il ne pouvait nous attendre plus longtemps, il quitta en toute hâte le navire. Nous le suivîmes du reste

de très-près, laissant le gros de nos bagages à bord et n'emportant avec nous que quelques petits paquets et sacs portatifs.

La ville de Beyrouth est d'un aspect très pittoresque ; une belle verdure à laquelle se marie la teinte azurée de la mer, lui donne un air riant, et le paysage est complété par l'horizon accidenté des collines, des maisons toutes blanches à vastes terrasses, des contours gracieux des palmiers et des cyprès. J'emportai en 1845 un triste souvenir de Beyrouth ; je ne l'avais connu en effet, que par quinze jours d'arrêts dans les murs, parfaitement clos, d'une odieuse quarantaine. Je reconnus de loin l'endroit éloigné de ce fastidieux séjour.

On nous conduisit à l'hôtel de Bellevue, que nous trouvâmes encombré de monde. On nous fit monter au troisième et là je pus me convaincre que l'auberge de Bellevue n'avait pas usurpé son nom. Un su-

perbe tableau se déroulait devant nos yeux; en revanche, l'appartement était peu engageant.

M[r] Böger qui vint nous voir, ne tarda pas à faire notre conquête par ses manières aimables et obligeantes.

Nous mourions de chaleur et de soif.

— Qu'y a-t-il à boire ? demandâmes-nous d'une voix languissante....

— De l'orangeade glacée ! répondit-on.... des oranges du pays et de la glace du Liban !

Quelle félicité ! Je pensai involontairement à la boisson tiède et assaisonnée de vinaigre que l'on nous avait offerte au mont Carmel. Le nectar ne tarda pas à nous être servi ; j'y baignai ma soif, mes sens et mon âme, tellement la jouissance de cette boisson aromatique et glacée me parut délectable.

Comme il me tardait de rendre au consul sa politesse et que sa demeure était éloignée de la nôtre, je fis venir un cheval

de selle. On m'amena une rosse étique avec une bride déchirée, je l'assomai de coups de cravache, mais ce fut comme si j'eusse chanté. Un Arabe quelconque qui s'était chargé de me conduire jusqu'à l'habitation du consul, habitation qui est située hors de la ville, prit ma rossinante par la bride et lui administra une pluie de coups de poing dans le ventre ; cela fit de l'effet.

Mr Böger habite une très jolie maison, il y est confortablement installé. De vastes pièces bien meublées, une belle terrasse, un petit jardinet, une vue étendue et magnifique, que faut-il de plus pour donner à une habitation le droit de s'appeler charmante ? La chaleur de la soirée fut accablante. Nous passâmes une nuit atroce, mais que nous rendîmes douce à une nombreuse société d'insectes aussi dégoûtants qu'indiscrets.

Beyrouth.

26 Avril.

A huit heures du matin, M[r] Böger vint nous chercher pour faire hors de la ville, une promenade en voiture. La compagnie française, chargée de la construction d'une chaussée entre Beyrouth et Damas, à travers les montagnes, ayant eu l'heureuse idée de mettre des voitures et des chevaux de louage à la disposition des voyageurs, nous nous hâtames d'aller à la station de ces voitures dont le choix est nombreux et varié et l'arrangement très confortable et même assez élégant. On y trouve des chars-à-bancs de grande et de petite dimension, des ca-

lèches, des omnibus, des cabriolets au choix et à des prix fixes et relativement raisonnables. Nous prîmes une calèche découverte; j'en abandonnai l'intérieur à ma famille et au consul et je grimpai sur le siège. Ce fut une ravissante promenade : le Liban avec ses imposantes masses formait le fond du tableau qui se déroulait devant nous ; tout le reste faisait l'effet d'un vaste jardin. De tous côtés nous apercevions des groupes d'Arabes occupés à casser des branches de mûriers pour la nourriture des vers à soie. Arrivés au pied de la montagne, nous rebroussâmes chemin. Notre cocher-nègre, pour qui la vie n'est qu'une série de chances de s'en voir privé, tourna les chevaux avec tant de négligence et si brusquement que je suis encore à m'étonner, comment la voiture que la secousse avait penchée tout d'un côté, ne versa pas. Un petit bois de pins d'Italie nous tenta par l'ombre fraîche que nous aperce-

vions sous les panaches touffus de ses arbres à larges cimes. Nous descendîmes de voiture pour nous asseoir devant un petit établissement champêtre, où l'on nous servit du café, des narguillés et du raki (*).

Mr Böger nous invita à déjeuner. La vue de Beyrouth, notre sympathique promenade aux environs, l'aspect imposant du Liban, la proximité de Damas, cette perle de l'Orient dont les voyageurs disent tant de merveilles, d'un autre côté, la mauvaise impression que nous était restée de *La Vorwärts,* la triste perspective d'avoir à nous y rembarquer, toutes ces considérations réunies éveillèrent en nous le désir de faire une excursion dans le pays, de pousser jusqu'à Damas et de visiter les célèbres ruines de Balbek. Le consul nous y engageait beaucoup.

(*) Eau-de-vie que les orientaux boivent mélangée d'eau.

D'ailleurs, notre amour propre de voyageurs nous disait que ce serait nous charger la conscience d'éternels remords que de laisser échapper une occasion si favorable de voir Damas et de traverser la chaîne des belles montagnes du Liban et de l'Anti-Liban entre lesquelles se deploie si gracieusement la verdoyante vallée de Balbek.

La décision fut prise instantanément. Constantin Bauer, notre drogman grec, qui nous avait amenés de Jérusalem à Jaffa, se trouvait justement chez le consul ; il nous offrit de nous piloter à Damas et de nous ramener sains et saufs à Beyrouth pour le départ du prochain bateau du Lloyd, en destination de Constantinople. Moyennant cent cinquante francs par jour, Constantin se chargea de nous servir, de nous procurer chevaux, selles, tentes, mulets de bagages et de nous fournir la nourriture ; il devait recevoir une douceur additionnelle, au retour, dans le cas

où nous aurions été satisfaits de ses soins et de lui-même.

Le contrat est aussitôt bâclé. Nous envoyons en toute hâte chercher nos bagages à bord de *La Vorwärts*, que nous laissons filer sans regret, et nous employons la soirée à faire des préparatifs. Cependant, le Khamsin nous enveloppait d'une atmosphère pénible et énervante ; son influence démoralisante nous écrasait.

Khan-Sekh-Mahmud.

29 Avril.

Les veines gonflées, la tête lourde, le gosier enflammé, tel est l'état où nous mit le Khamsin pour toute la dureé de la nuit. Avec le Khamsin, quelque peu cousin germain du mal de mer, comment dormir? Les poumons manquent d'air, les yeux sortent des orbites, la langue enfle, les mains et les pieds paraissent avoir doublé de volume et il semble qu'on ait sur la poitrine un poids lourd comme une montagne. Me sentant mourir d'étouffements dans ma chambre, je passai une partie de la nuit sur la terrasse de l'hôtel, où les dalles en pierre

elles-mêmes me semblaient subir la douloureuse influence de ce sirocco renforcé.

Je me levai d'une humeur de dog; l'air déjà si pesant, devint brûlant comme une fournaise ardente dès le lever du soleil. J'avais à emballer, à écrire des lettres et à régler différentes dispositions. Je donnais déjà au diable le voyage projeté, regrettant *La Vorwärts* mais il était trop tard. Sur les deux heures, nous nous mîmes en route, à pied, jusqu'à la station des voitures. Nos bagages, aussi peu volumineux que possible, avaient été expédiés d'avance sous le patronage de Constantin, connu dans le pays sous le nom de Costandi. Nous le trouvâmes, avec nos montures, au pied de la montagne, à l'endroit où finit le bout de chaussée partant de Beyrouth. Nous y arrivâmes en petit char-à-bancs fort gentil. Deux bons chevaux nous y amenèrent lestement. Cependant, l'astre du jour était sur

son déclin; bientôt il se déroba derrière les montagnes, et aussitôt l'air fraîchit. Le Khamsin s'étant calmé, nous eûmes une soirée merveilleusement belle. Le sol, d'une teinte chaude d'un brun-rougeâtre, tranchait pittoresquement sur la teinte foncée et veloutée d'un gazon et d'un feuillage verdoyants et riches. L'horizon se terminait par un fond imposant de montagnes, aux contours décidés, se détachant les unes des autres par une multitude de teintes qui caressaient doucement le regard. Nous suivîmes la continuation de la chaussée en construction; le travail en est fort soigné; la route est large, et les montées sont adoucies par des tournants en biais. Certes, ce n'est pas sans des difficultés énormes qu'on parvient à tracer de telles voies au milieu de rochers, sur lesquels la poudre seule a prise. En revanche, les matériaux pour le macadamisage se trouvent sous la main. Nous rencontrâmes

deux inspecteurs français de la compagnie, avec lesquels nous échangeâmes quelques paroles de politesse et qui nous apprirent que cette chaussée revient à seize mille francs le kilomètre. Ils espéraient pouvoir la terminer en un an. Après deux heures de marche, toujours en montant, nous atteignîmes notre bivouac, où nos tentes étaient déjà dressées et le pot-au-feu en pleine cuisson. Tout près de là, nous aperçûmes deux autres bivouacs; c'étaient deux compagnies d'Anglais, indépendantes les uns des autres, qui faisaient aussi leur halte. Nous reconnûmes parmi eux le gentleman à la chemise de flanelle, qui avait fait avec nous le trajet d'Alexandrie à Jaffa, à bord du bateau français.

Le coucher du soleil était de toute beauté. Aussitôt notre repas prêt, nous nous empressâmes de lui faire honneur; un appétit glouton nous rendit cettte tâche facile. Nos

lits n'eurent pas trop de peine non plus à nous inviter à en faire usage. Nous occupions deux tentes. Costandi s'était procuré de fort bons lits en fer, munis de matelas propres et d'oreillers suffisamment élastiques. Vu la hauteur de l'emplacement, où nous étions, la soirée devint très-fraîche, et se convertit même en une nuit humide et presque glacée.

Dans la vallée de Balbek.

28 Avril.

A cinq heures du matin, nous étions déjà sur pied. Nous déjeunâmes de thé, fait dans une marmite, se souvenant de l'odeur du mouton qui y avait cuit la veille, et nous l'assaisonnâmes d'un filet de lait de chèvre, maigre et bleu. Nous broyâmes sous nos dents quelques biscuits de mer, plus durs que les rochers du Liban, et avant sept heures, nous gravissions déjà les montées. Comme on travaillait à la chaussée sur plusieurs points isolés, il nous arrivait souvent, après en avoir parcouru un tronçon, de retomber dans des sentiers presque impraticables. En avançant

nous finîmes par perdre toute trace de chemin régulier. A chaque pas, d'énormes amas de pierres, de monstrueux pans de rocher se dressaient devant nous et nos chevaux effrayés ne se décidaient que difficilement à les franchir. Le drogman nous affirma cependant que ce n'était rien en comparaison de ce qui nous attendait plus loin. En effet, le chemin devint de plus en plus difficile, et bientôt nous ne pûmes avancer qu'un à un. Cependant la magnificence du tableau qui nous entourait était surprenante de dessin et de couleurs. Tantôt c'étaient des rochers dénudés, gigantesques, sévères, d'une conformation plastique toute particulière; tantôt perçaient à l'horizon lointain des cîmes blanches de neige, découpant leurs silhouettes éclatantes sur le fond transparent d'un ciel bleu-foncé ; tantôt des versants plus doux, ayant l'air d'étaler de riches tapis aux plus vives couleurs, mariaient

leurs mille nuances du vert le plus brillant au gris-mat des marbres et des granits. dont la teinte tranquille se colorait tout-à-coup du rouge-brun vigoureux d'un pan de rocher, sillonné de veines calcaires d'un jaune ardent ou de couches de craie, blanches comme la neige. Ces couleurs vives, brunes, rouges, oranges et jaunes qui se multiplient et rivalisent d'éclat. sont l'effet d'une grande variété d'oxidations métalliques. Leur ensemble pétillant sous le feu d'un soleil ardent, rappelle l'effet d'un colossal caléidoscope. Heureusement la journée, quoique chaude, n'est pas étouffante ; en revanche les pauvres chevaux ont grand peine à marcher. On se demande comment ces malheureuses bêtes font pour ne pas tomber à chaque pas ; mais on s'étonne surtout de ce que les Turcs n'aient pas songé plus tôt à établir un chemin praticable dans cette direction, qui est la grande artère de com-

munication pour tout le commerce du Levant. Il faut être insouciant et flegmatique comme ces gens-là, pour n'avoir pas deviné que ce progrès local, source de bien être et de richesses, était urgent.

Des caravanes de chevaux et de mulets viennent à notre rencontre. Après une marche ininterrompue de cinq heures, nous nous arrêtons sur le midi, pour mettre pied à terre, près d'une source d'une eau limpide et fraîche. Hélas! pas d'ombre, le soleil darde avec une violence cuisante. Ce grand hôte céleste est bien indiscret, car nous voulons déjeuner et nous reposer de la fatigue d'une marche, exécutée sous les effets de ses brûlants rayons. Nous entamâmes une collation qui laissait beaucoup à désirer, car elle ne se composait que d'un peu de mouton froid avec du pain sec, d'une espèce de hachis de je ne sais quelle viande que notre nourricier appelait : *du farci,* et qui dans tous les

cas, n'était qu'une mauvaise farce. L'eau de la source calma le feu de nos gosiers enflammés et une boisson composée de thé, de rhum, de sucre et de jus de citron, remplit les fonctions d'un dessert improvisé. Une misérable cabane de pâtre, basse masure quasi en décrépitude, étroite et sombre, avait l'air de nous dire: — S'il vous faut de l'ombre, je puis vous en offrir, et s'il vous faut des puces, j'en ai à votre disposition. Ces deux invitations qui malheureusement étaient inséparables, provoquèrent entre nous un pénible combat: la tentation d'une part et un profond dégoût de l'autre. J'entrai dans le petit réduit à double attribut pour décider si je devais sacrifier notre répugnance à nous laisser dévorer, au désir de nous y abriter. Il n'y avait aucun meuble, mais son aire en terre et ses murs de pierre avaient un aspect assez propre. Enfin comme il n'exhalait point d'odeur nauséabonde, je

me laissai tenter par sa fraîcheur bienfaisante, et, après l'avoir fait soigneusement balayer et y avoir fait étaler nos tapis et nos manteaux, j'engageai tout le monde à m'y suivre. Au premier moment, nous en fûmes ravis. Bientôt nous nous y fûmes installés tant bien que mal, avec l'intention de prendre un peu de sommeil, mais bientôt aussi les petites bêtes qui habitaient ce château de plaisance, maîtresses passées en gymnastique, nous assaillirent de toutes parts, et rendirent ainsi illusoires nos projets de repos.

A trois heures, nous remontons en selle. La route est toujours mauvaise. Nous la trouvons même plus pénible, parce que nous allons en descendant. Nous apercevons au loin une bâtisse en dégradation, gracieusement entourée d'une végétation riche et variée. C'est un château en ruine qui a été construit par Ibrahim Pacha. Une

imposante étendue de plaine, semblable à un immense tapis vert, s'étale devant nous. C'est la vallée de Balbek, qui sépare le Liban de l'Anti-Liban. Quelle jouissance que ce terrain uni et moëlleux après le labyrinthe raboteux des montagnes ! Le drogman nous indique, à une heure de distance, l'endroit destiné pour notre bivouac ; mais quelle n'est pas notre déception, lorsque, en l'atteignant, nous n'y trouvons ni nos tentes ni nos bagages ! Nous interpellons avidement tous les arabes qui viennent à notre rencontre, pour savoir s'ils les ont aperçus quelquepart, mais toutes leurs réponses sur ce sujet, d'un palpitant intérêt pour nous, se bornent à une seule et même exclamation identique : — *Laaa*!... qui veut dire — *non*; parole que l'arabe prononce d'une manière extraordinairement niaise, en ouvrant la bouche, comme s'il se préparait à vous avaler, et en vous jetant un regard stupide,

qui contrarie d'autant plus qu'on désire plus vivement qu'il dise : — *oui.* Impatients et déconcertés nous allons de village en village, sans tenir compte des distances, mais partout on nous répond ce : — *laaa*! énervant, d'une intonation ironique presque humiliante. Tout-à-coup, pour comble de contrariétés, une averse nous inonde. C'en est trop pour une femme et un enfant qui chevauchent depuis le lever du soleil. Perdant patience, je fais des reproches à Costandi et je lui dis que les mauvaises dispositions qu'il a prises ont évidemment amené un mal-entendu par suite duquel nos muletiers doivent nous chercher à l'heure qu'il est avec autant d'impatience que nous désirons les trouver. Je n'avais pas achevé que mon homme, piquant des deux, partit à toute bride à la recherche des tentes ; mais à peine avait-il lancé son cheval à fond de train, que la malheureuse bête se mit à broncher et mon homme roula à

terre de tout le poids de son gros corps. Le bruit de sa chute résonna dans les montagnes. Il poussa un cri perçant de douleur et resta sur le carreau. Je m'empressai de le rejoindre, pour voir s'il vivait encore. Il se redressa enfin sur ses jambes chancelantes, en me toisant d'un air hébété. Ce ne fut pas sans peine qu'il se remit en selle. Un homme qui tombe de cheval, cela se voit tous les jours, dira-t-on ; soit, mais supposez que Costandi eût eu le malheur de se tuer en tombant, ce qui pouvait lui arriver avec autant de chances que le contraire, que serions-nous devenus, privés de l'unique guide aux soins duquel nous nous étions confiés? Nous n'étions que quatre, dont une femme et un enfant et nous nous trouvions en pays sauvage, à la nuit tombante ! Harassés de fatigue, trempés par la pluie, morts de faim, qu'eussions-nous fait ? Certes l'émotion que produit une

vie humaine qui se brise, là, tout-à-coup, devant vous, est douloureuse, accablante; c'eût été la première impression qui serait venue, dans un pareil malheur, frapper nos cœurs; mais, à la réflexion, nous aurions dû dire avec le sage: — les morts sont morts, il s'agit de vivre, et quel parti aurions nous pris?... Grâce au ciel, nous n'en étions pas là: Costandi avait bien une contusion à la jambe et une autre au bras, mais il n'était ni mort, ni tout-à-fait invalide.... Nous continuâmes notre route. A la fin des fins, après une nouvelle bonne heure de recherches en tous sens, nous trouvons nos gens; mais nos tentes au lieu d'être dressées, sont encore roulées sur les mulets et tellement trempées, qu'on a la plus grande peine du monde à les dresser. Quant au dîner, il n'en est pas question, le feu n'est pas allumé, on aura même de la peine à en faire, à cause de la pluie.

Nous descendons de nos montures, tout démoralisés, furieux contre le drogman, qui n'avait pas su donner ses ordres aux muletiers, car ils n'étaient arrivés qu'un instant avant nous. On décharge promptement les bêtes de somme, tout le monde se met au travail. On parvient à allumer un grand feu, on y fait bouillir de l'eau pour le thé. Peu-à-peu les tentes se dressent, on déballe du linge et des habits secs, et une fois que nous nous voyons à l'abri de la pluie, confortablement groupés autour d'une table proprement couverte et aspirant l'odeur aromatique d'un bon thé de caravane, nous ne tardons pas à reléguer à l'arrière plan, fatigues et contrariétés, pluie et déception, pour jouir de notre petit réduit champêtre, éclairé de deux bougies placées sur une petite table carrée, la seule que nous ayons et qui bientôt va s'animer d'un banquet relativement splendide. On nous servit un

bon potage de conserves, tout chaud, exhalant une odeur tout-à-fait appétissante, du pain assez frais, un plat de riz avec du mouton, des pommes de terre frites, un poulet rôti, du vin, de la bierre auglaise et du café. Les provisions étaient fraîches et l'appétit le plus franc, ce meilleur des cuisiniers, nous fit oublier ce qui, vu l'expérience douteuse de notre artiste culinaire, pouvait manquer à la bonne confection du repas.

Bivouac près Mezdel.

29 Avril.

La matinée est singulièrement fraîche. Il nous tarde d'avoir quitté le lit et fait notre toilette. Enfin c'est fait, on prend le thé, les tentes sont enlevées bien vite et à sept heures, la caravane s'ébranle. D'abord, on continue à suivre la vallée de Balbek, puis on entre dans celle de: Wady-Harir, (vallée de la soie), puis enfin dans celle de: Wady-Karn, (vallée des lièvres). Cette dernière est étroite et bordée d'imposantes masses rocheuses. Nous trouvons partout d'excellente eau de source.

Comme, au dire de Costandi, il n'y avait plus jusqu'à Damas que six, à

six heures et demie de chemin, nous avions envie d'y aller coucher le jour même. Les heures, et en général le calcul du temps, étant, comme je l'ai déjà dit plus haut, chose inconnue dans les usages de la vie orientale, les six heures de notre drogman pouvaient bien n'être que la moitié et même le tiers du temps réel qu'il fallait pour atteindre Damas ; c'est ce dont, nous ne tardâmes pas à nous convaincre ; en effet, lorsque, après cinq longues heures d'une marche très fatigante, nous nous décidâmes à faire halte pour déjeuner et prendre du repos, il nous apprit que nous n'étions encore qu'à moitié chemin. Costandi parlait un langage composé, fort original. Il affectionnait par-dessus tout le pronom: *en*. Se souciant peu des mots dont il composait sa phrase, il les empruntait tantôt de l'Anglais, tantôt de l'Allemand ou du Grec, le plus souvent de l'Italien et de l'Espagnol, ou

bien il les créait lui-même. Il croyait qu'il suffisait de mêler tout cela à sa manière pour donner le sens voulu et une tournure correcte à sa conversation. Le soleil, déjà très-haut, nous brûlait impitoyablement, et pas un arbre qui pût nous offrir un peu d'ombre, pas même une cabane à puces, pour nous rafraîchir.

— Pourquoi, dis-je à Costandi, ne nous avoir pas fait reposer plutôt sous ces beaux arbres, que nous avons rencontrés, ou bien dans cette grotte de rocher devant laquelle nous avons passé, il y a environ une heure? — *Si vous en désideriez des grottesques, qu'il n'y en en a dans les rocailles, en voilà à vos plaisirs*, fit-il en me montrant un pan de rocher qui servait d'abri à un tout petit coin de terre où il avait eu peine à placer son sac de voyage.

Nous restâmes ainsi exposés à un soleil dévorant, couchés sur des pierres aiguës

qui nous entraient partout. Costandi se démenait de son mieux pour nous offrir de quoi satisfaire notre appétit et notre soif; mais voilà qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un voile épais obscurcit le ciel et la pluie tomba par torrents. Comme nos bagages arrivaient, je fis dresser notre camp immédiatement. Nos tentes étaient humides comme des grenouillères, mais elles étaient suffisamment bien conditionnées pour ne pas laisser l'eau s'infiltrer dans l'intérieur. Avant le coucher du soleil, on fit hommage au pot-au-feu et bientôt après Morphée régna sous nos toiles.

Damas.

30 Avril.

Chacun de nous s'était réveillé la nuit, grelottant de froid, car l'air était glacial; mais à peine le soleil commençait-il à jeter ses premiers rayons, que le froid se trouva subitement remplacé par une chaleur qui promettait pour le midi une atmosphère tropicale.

Une femme *Druse,* avec l'étrange coiffure de son pays, qui se compose d'une grande corne roide et pointue, ajustée sur le sommet de la tête, fut la première à nous souhaiter la bienvenue à notre lever. Singulier usage vraiment, que celui de se coiffer ainsi d'un meuble aussi incommode;

et cela dans un pays où les soins de la toilette ne sont d'ordinaire que trop simplifiés ! Cette femme-licorne était sans doute surprise de ne pas nous voir une coiffure analogue à la sienne. Elle nous toisait de la tête aux pieds, touchait, examinait nos vêtements et s'étonnait de la moindre des choses.

Aussitôt que nos montures furent prêtes, nous nous mîmes en marche. Le paysage, quoique plus uniforme, ne cessa d'être montagneux, que lorsque nous eûmes atteint la ravissante vallée de Damas, où la *Barrada,* à travers de vertes prairies, roule ses eaux, tantôt limpides et bleuâtres, tantôt pétillantes d'écume. La végétation la plus riche et la plus luxuriante orne cette poétique vallée, que nous suivîmes jusqu'aux hauteurs d'où l'œil s'arrête émerveillé, sur le ravissant panorama que lui offre Damas avec sa verdure et ses gracieux minarets. Nous fûmes ravis

de ce chemin pittoresque et du mélange délicieux des mille arômes que les plantes, puissamment stimulées par cette eau et ce soleil répandaient dans l'air. La route était en outre fort animée : tantôt c'étaient des troupeaux, accompagnés de leur pâtres et de leurs fidèles mâtins, tantôt des caravanes de chameaux et d'ânes transportant de nombreux ballots de marchandises, tantôt des voyageurs revenant de Damas, et parmi lesquels les Anglais et les Américains abondaient.

A l'entrée d'un petit village, pittoresquement encadré d'un bouquet d'arbres variés, nous aperçûmes un groupe de chevaux plus élégamment sellés qu'on ne les loue habituellement aux voyageurs. Une certaine agitation se faisait observer autour de la maisonnette aux portes de laquelle attendaient ces chevaux, et plusieurs kawass, soigneusement vêtus. Nous fûmes curieux

d'avoir l'explication de ce qui se passait et nous ne tardâmes pas à apprendre que c'était l'escorte du Comte de Paris et du Duc de Chartres, qui, se rendant également à Damas, faisaient justement une halte dans ce village. Nous suivîmes bientôt leur exemple, nous arrêtâmes aussi nos chevaux à environ un quart d'heure plus loin près d'une maisonnette abondonnée. Un bras du torrent rapide dont je viens de faire mention y baignait une petite pelouse, toute brillante de verdure et entourée de grands arbres touffus. Cette maisonnette, de bizarre apparence, appuyée contre un pont volant, avait dû servir autrefois de café, ou de restaurant. Aujourd'hui, ses vitres brisées, ses portes flottant au vent, témoignent du vide qui y règne ; l'herbe, et la mousse qui la revêtent lui donnent un air de désordre pittoresque. Une société d'Américains, venant de Damas, s'y était né-

anmoins arrêtée. Ne voulant pas troubler les rires et les cris qui en partaient, nous nous abstînmes d'en visiter l'intérieur délabré. Nous vîmes ces messieurs monter sur le toit, s'y promener et boxer. Quant à nous, nous nous contentâmes du vert et moëlleux tapis qu'un riche gazon étalait sous nos pieds, et bien abrités par l'ombre fraîche que nous prêtait un bouquet de sycomores, nous nous assîmes par terre, puis, déballant de nos sacoches quelques oranges et du sucre, nous fîmes apporter une cruche d'eau fraîche et limpide, pour nous donner le luxe d'une boisson aromatique et rafraîchissante. Cette boisson nous restaura si bien qu'une demi-heure après, nous remontâmes à cheval et prîmes la route de Damas. A peine avions-nous fait quelques pas qu'un groupe de cavaliers, montant des chevaux élégants et caparaçonnés avec recherche, vint à notre rencontre. Un jeune homme qui paraissait

conduire cette cavalcade accéléra, en nous apercevant, la marche de son cheval, et venant droit à nous il me demanda poliment, en portant la main à son fez, si je ne répondais pas au nom que je porte en effet. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il était venu à ma rencontre d'après les ordres de notre consul, dont il était le drogman. Un de ses kavass conduisait par la bride un charmant étalon bai, portant une selle richement ornée; ce cheval m'était destiné. Le drogman m'invita à le monter; je ne me le fis point répéter, je n'étais pas fâché en effet de changer ma rossinante de louage, contre une monture fraîche et proprement sellée. Nous gravissions déjà le versant de la haute montagne de Zachle, du sommet de laquelle on aperçoit les vastes jardins environnant Damas. C'est une verdure superbe et qui se détache admirablement du fond chaud que présente à l'œil

un terrain sablonneux, rougi par les rayons d'un soleil ardent. Le ciel qui enveloppe ce paysage est d'un bleu foncé mais transparent. Nous nous arrêtâmes un moment pour jouir de cette vue, mais le drogman me dit que ce n'était que plus loin, à mi-hauteur de la descente que nous jouirions de toute la magnificence du panorama où Damas se déploie.

Damas, cité antique, dont il est déjà question dans le livre de la Genèse, a été tantôt entre les mains des Juifs, tantôt sous le sceptre de rois indépendants. Les siècles la virent successivement passer des rois de Perse, à ceux de Syrie, aux Romains et aux Arabes. Ceux-ci en firent d'abord leur capitale, de là le nom de Califes de Damas. En 1516, Damas et la Syrie tombèrent sous la puissance du Sultan Selim I. Depuis sa soumission aux Empereurs ottomans, cette grande ville commerçante compte au-

jourd'hui cent cinquante mille habitants. Assise à cheval sur l'impétueux torrent de *Barrada*, qui se multiplie en une profusion de bras et de ruisseaux, elle est dotée de beaucoup d'eau et partant d'une atmosphère tempérée et égale qui modère l'intensité de la chaleur. L'abondante végétation qui l'entoure a une vigueur, une élasticité et un arôme incomparables. Les anciens l'appelaient: *Damascus*; nom que les allemands lui ont conservé. Les Turcs l'appellent: *Démécho;* Son véritable nom, puisque c'est celui que lui donnent la plupart des indigènes, est son nom arabe: *El-châm*. Selon les traditions locales et l'histoire, Damas était jadis célèbre par ses fabriques d'armes blanches; de là le mot français: damasquiné. Cette industrie y fut supprimée sous Tamerlan, les meilleurs ouvriers, ayant été transférés de Damas en Boukharie. El-Cham est le rendez-vous des pélerins musulmans, qui se rendent à la Mecque.

On en évalue le nombre à environ cinquante mille par an.

En effet, arrivé à l'endroit, que le drogman avait indiqué, je restai stupéfait en présence de l'imposant tableau qui se déroula devant moi. Quelqu'un a dit avec une originalité poétique incontestable, que Damas, avec ses maisons blanches et ses jardins d'un vert inimitable, ressemblait à une immense émeraude enrichie de perles fines. Cette comparaison est gracieuse, mais il est assez difficile d'en vérifier la justesse, à cause des proportions gigantesques de cette vaste cité. Assise sur un plateau, l'œil ne peut en saisir à la fois tous les contours. D'ailleurs ce chef-d'œuvre de la nature, plus beau que tous ceux de l'art, perdrait évidemment à cette comparaison. Ce plateau est une immense nappe de sable, présentant toute la majestueuse horreur d'un désert, et au milieu, semblable à une oasis riante et

gracieuse, se dessine la masse versicolore de cette grande cité orientale. Nous eûmes de la peine à nous remettre en marche, tant notre vue était caressée par le magnifique spectacle que je viens d'esquisser! Deux Bédouins, à figures d'assassins, à demi-nus, vêtus seulement d'une chemise en lambeaux et coiffés d'un mouchoir rayé, de couleurs éclatantes, qu'une corde en poil de chameau fixait autour de leurs têtes, ne tardèrent pas à se présenter à notre rencontre; des pistolets, des fusils et des poignards complétaient l'habillement négatif de ces sauvages.

— Voilà de mauvaises gens, dit le drogman, en montrant ces individus du regard. Ce sont de vrais Bédouins, pillards, brigands, sanguinaires. Il ne fait point bon les rencontrer en rase campagne. Comme nous sommes aux portes de la ville et qu'ils nous voient en nombre supérieur, ils

passeront à côté de nous, comme si leur conscience était aussi innocente que la contenance qu'ils prendront ; mais je parie, observa le drogman, que chacun d'eux a bien tué une cinquantaine de ses semblables pendant le cours de sa vie.

Au pied de la descente, nous débouchâmes sur le plateau sablonneux, en tournant à droite, et bientôt nous fûmes à l'entrée des faubourgs. Ces faubourgs sont très-étendus, à cause de l'innombrable quantité de jardins qui séparent les maisons les unes des autres. Notre entrée dans la ville fut saluée par l'attention courtoise d'un jardinier indigène, qui vint nous souhaiter la bienvenue, en offrant à ma femme un magnifique bouquet de fleurs, exhalant le plus enivrant arôme. Le pavé était tellement glissant que les chevaux n'avançaient qu'à grand peine. L'intérieur de la ville est loin de répondre à ce que son aspect extérieur

semble promettre au voyageur, avide d'y entrer. Les rues sont sales, les maisons basses, uniformes et paraissent tomber en ruine. Rien n'égaie l'œil, si ce n'est le charme de la végétation ; mais encore ne tient-elle pas, vue de près, ce qu'elle promet, admirée de loin. Les arbres sont grands, et revêtus d'un feuillage abondant, mais les Européens, qui entendent par le mot „jardin" le fruit d'un heureux mariage entre le luxe de la nature et celui de l'art, sont involontairement frappés de l'état primitif, sauvage et désordonné des jardins de Damas qu'ils avaient rêvés si séduisants.

Les bazars étant dans les villes orientales le point de réunion principal des habitants de toutes les conditions, ce sont ces endroits qu'il importe de visiter tout d'abord, pour se faire une idée, plus ou moins exacte, des mœurs extérieures, du luxe public, de la vie des rues, de l'étendue du commerce,

du nombre des habitants, de la nourriture du peuple, en un mot, du cachet et de l'originalité de la ville. En conséquence j'exigeai qu'on nous conduisît, bien que ce fût un détour, à travers les bazars, jusqu'à l'hôtel grec, où l'on nous avait conseillé de descendre.

Le bazar de Damas, vaste et varié, a bien, en général, la physionomie des marchés orientaux de ce genre ; cependant, il ne laisse point que d'avoir son type à part qui le distingue des bazars du Caire, de Smyrne, de Constantinople, etc. En raison de la différence qui existe entre le caractère des habitants du Caire, sauvages, bruyants et agités, et le tempérament plus flegmatique des musulmans de Damas, le bazar de cette dernière ville présente des conditions d'ordre et de sécurité individuelle qu'on ne trouve pas dans le chaos étourdissant du Mousski au Caire où hommes, femmes,

enfants, chevaux, mulets, chameaux, chiens, marchandises, voitures, ballots, s'engouffrent pêle-mêle, se disputent le passage et se bousculent les uns les autres avec un tintamarre épouvantable. Le trait caractéristique du bazar de Damas gît dans les bains et les boutiques de barbier qu'on aperçoit de distance en distance, dans ces longues galeries où s'étalent tous les produits du Levant. Ces produits consistent principalement en soieries aux couleurs éclatantes, pantoufles de genres divers, pipes, narguillés, bouquins d'ambre, tapis, quincaillerie, selles et brides, talismans, bagues ornées de turquoises à inscriptions dorées, coupes émaillées, porcelaine, etc.... De distance en distance, on aperçoit des manières de restaurants. Les mets sont étalés sur les tables, ou bien un gigot de mouton est en train de se rôtir à la broche. L'artiste culinaire qui fonctionne dans ces établissements trans-

pire lui-même comme une soupe; il ne perd pas un instant. Ce sont, tour à tour, des gâteaux qu'il retire du feu, un plat de riz, qu'il asperge d'eau de rose ou qu'il saupoudre de sucre, des œufs qu'il casse, une salade qu'il épluche, une marmite qu'il écume et où il jette un morceau de graisse de mouton nauséabond; puis on le voit, avec une dextérité, digne du plus habile prestidigitateur, détacher du mur un faisceau de branches à feuilles vertes afin de chasser de la surface des plats qui fument, les mouches et autres insectes indiscrets; tantôt, s'emparant d'un arrosoir, il court abattre la poussière que les passants font tourbillonner devant sa boutique. Les plats que l'on voit sur les tables, sont d'une variété d'aspect assez remarquable. Je n'y ai pas goûté, mais je suppose que la saveur n'en est pas très-variée, puisque c'est toujours du mouton, de la graisse de mouton

en guise de beurre, du riz et quelques épices qui en font les frais. Nous voilà devant l'hôtel de Palmyre, situé tout près d'un petit bazar de comestibles: fruits et légumes. L'extérieur de l'hôtel, comme celui de toutes les maisons de Damas, n'est rien moins que joli. Un mur, gris et sale, s'élève tout autour et le dérobe à la vue. J'avoue que ce ne fut pas sans répugnance que je passai sous la petite porte étroite et basse que l'on m'indiqua comme étant l'entrée principale du logis qui allait nous abriter. Voyant ce mur, cette porte et le couloir à l'avenant, qu'il nous fallait franchir, je ne pus m'empêcher de songer à ce qui nous attendait en fait de confort et d'agréments de la vie; mais quelle ne fut point ma surprise, lorsque, en sortant de ce petit corridor à moitié sombre, je débouchai tout-à-coup dans une cour spacieuse, toute pavée de dalles en marbre. Cette cour car-

rée était bordée de trois côtés par des corps de logis dont les façades étaient peintes en rouge, bleu, jaune et blanc, tandis que la quatrième façade était occupée par un immense balcon à plafond. Le milieu de cette cour était occupé par un large bassin oblong que quatre petites fontaines alimentaient d'une eau toujours fraîche et renouvelée. Un superbe tronc de vigne tapissait de ses rameaux verdoyants toute la moitié d'un mur et grimpait capricieusement jusqu'à la balustrade, peinte en rouge, qui surmontait le toit. Trois arbres, trois géants, complétaient l'ameublement naturel de l'intérieur de cette cour gracieuse. Un laurier-rose, paré de quelques milliers de fleurs, ressemblait à un colossal bouquet de roses. A l'un des coins du bassin, un oranger à feuilles luisantes, portant de quatre à cinq mille oranges, se collait au tronc d'un citronnier de même fécondité; tous deux,

rivalisant de feuillage, faisaient briller au soleil tout un monde de fruits d'or. Le sieur Dimitri Kara, Grec d'origine et propriétaire de cette auberge, vint nous recevoir à la porte. Il nous accueillit cordialement, ayant été prévenu par le consul qu'il verrait en nous des coréligionnaires, et nous conduisit à notre appartement qui était aussi soigné que l'arrangement de cette jolie cour; il respirait la fraîcheur et le style poétique de l'orient. Un plafond en boiserie, ciselé à jour, et enrichi de peintures et de dorures, ornait le salon du milieu, dont le centre était occupé par un bassin carré qu'alimentait une fontaine. Les murs étaient couverts d'arabesques aux plus vives couleurs. Deux cloisons bariolées séparaient cette chambre en trois compartiments, dont les deux latéraux étaient des chambres à coucher, celui du milieu aboutissait, au moyen d'une vaste embrasure de porte, à un sa-

lon tout entouré de divans. Une des ailes de la maison, donnant sur la cour, servait de salle à manger, commune à tous les voyageurs. Dimitri nous avertit qu'il avait eu soin de songer à y préparer de quoi nous réconforter ; aussi ne tardâmes-nous pas à nous y établir. Comme des fenêtres nous pouvions admirer le plus beau ciel du monde et sous ce ciel les plus beaux produits de la nature, nous nous montrâmes plus indulgents que nous ne l'eussions été partout ailleurs, à l'égard du frugal repas qui nous avait été servi. L'éternel mouton, infectant tout de son exhalaison nauséabonde était naturellement le mets principal. De mauvais thé et un jambon auquel nous eûmes le malheur de toucher, achevèrent de donner à cette collation le caractère mélancolique que lui imprimait si énergiquement le gigot. Le dessert valut mieux : il était composé de fruits mûrs et parfumés, d'excel-

lentes confitures, et il fut suivi de narguillets dont les longs tuyaux de soie vous laissent aspirer la fumée douce et aromatique d'un tabac pur et excessivement agréable au goût. En sortant de table, nous eûmes la visite de Monsieur M. notre vice-consul ; c'est un charmant homme, obligeant et prévenant, qui nous offrit ses bons offices, de la meilleure grâce du monde. Qu'y a-t-il à voir à Damas?... Rien, et beaucoup. Rien, pour quiconque demande des musées, des galeries, des monuments, des théâtres, beaucoup pour qui sait prendre partout ce qui s'y trouve de meilleur. Or ici, il y a de quoi employer les trois jours que nous nous proposons de passer. Ce qui excite surtout l'intérêt à Damas, ce sont les demeures, vraiment magnifiques, des riches habitants, les environs de ces habitations, les pieux souvenirs qui se rattachent à la conversion de St. Paul, les produits et les

marchandises des bazars, les beaux chevaux, les bains orientaux et quelques mosquées qu'on dit être superbes. Quant aux mosquées, nous renonçons à les visiter; nous ne voulons pas en effet, nous exposer aux excès auxquels les musulmans se portent souvent contre les étrangers qui tentent d'y pénétrer. Je trouve d'ailleurs peu digne d'un chrétien de chercher à entrer, quasi par faveur, dans ces halles musulmanes où Notre Seigneur n'est point admis.

Quelque peu fatigués de la route, nous remîmes nos courses au lendemain, et passâmes le reste de la journée sur le grand balcon, à jouir de l'air et du ciel et à humer le parfum des fleurs et des orangers; cependant nous voulûmes nous procurer, le soir, l'agrément d'un bain oriental pur sang.

Quand le soleil fut couché, et que sa blanche rivale, commença à dessiner sa douce silhouette argentée sur ce ciel éternellement

bleu, une brise légère, de doux parfums auxquels se mêlait parfois l'odeur des orangers, donnèrent à l'air un charme particulier qui flattait les sens.

— Voulez-vous, nous dit Dimitry, prendre votre bain à présent? ce serait le meilleur moment. J'aurai soin, pour votre retour, de vous préparer sur ce balcon de quoi vous désaltérer et fumer, en attendant que vous soyez remis de l'agitation de votre bain et que vous puissiez vous coucher?

Un vieux drogman de l'hôtel, de l'âge de Mathusalem, prit une grosse lanterne de forme circulaire en papier huilé, et nous engagea à le suivre. Les rues, qui avant le coucher du soleil, étaient si populeuses et si bruyantes, faisaient alors l'effet de l'intérieur de Pompéi, aux chiens près, qui rôdaient en grand nombre, aboyant et grinçant des dents.

La vie publique extérieure cesse dans les villes orientales avec la fermeture des bazars, c'est à dire avec le coucher du soleil. Les habitants rentrent dans leurs demeures, au fond des cours, et comme ces cours sont bordées de murs, on n'aperçoit des rues ni fenêtres ni lumières. Les rues sont tortueuses, dépavées et malpropres. Nous trottâmes un quart d'heure environ, jusqu'à l'établissement de bains que notre hôte nous avait recommandé comme le meilleur de Damas. Quelle étrange architecture, quel singulier arrangement, quelles moeurs bizarres, dans les bains orientaux! Nous entrâmes de plain-pied dans une vaste rotonde éclairée par les fenêtres d'une spacieuse coupole. Sous la coupole se trouvait un bassin octogone, rempli d'eau, sans cesse renouvelée au moyen de fontaines et de fuites invisibles. Plusieurs lustres en cristal de couleur, suspendus en rond au dessus du bassin,

éclairaient la salle et faisaient briller leurs reflets dans l'eau qui le remplissait. Tout le contour de la salle était occupé par des divans qu'on eût presque pu appeler des lits.

Des cordes tendues à une hauteur assez considérable, coupaient la salle dans tout les sens. Ces cordes servent à recevoir les nombreux essuie-mains, que les garçons de bain y envoient avec une adresse surprenante. Sans aucun effort visible, ils lui impriment un mouvement sec et rapide qui le fait voler un peu au-dessus de la corde, où il ne tarde pas à retomber à cheval, sans se froncer ni se crisper. Comme cette première pièce, ou salle de réunion, est commune pour les deux sexes, il n'est évidemment point permis de s'y dépouiller entièment de ses vêtements. On s'y repose, on fume, on se débarrasse, si l'on veut, des habits supplémentaires, d'autant plus que la tem-

pérature y est déja quelque peu élevée. Quand arrive le moment de prendre le bain pour tout de bon, on vous conduit par tel ou tel couloir latéral à un petit cabinet ou vestiaire définitif, les femmes d'un côté, les homme d'un autre. On peut être seul lorsque le nombre des baigneurs n'est pas assez considérable pour envahir toutes les pièces à la fois. Nous nous donnâmes naturellement ce luxe. Les vestiaires en question sont odieux; on peut à peine s'y mouvoir, ce n'est à proprement dire qu'un coin dont la température est suffocante; le temps de vous déshabiller vous met en nage. Faute de place et faute de bras, vous êtes réduit à vous acquitter vous-même de ce soin. Collé à vos hardes, vous les arrachez avec plus ou moins d'impatience et d'humeur, ce qui vous donne plus chaud encore, et vous fait monter le sang à la tête. Enfin, non sans peine, vous voilà dans la toilette de

l'enfant qui vient au monde. Vous franchissez le seuil de la porte, qui déjà vous à envoyé tant de calorique dans votre salle de toilette, et vous vous sentez enveloppé d'une atmosphère encore plus élevée. Vous avez beau promener vos regards de tous côtés, vous ne voyez rien, dans la petite chambre carrée, basse, étouffante et sombre où vous vous trouvez, qui indique que ce soit un endroit destiné à vous baigner; point de bassin, point de fontaine. Vous distinguez cependant bientôt une petite porte ouverte qui vous invite à entrer; vous vous hasardez, mais aussitôt que vous l'avez franchie, vous sautez comme un ballon en caoutchouc, en poussant des cris de détresse, car vos pieds rôtissent sur des dalles brûlantes : c'est le grand tuyau de chauffage que vous avez sous vos pieds. On le traverse, en dansant à pas de sylphide, pour entrer dans une troisième salle, semblable à

la précédente, mais infiniment plus chaude. Comme par bonheur elle est plus claire, vous apercevez une nouvelle porte, qui vous mène enfin au but désiré. Cette dernière pièce est une vraie fournaise. Deux robinets vous indiquent, que c'est bien là l'endroit, que jusqu'ici vous avez cherché envain. A côté des robinets, vous apercevez sur un escabeau de bois, un petit vase en marbre noir, grand comme une soucoupe, avec un morceau de savon et un chiffon de flanelle. J'avais à peine franchi le seuil de cette petite salle que j'entendis tout-à-coup une voix timide, une voix de femme, m'adresser je ne sais quoi en arabe, Je veux décemment prendre la fuite, mais la voix qui venait de parler, fait entendre de nouveaux-sons. Je crus alors avoir affaire à quelque Vénus égarée, et déjà j'allais la prier de m'épargner ses regards irrésistibles, lorsque j'aperçus une horrible vieille baigneuse de



louage, qui me proposait tout naïvement et sans y entendre malice, de me savonner de la tête aux pieds. Après avoir hésité quelques instants, j'acceptai les services qui m'étaient si singulièrement offerts. La vieille me fit alors signe de me coucher tout de mon long par terre, puis s'agenouillant à côté de moi, elle commença son opération. Avec un art extraordinaire, la baigneuse vous ensevelit dans une écume abondante, vous improvisant ainsi un vêtement de blanche colombe; puis elle vous frotte rudement, mais avec la rudesse adoucie d'une main féminine. Elle vous masse il est vrai, de manière à faire crier vos os et gémir vos muscles, mais loin d'en éprouver de la douleur, vous vous sentez plus léger, plus souple, plus élastique.

On finit par ne plus trouver étrange la présence de ces femmes dans un établissement de bains, quand on considère qu'elles

sont d'un âge avancé et dépourvues de tout attrait physique; d'ailleurs elles sont entièrement vêtues. L'opération du lavage terminée, on procède aux ablutions. A cet effet, la sylphide ouvre à la fois les deux robinets, d'eau chaude et d'eau froide, fixés dans le mur; ces eaux, en tombant, se mélangent, et c'est ainsi, doucement attiédies, qu'elles coulent sur vous. Pendant ce temps, la baigneuse ne cesse de remplir d'eau la jatte de marbre pour la verser ensuite avec une inimitable dextérité sur votre tête et sur votre corps dans tous les sens. Ainsi débarbouillé, je me levai à la hâte, me dérobai de la salle aussi vite que je pus, sautai à pieds joints par-dessus les dalles brûlantes du passage des Thermopyles et arrivai enfin tout défaillant au petit divan de mon vestiaire microscopique. J'y trouvai mon linge trempé par la vapeur, et mes bottes à l'état d'éponges.

J'étais moi-même passé à l'état liquide, tout affaibli par cette chaleur impossible, tout brisé par cette gymnastique des muscles. Voilà que la seule petite lampe qui donnait un atôme de lumière, s'éteint; je crie au secours, mais ma voix se perd dans l'espace ; je crie plus-fort, inutile : personne ne vient à mon aide. Enfin perdant patience, je me jette hors de cet étouffoir, ruisselant d'eau, les pieds à demi entrés dans une chaussure réduite à l'état de marinade. J'arrive, exaspéré, dans la salle de repos. Les Arabes me voyant dans cet accès d'irritation voisin de la folie, accourent, m'offrant les uns des essuie-mains, les autres de la limonade glacée, les autres enfin des pipes, des pantoufles, que sais-je? La colère et l'impatience m'échauffant de plus en plus, j'étais devenu un volcan. Perçant la foule des serviteurs indigènes, arrivés trop tard pour m'offrir leurs services, j'allai me jeter

sur ce large divan qui entoure la salle, et peu à peu je revins au calme et au bien-être physique et moral. On me débarrassa de ma chaussure et pendant qu'on la séchait, deux Arabes firent passer, selon l'usage, une douzaine d'essuie-mains sur ma tête, mes bras, mes mains et mes pieds. Cela fait, on m'offrit un narguillé, soigneusement bourré de tabac, et un nègre apporta dans de grands verres de cristal, une boisson glacée, composée d'oranges et parfumée de roses. Ce fut la clôture du festin et la fin de cette journée.

Damas.

1 Mai.

En ouvrant les yeux, j'aperçus à travers la fenêtre dont mon lit n'était point éloigné, tout l'intérieur de la jolie cour de l'hôtel. J'ouvris la croisée et savourai avec délice l'air incomparable qui fait de Damas une espèce de paradis terrestre. Après avoir fait notre toilette, nous nous réunîmes sur le grand balcon, autour d'une table où était servi le thé.

Après ce premier déjeuner, nous nous rendîmes à la demeure du consul. Elle était masquée, comme la nôtre, par un horrible mur, et on n'y pénétrait que par une petite porte basse; mais bientôt on se

trouvait dans un gracieux carré, auquel le ciel servait de toiture et que de beaux arbres embellissaient de leur frais ombrage. Le vert ardent des orangers s'y trouvait nuancé par la verdure sombre et mate de trois magnifiques cyprès. Le bassin obligatoire, avec sa petite fontaine jaillissante, décorait cette cour pavée de marbre. Je ne fus pas médiocrement surpris de trouver dans les appartements, au lieu d'un ameublement de couleur locale, des prétentions, à l'arrangement européen : d'affreux fauteuils à dossiers d'acajou, disgracieux et laids, des statues en plâtre: Jeanne d'Arc, avec un bras cassé, Socrate ayant une oreille de moins, et un enfant manchot, tenant une coupe de lait ; tout cela sur des socles en bois de fort laide apparence. Mr M*** nous reçut avec l'amabilité qui lui est propre et même il voulut bien accepter de la meilleure grâce du monde

la critique que je me permis de lui faire de cet ameublement qui privait sa jolie demeure du cachet gracieux et unique du luxe et du goût orientaux.

— J'espère, lui dis-je, que les maisons dont vous m'avez tant vanté l'élégance hier, ne sont pas, comme la vôtre décorées d'objets rebutés par l'Europe.

— Vous allez en juger, me dit-il, et, puisque vous paraissez aimer et apprécier le style oriental, vous aurez de quoi satisfaire votre goût.

Là-dessus, nous commençâmes à visiter les demeures de quelques riches propriétaires indigènes. Lorsque nous eûmes cheminé quelques centaines de pas le long d'une impasse comparativement plus dépavée encore que la plupart des rues, Mr M*** s'arrêta devant un mur plus gris et plus délabré que celui de l'hôtel de Palmyre, frappa deux coups à une de ces petites

portes basses qui servent d'entrée, et m'invita à passer devant lui. Je le regardai tout étonné, croyant qu'il me mystifiait.

— Entrez toujours, me dit-il.

Connaissant déjà par sa demeure et par celle que j'occupais, à l'hôtel de Palmyre, qu'il ne faut pas juger de l'intérieur de la maison par ce que l'entrée offre de saleté et de laideur, je me résignai ; mais me voyant bientôt perdu dans un couloir tout-à-fait sombre, je ne pus croire plus longtemps aux enchantements que le consul m'avait promis.

— Vous vous moquez de moi? lui dis-je, en avançant à tâtons.

— Allez toujours, allez toujours, fit-il.

J'allai.... Tout-à-coup une vive clarté m'éblouit, un parfum composé de mille suaves exhalaisons, m'enveloppa tout entier, et bientôt je me trouvai dans un de ces jardins des contes des mille et une

nuits. Les beaux arbres fruitiers et le laurier rose qui m'avaient frappé dans la cour de l'hôtel de Palmyre, n'étaient que des nains, comparativement, aux géants à troncs séculaires qui décoraient cette sorte de salle à plafond aérien, à pavé en mosaïque, avec deux immenses bassins au milieu. La terrasse couverte était infiniment plus soignée et plus riche en décorations que celle décrite plus haut. Nous ne fîmes que traverser cette élégante cour. Le maître de la maison, indigène, mais chrétien, nous reçut avec d'obligeantes paroles, et nous invita à entrer dans l'un des appartements dont la porte s'ouvrait de plain-pied sur les dalles de marbre de la cour. Cette pièce à double jour, était toute revêtue de marbre d'une blancheur qui pouvait rivaliser avec la neige. Ce marbre était sculpté et travaillé en relief de haut en bas et les extrémités des sculptures

étaient dorées. Qu'on se figure l'effet de ces gerbes éclatantes d'un soleil d'Orient sur ces marbres polis, d'un blanc de cygne, sur ces brillantes et fraîches dorures. Les chambres orientales sont habituellement divisées en deux parties. La première partie est d'environ un demi mètre au dessous du niveau de la seconde et l'on y entre en chaussure ; comme elle est dénuée de meubles, on ne fait que la traverser. Une fontaine en décore le milieu et un lustre plus ou moins élégant, descend du plafond jusqu'à environ un mètre de la surface de l'eau du bassin. En s'approchant de la seconde partie, qui forme le salon proprement-dit, et dont le parquet est recouvert des plus beaux tapis, les orientaux se dépouillent de leurs chaussures et ils y montent, soit pieds-nus, soit chaussés de bas ou de pantoufles sans semelles, au moyen d'un petit escabeau. Un divan en fer-à-

cheval, broché d'or et de soie est tout l'ameublement de cette pièce, mais les murs sont décorés de vases de fleurs naturelles ou artificielles supportés par des socles en marbre, de miroirs de forme ovale encadrés de vermeil où brillent des pierres fines, d'éventails en plumes de paon à manches de nacre ou d'argent. Des parfums d'huile de rose, de bois de sandale, se mêlent à l'odeur plus pénétrante des pastilles du sérail où prédomine le musc et l'aloès et qu'on brûle dans des cassolettes dorées. Dans cette seconde partie se trouvait la maîtresse de la maison, vêtue de ses plus beaux habits de fête: cachemire et drap d'or, rehaussés de broderies élégantes et gracieuses, parée de perles fines et de diamants, toute resplendissante de ce luxe, de ces lumières et de ces fleurs, mariant les doux sons d'une voix mélodieuse à la musique des gouttes d'eau que la fontaine faisait jaillir et retomber

dans le bassin. Elle vint au-devant de nous, nous dit de jolies choses, dont le sens nous fut imparfaitement rendu par la voix moins poétique de notre drogman, nous salua d'un air de tête, digne d'une reine et se dirigeant vers le petit escabeau conduisant à la partie du salon, laissa les pantoufles glisser de ses pieds dont la blancheur approchait du marbre qui décorait son appartement, monta lestement et croisant les jambes prit place sur le divan. On nous permit de garder nos bottes, puisque nous ne demandions pas mieux que de ne pas amener nos pieds à l'orientale, avec nous sur les brocards du divan. Deux esclaves entrèrent portant des rafraîchissements, de l'eau glacée dans des coupes de cristal, plusieurs espèces de fruits confits, des sorbets sucrés et aromatiques et du café préparé à point, dans de petites tasses en porcelaine que supportaient des gobelets en vermeil,

enrichis de pierres précieuses. On nous servit de longues pipes avec de merveilleux bouts d'ambre répandant l'incomparable parfum de la plus fine fleur d'un tabac exquis. Cette scène était vraiment digne du plus beau rêve que l'imagination puisse former. Tout était nouveau, original, élégant, brillant, gracieux; tout exhalait des parfums, tout frappait les sens. La seule chose qui faisait ombre au tableau, c'était la conversation qui languissait nécessairement, puisqu'on ne pouvait se faire entendre que par l'entremise du drogman, dont la traduction n'était ni éloquente ni prompte, et qu'en général les orientaux parlent peu et pour cela même parlent mal.

Notre hôte, visiblement flatté de nos éloges à l'égard de la magnificence de sa maison, nous proposa de prendre part à une soirée qu'il voulait donner le lendemain à notre intention. L'offre était obligeante,

mais nous avions déjà vu tous les détails de cette élégante demeure, et quant à l'agrément que pouvait nous offrir une réunion de gens silencieux, qui nous en eussent voulu de ne pas manger et boire tout ce qu'ils nous auraient offert pour nous témoigner leur sympathie, il est évident que ce ne pouvait être pour nous qu'un plaisir bien négatif. Cependant je pensai qu'il ne serait point sans intérêt de voir des femmes, vêtues de leurs habits de fête, des femmes, chrétiennes bien entendu, puisque les musulmanes ne se montrent pas, d'autant plus que la belle châtelaine, qui nous faisait les honneurs de sa maison, nous semblait un garant que nous trouverions chez elle des amies, de même religion et de mêmes mœurs, aussi jolies et aussi intéressantes qu'elle l'était elle-même. Aussi, avant d'accepter ou de refuser l'invitation de son mari, je lui adressai à brûle-pourpoint cette question;

— Aurez-vous des dames à cette soirée? Sur sa réponse négative, je lui adressai mes excuses et mes regrets, prétextant l'intention où nous étions, de partir dès le lendemain soir. Quel plaisir aurions nous trouvé à passer toute une soirée vis-à-vis d'un tas d'ennuyeux gaillards, bayant aux corneilles.

Après un certain échange de remercîments et de phrases de politesse, nous quittâmes ce lieu enchanteur, pour nous rendre chez un autre notable de l'endroit. Nous trouvâmes encore là, à côté des plus rares produits de la nature, tous les gracieux détails d'un luxe extraordinaire; mais la maîtresse de la maison, était loin d'être belle, ce qui nuisait nécessairement à la poésie de l'ensemble. Quelle ne fut pas cependant notre surprise, quand, établis sur le divan obligatoire et en train d'accepter les refraîchissements obligatoires aussi, nous aperçûmes tout-à-coup à travers la croisée qui donnait sur la merveilleuse

terrasse, tout un bouquet de femmes, dans leurs costumes locaux, se promenant sous les arbres, cueillant des fleurs et jouant avec l'eau du bassin.

— Quelles sont ces dames? demandai-je.

— Mes amies et mes compagnes, répondit l'hôtesse.

— Comment se fait-il, ajoutai-je, qu'elles se montrent ainsi sans être voilées?

— Mais, monsieur, fit-elle, nous n'avons, elles et moi de commun avec les musulmanes que ce costume, et, ce disant, elle promenait ses deux mains de sa coiffure à ses élégantes pantoufles à bec recourbé.

— A la bonne heure, dis-je; puisqu'elles n'ont de commun avec les musulmanes que le costume, elles ne s'effaroucheront point, j'espère, à notre vue.

— Oh non, du tout, fit la dame de

la maison, et, ce disant, elle sortit de la chambre, pour rentrer l'instant d'après, suivie d'une dixaine de jeunes femmes ou filles, toutes vêtues avec élégance et richesse. Aucune d'elles ne pouvait mériter la qualification de belle; toutes en revanche avaient des droits incontestables à l'épithète de niaises. Toutes se distinguaient, en effet, par ce regard stupide, que donne à toutes les femmes orientales l'inactivité physique et intellectuelle dans laquelle elles passent leur existence. Celles qui sont mahométanes et qui vivent dans les harems, offrent naturellement encore moins de ressources intellectuelles; car, non seulement l'habitude de s'occuper de quoi que ce soit leur est inconnue, non seulement elles ignorent ce que c'est que la réflexion, mais c'est même à peine si elles osent mouvoir les yeux, les pieds ou les mains; on dirait des statues ou mieux encore, des poupées habillées de

hardes bigarrées, pour servir d'amusement à un seul être seigneur et maître, qui dispose d'elles comme d'une chose. La société féminine, dont nous nous trouvions entourés, ne savait que boire, manger, ou rire d'une façon stupide qui rappelait le bêlement des moutons. Toutes disgracieuses, elles réunissaient à ce manque de séduction, des mains fort laides et trempées de sueur. Les unes étaient coiffées de fleurs artificielles, entremêlées de diamants, les autres avaient des perles dans les nattes entrelacées de leur chevelure. Leur costume, essentiellement oriental, se composait d'un immense pantalon à mille plis, serré au bas de la jambe; d'un châle, plus ou moins riche, qui, fixé par derrière à la taille, descendait sur les hanches, et se rejoignait par devant, en laissant flotter les deux bouts; enfin d'une espèce de veste ou justaucorps à longs pans et à manches collantes, qui, prenant

le dos et la poitrine, laissait le milieu de la gorge à découvert. Les pans de cette veste, ramassés par devant et ramenés sous la ceinture, forment ainsi une manière de draperie bouffante qui ne manque pas d'un cachet de négligé assez gracieux. Cette veste est habituellement d'une nuauce très-éclatante et chamarrée de broderies d'or. Le pantalon est de préférence jaune, orange ou cerise, sans broderies. Les pantoufles sont de velours, brodées d'or et enrichies de perles. Sous la veste que je viens de décrire et qui fait fonction de robe, puisque c'est le principal vêtement supérieur, se laissait voir par devant et aux extrémités des manches, la transparente et voluptueuse chemise rayée, de la femme orientale. Cette chemise ou plutôt ce souffle de linge, s'ouvre sur la poitrine pour laisser passer les seins qui, selon un usage peu esthétique, sont ramenés l'un contre l'autre par la pression de la veste.

En sortant de cette maison, nous en visitâmes encore quelques-unes. Nous trouvâmes partout, sauf plus ou moins d'élégance, le même arrangement, savoir : un horrible mur, une entrée peu engageante, une cour pavée de marbre, un grand bassin, quelquefois deux, des orangers, des citronniers, des lauriers roses etc. une terrasse couverte. et enfin différentes pièces ou salons, rivalisant entre eux de luxe et de grâce. Ces pièces sont toutes séparées et conduisent de plain-pied sur la cour de marbre. Je ne m'arrêterai point à faire la description détaillée de toutes les habitations que nous visitâmes successivement, mais je ne saurais omettre de mentionner le délicieux effet d'un salon que nous trouvâmes en voie de construction ou plutôt d'achèvement: Les murs, d'une couleur gris-perle inimitablement tendre, revêtus de riches ornements en marbre blanc, avec les extrémités des ciselures, dorées.

De belles glaces, des plafonds richement dorés en complétaient la magnificence. L'harmonie des couleurs, la pureté des nuances tendres, comme le vert céladon très doux, le bleu de turquoise le plus clair, la couleur de chair la plus fine ou le rose de Chine très-pâle, la profusion des ciselures des dorures, des nacres, des marbres, des glaces, la variété élégante de l'étoffe des coussins et des divans, le luxe des tapis, les ornements précieux des narguillés et des pipes, tels sont les traits caractérisques qui en général distinguent ces intérieurs.

Avant de rentrer à l'hôtel, nous fîmes un tour au bazar; car, en Orient, c'est une condition d'existence que le bazar: non-seulement c'est un but d'affaires d'intérêts domestiques mais c'est encore la promenade quotidienne, le passe-temps obligé, un besoin pour l'indigène, une société pour le voya-

geur. Nous examinâmes quelques étoffes fort belles, mais de prix exorbitants, des châles inabordables.

De retour à l'hôtel, nous fîmes notre dîner en plein air, aspirant à larges traits cette délicieuse température, cet air parfumé, caressant et moëlleux, qu'on chercherait en vain ailleurs, cet air tiède, assez frais, pour ne point être trop chaud, et assez tempéré pour n'être ni froid ni humide, véritable air du paradis. C'est cet air surtout qui fait la richesse de Damas; aussi passâmes-nous le reste de la journée à en jouir tranquillement, en famille, sur la spacieuse terrasse, en face du bassin.

Damas,

le 2 Mai.

Tout le personnel du clergé grec réuni en corps, vint, dès l'aube, nous faire une visite. La conversation, malgré notre communauté de sentiments en matière de religion, ne fut pas facile à soutenir. Quand ils furent partis, un nombre considérable de Grecs-unis vinrent, à leur tour, nous souhaiter la bienvenue; ceux-ci par l'entremise des drogmans amenèrent la conversation sur la question rituelle. Ne voulant pas que la malveillance pût m'accuser d'avoir cherché à endoctriner ces gens en faveur du rite grec proprement dit, je répondis que je ne m'occupais pas de ces sortes de questions.

Après le déjeuner nous fûmes avertis que plusieurs marchands de chevaux renommés, avaient exprimé l'intention de nous faire voir des produits de la race chevaline du sang arabe le plus pur. J'acceptai la proposition, mais je ne tardai pas à reconnaître que ce n'étaient pas les chevaux, mais les maquignons qui étaient pur sang. Il est curieux de voir avec quelle impudence ces gens-là font les plus pompeux éloges de leurs bêtes, surtout quand ils croient avoir à faire à quelqu'un manquant de connaissances hippiques autant que leurs chevaux manquent de race. Au lieu de trouver ces jambes fines et droites, ces muscles résistants, entrelacés de tout un réseau de veines où se joue le sang ardent qui les gonfle ; au lieu de trouver cette beauté, cette vivacité, cette intelligence de tête qui fait du cheval arabe, le plus noble des animaux, je ne rencontrai dans la demi-douzaine d'étalons, que les

maquignons firent piaffer sous mes yeux, que des chevaux tout-à-fait ordinaires, à grosses jambes, à sabots plats, à tempérament flegmatique, et à têtes épaisses, charnues et difformes. Après cette revue peu satisfaisante, nous prîmes des chevaux de selle de louage, pour aller visiter les jardins. L'expérience ne tarda pas à nous apprendre que nous eussions pu nous faire une idée exacte de tous ces jardins en n'en visitant qu'un seul, tellement ils se ressemblent. La beauté et la variété des arbres est partout la même; c'est leur seul mérite; du reste ils ne sont ni groupés avec art ni entretenus avec soin; ils élèvent leurs troncs imposants dans des prairies où l'herbe croît avec cette abondance que le climat et le sol lui accordent; mais abandonnés au hasard, arbres et pelouses croissent ou se dégradent sans que la main de l'homme vienne à leur secours pour activer l'un ou pour

empêcher l'autre. Le tout a un aspect sauvage, aspect plutôt de forêt que de jardin, aspect monotone, uniforme et peu satisfaisant à l'œil exigeant d'un Européen, habitué à entendre par le mot : jardin, le résultat gracieux des efforts de l'art réunis à la puissance de la nature. Nous passâmes ainsi sept ou huit jardins en revue, rencontrant partout une profusion d'eau, soit en bassins, soit en canaux, provenant des deux torrents de la Barrada, et de l'Araba, torrents qui se multiplient à l'infini pour alimenter la ville de Damas et ses environs. Longeant le mur en pierre d'un très vaste jardin, qui, mieux encadré, me faisait l'effet d'être aussi plus soigné, je demandai à y entrer, mais on répondit négativement à ce désir.

— C'est la maison du Cheïk un tel, marié à une anglaise, me dit-on.

— Le propriétaire est absent; on risquerait une mauvaise histoire, en visitant la mai-

son, lorsque madame s'y trouve toute seule, ajouta le cavass, en riant.

— Est-il jaloux ? demandai-je.

— Peut-être, fit-il.

— Est elle jolie ?

— Non.

— Est-elle jeune ?

— Non plus.

— Mais, qui est-elle enfin ?

On m'estropia un nom, impossible à prononcer, qui ne m'eût avançé à rien, si je ne m'étais tout-à-coup souvenu d'avoir entendu parler tout récemment encore de la célèbre Lady Ellenborough, jadis célèbre par sa beauté, aujourd'hui célèbre pas cette révoltante originalité qui lui fait, à elle, femme du monde, élégante, intelligente, instruite, accepter la vie qu'elle mène aujourd'hui à Damas auprès d'un rustre de Cheïk bédouin, vie animale, décolorée, stupide. Elle passe son existence à traire des cha-

melles, de ces blanches mains, qui jadis faisaient battre les cœurs. Si encore elle avait pour excuse la passion que d'irrésistibles attraits lui auraient inspirée; mais ce Cheïk est dit-on, laid, maladif et, par dessus le marché, ennuyeux et bête, comme ils le sont généralement tous. Et dire qu'une Vénus, une grande dame, lui a sacrifié sa vie! Nous allâmes voir Abd-el-Kader, la célébrité héroïque de l'Algérie, coulant aujourd'hui des jours paisibles mais tristes, dans l'inaction d'une réclusion forcée, sur le sol de Damas. Il possède cinq maisons contiguës, qu'il habite avec ses femmes, ses enfants et ses esclaves. On nous en fit d'abord traverser une, pour arriver à celle qu'occupe personnellement le héros vaincu. Il nous reçut sur le seuil de la porte d'entrée avec une politesse grave, mais engageante. Très-simplement vêtu d'une robe de chambre gris-clair qui l'enveloppait tout

entier, il était coiffé d'un petit turban blanc, qui faisait ressortir d'autant plus vivement le teint basané et un peu jaunâtre de sa figure amaigrie, encadrée d'une barbe de croissance modérée, noire, semée de poils blancs. Son regard est sérieux, mais doux; son expression remarquablement intelligente. En somme, c'est une belle figure, expressive et digne, bien que ses lèvres très-amincies, trahissent une certaine dose, si non de cruauté, du moins de sévérité très-prononcée. Le son de sa voix est très-agréable; sa manière de parler, lente et réfléchie. Deux rangées de dents blanches feraient penser que sa bouche est bien garnie, s'il ne lui manquait précisément les deux dents du milieu, les plus visibles. Il nous fit asseoir sur le divan qui occupait le fond de la chambre, prenant lui-même place, en face de nous, sur une chaise de paille qu'il se fit avancer par un esclave présent à l'au-

dience. C'était une manière de nous témoigner des égards particuliers, que de prendre pour lui-même, une place inférieure à celle qu'il nous offrait. Il avait bien l'air résigné à son sort actuel, mais, à côté de cette résignation, perçaient visiblement l'ennui, le découragement, les regrets et les souvenirs d'un temps meilleur. Il avait d'abord commencé par être relégué à Brousse, mais le climat de cette ville étant nuisible à sa santé, il avait obtenu du Sultan la permission de vivre à Damas. Il nous parla des bons procédés du gouvernement français à son égard; bien que nous n'eussions pas touché cette question délicate, il se plut à nous initier aux détails de l'existence, parfaitement supportable, que ce gouvernement lui ménageait. Il nous apprit que l'empereur des Français, pour lequel il professait une reconnaissance parfaite, le comblait de générosité et d'attentions. Il touche une pension

permanente de cent mille francs par an et il ne lui est jamais arrivé, dit-il, d'essuyer un refus, toutes les fois que, se trouvant à court d'argent, il s'est adressé à la munificence de Napoléon. Il en parla avec chaleur et nous dit entre autres choses : il est rare, je l'avoue, de trouver un souverain qui ait le bras aussi fort que l'esprit, mais Napoléon réunit cependant ces deux qualités. Paris paraît avoir fait les délices d'Abd-el-Kader; il en est ravi et sa figure s'épanouit, lorsqu'il en parle. Il nous fit voir un sabre, cadeau qui lui a été récemment fait par l'empereur des Français; c'est une lame très-ancienne, qu'Abd-el-Kader reconnaît pour une antiquité datant du temps de Haroun-al-Raschid. La garde ou plutôt le manche, puisque les sabres orientaux n'ont pas de garde proprement-dite, est en or émaillé de bleu et enrichie de quelques ornements en pierres précieuses. L'inscription

suivante: „Napoléon à Abd-el-Kader" rappellera à la postérité du vieux guerrier vaincu l'origine de ce cadeau. Ayant toujours entendu les Français prononcer son nom en traînant la dernière syllabe, comme s'il devait s'écrire; Abd-el-Kad*ai*re, les Allemands, au contraire, faire des deux premières syllabes un seul mot tout court et prononcer le dernier en appuyant sur l'*a*: *Abdl-Kaâdr,* je voulus savoir qui, des Français ou des Allemands était dans le vrai et j'appris qu'on devait prononcer *Abd-el-Kaddr.* Croyant trouver chez un homme né à cheval, ne manquant point de moyens d'existence, et vivant dans le véritable pays des chevaux, quelques beaux exemplaires à admirer, je lui demandai si son écurie était bien montée. Il ne me répondit que par un sourire contraint et un mouvement de tête melancolique; cependant après un moment de silence recueilli, Abd-el-Kaddr

m'assura, d'un ton dans lequel perçait quelque peu de malicieuse aigreur, qu'il ne montait plus que des ânes.

— Pourquoi donc? demandai-je.

— Pour la simple raison, fit-il, que lorsqu'on a été ce qu'était Abd-el-Kader et que l'on est réduit à être ce qu'il est aujourd'hui on ne doit plus monter que des ânes. Vous voyez, que j'ai aussi abandonné mon costume, ajouta-t-il.

Il me demanda *ex abrupto,* si j'avais des nouvelles de Schamyl. Je satisfis sa curiosité en lui apprenant ce que je pouvais en savoir.

— Je ne comprends pas, ajouta-t-il, ce qui empêche Schamyl de répondre à ma lettre, car voilà déjà quelque temps que je lui ai écrit.

— Mais d'où connaissez-vous Schamyl? lui demandai-je.

— Je ne le connais pas du tout, dit-

il ; mais l'analogie de notre passé et de notre sort actuel m'a semblé un titre suffisant pour lui écrire sans le connaître et pour pouvoir espérer une réponse.

— Ne croyez pas, ajouta-t-il, que je me mêle de politique, en lui écrivant ; je vous assure que non et d'ailleurs à quoi bon ?

Pour regagner la maison, nous prîmes le chemin des écoliers, c'est-à-dire, celui du bazar. J'y aperçus trois grands établissements de bains dont les premières pièces, celles destinées à la toilette et aux rafraîchissements étaient presque sur la même ligne que les boutiques, et comme celles-ci, communiquaient, sans portes ni fenêtres avec la rue couverte, qui traverse ce grand marché, de sorte que les passants pouvaient contempler à leur aise le tableau grotesque que formaient les baigneurs : les uns se promenant en peignoir et tout fumant encore du bain qu'ils venaient de prendre, les

autres se faisant frictionner la tête et les pieds, peigner la barbe, la parfumer d'huile de rose, d'autres enfin prenant les rafraîchissements obligatoires. Nos emplettes se bornèrent à un costume, et à un attirail complet de bédouin que je donnai à mon fils en souvenir de Damas. Nous entrâmes dans la boutique d'un antiquaire qu'on m'avait recommandé la veille. Ce fut une déception. Son magasin, qui avait plutôt l'air d'un taudis, contenait beaucoup d'objets de toutes sortes, dont fort peu nous tentèrent et encore ces derniers étaient-ils d'un prix tellement exagéré, qu'il y eût eu folie à vouloir les acquérir. On y voyait une assez grande quantité d'armes, presque toutes mal tenues, pour la plupart rouillées, des coupes de porcelaine du Japon, de vieux costumes turcs fanés, à broderies flétries, de grands vases, de je ne sais quelle composition de métal simulant l'argent, dont les inscriptions

gravées, en rendaient l'aspect assez curieux. Ce ne fut pas sans plaisir que nous nous retrouvâmes sur notre petite terrasse sympathique, de l'hôtel de Palmyre. Le sieur Dimitri nous y attendait depuis longtemps avec le dîner, qui, n'était pas devenu meilleur, par le retard que nous lui avions fait subir.

Damas.

8 Mai.

C'est dimanche. Dès sept heures du matin, nous nous rendons à l'église grecque, et je fus surpris d'y trouver un chant moins nasillard qu'à Jérusalem. L'église est assez grande. Selon l'usage oriental, les femmes sont dans le chœur, derrière des grilles. Trois autels occupent le fond du temple. Les images recouvrant la cloison qui sépare les deux enceintes, sont très-anciennes, de style byzantin, d'une peinture médiocre. Les encadrements et les ornements qui surmontent cette cloison dite *Iconostase* sont en bois sculpté, d'un travail artistement riche. Nous nous rendîmes, après

la messe chez le vicaire du patriarche d'Antioche, siégeant à Damas; car celui-ci se trouvait pour le moment à Constantinople. Le vicaire, vieillard vénérable et digne, nous reçut avec bonté et parlant un peu notre langue il nous rendit la conversation plus facile qu'elle n'est d'habitude avec le clergé grec. Il nous fit voir une antique chapelle datant des temps les plus reculés de la chrétienté. L'autel de ce petit temple est voué à St. Cyprien. Dans une cour en mauvais état s'élèvent d'anciennes colonnes, restes d'un bel édifice. Tout à côté nous visitâmes l'église de Saint Nicolas. Le vicaire nous y fit remarquer de belles images, d'un travail moderne. Non loin du Sérail, au palais qu'habite le gouverneur, nous nous arrêtames devant un arbre d'un incroyable volume. Sept brasses suffisent à peine à un homme d'une taille respectable, pour parcourir la circonférence de ce tronc gigantesque. Les in-

digènes vénèrent ce colosse végétal comme un objet de sainteté. Je le contemplai avec stupeur et respect, comme on contemple un phénomène de la nature de la plus imposante espèce.

Je fis une visite de courtoisie à Akhmed-Pacha (*), gouverneur de Damas et en même temps commandant en chef des troupes ottomanes en Syrie et en Palestine. C'était un gros homme, à tournure d'épicier, du reste poli et aimable autant qu'on peut l'exiger d'un Turc. Élevé à Vienne, il y avait acquis un certain vernis de civilisation et l'usage assez facile de l'allemand et du français. Le pacha occupe la citadelle, qui n'est rien moins que jolie. Contrairement à l'arrangement général des maisons de

(*) Depuis condamné à mort et exécuté à Damas pour avoir souffert et même, dit-on, protégé ces odieux massacres des chrétiens, qui peu de temps après nous, ensanglantèrent cette ville.

Damas, dont j'ai donné plus haut la description, l'édifice a une espèce de façade, au lieu du mur gris ordinaire, mais, en revanche, on ne trouve dans l'intérieur ni l'élégante cour, ni les gracieux appartements qui font le luxe des habitations privées. Je ne m'arrêterai point à décrire l'escalier mal-propre que je montai, la salle d'attente à l'avenant, et l'horrible salon dans lequel me reçut Akhmed-Pacha. Plusieurs soldats, vêtus comme le sont d'habitude les soldats turcs, c'est-à-dire d'habits qui ont l'air d'appartenir à d'autres, entrèrent simultanément avec les rafraîchissements de rigueur. Le seul luxe qui perçât dans la demeure du pacha, se résumait dans des bouquins de pipes d'une remarquable beauté. C'étaient des bouts d'ambre d'une grosseur énorme, d'une teinte de rare pureté, très-clairs et très-diaphanes. Des anneaux en émail, et ornés d'une rangée de diamants, leur don-

naient un aspect de grande élégance. Les tuyaux de pipes, à la mode chez les gens riches de Damas, sont recouverts d'une étoffe de soie, enlacée de fils d'or, ou d'un treillis d'or sur fond de couleur. C'est d'un joli effet.

Le gouverneur paraît ne pas faire grand cas de l'arrangement intérieur des maisons. Habitant ce soit-disant palais, dont sa charge lui procure la jouissance aux frais du gouvernement, il ne soigne que les choses qui caressent ses sens de bon vivant : ses pipes sont superbes, son tabac exquis, son café, de première qualité et infusé à point ; les tasses, les cristaux pour les boissons froides et les confitures sont élégants. Il me régala d'une friandise que je n'ai goûtée que chez lui : c'était une infusion de fleurs de violettes, glacée et sucrée, rafraîchissante, parfumée et agréable au goût.

Sur la recommandation d'Akhmed-Pa-

cha, nous fîmes une visite à un vieux richard turc dont la maison passait pour la plus belle de Damas. Cette habitation vraiment royale se compose d'une série de maisons contiguës ; elle sont toutes élégantes et soignées. Le luxe de la première, où le propriétaire vous reçoit sur le seuil de la porte d'entrée est cependant inférieur à celui qui remplit la suivante ; celle-ci le cède à la troisième et cela va ainsi crescendo jusqu'à la dernière. La première maison est destinée à la réception ordinaire des visites journalières ; les suivantes sont pour les visites extraordinaires et les fêtes de circonstance ; la plus belle est attribuée à l'usage personnel du propriétaire, qui en jouit avec ses soixante femmes; excusez du peu !... Pour ne point nous priver de l'agrément de voir cette maison, le vieux sybarite prit la précaution d'envoyer ses nombreuses femelles au vert. L'entrée

en est plus mesquine et moins soignée que toutes celles que nous avions vues auparavant, mais en revanche, l'intérieur, en est plus somptueux que celui d'aucune autre habitation. La cour est du quadruple plus vaste que partout ailleurs. Le pavé est une mosaïque à dessins bariolés, en marbres de toutes les nuances possibles. Les énormes bassins des deux fontaines sont également de marbre blanc, à ornements sculptés en relief. Les chambres du harem sont d'une richesse fabuleuse, on y voit les plus beaux plafonds du monde en marbre et porphyre, et ruisselants de dorures. Un autre plafond est composé d'ornements en boule, un troisième presque tout entier de nacre ; de superbes tapis, à mille couleurs ardentes, recouvrent les dalles du plancher. Je n'essayerai pas de faire la description de la variété, de la richesse et de la vigueur des nuances dont

étaient recouverts les divans, ni des mille petites choses brillantes et bizarres qui ornaient ces pièces, respirant le luxe et la poésie de l'orient. Les arbres colossals, chargés de fruits et de fleurs, qui garnissaient la terrasse, étaient de ces exemplaires qui n'ont point de rivaux sur toute l'étendue du globe terrestre : trois orangers monstres, dont les branches s'affaissaient sous le poids de myriades de fruits, avaient pour pendants, à l'extrémité de la terrasse, deux grenadiers athlétiques, superbes, paraissant tout en feu par l'effet des milliers de fleurs qui les couvraient. Un laurier, quatre lauriers roses, deux citronniers et un platane, complétaient le mobilier végétal de ce ravissant jardin, pavé en marbre. L'heureux possesseur de ces trésors était un gros Turc, bourru, marqué de la petite vérole, peu bienveillant de sa nature, Cependant, il s'acquitta tant

bien que mal de ses devoirs de maître de maison, nous régala de rafraîchissements et de pipes et nous conduisit lui-même à travers tous ses appartements pour nous les faire admirer.

— Pourquoi, me décidai-je à demander, pour savoir enfin le mot de l'énigme, — pourquoi l'extérieur de toutes les ravissantes demeures de Damas n'est-il jamais en rapport avec l'intérieur, si soigné et si beau? Notre hôte, qui était assis pieds nus, à côté de moi, caressant ses grasses et blanches pattes, aux ongles soignés, me répondit d'un air pénétré :

— Nos demeures, c'est l'image de nos cœurs ; on ne voit rien à l'extérieur, c'est la même pâte, la même chair qui les recouvre tous également ; l'entrée en est étroite et difficile, mais une fois qu'on y est, on s'y plaît malgré soi, car les trésors, la fraîcheur, l'amour, les qualités précieuses

qu'on y découvre, chez l'un en grand nombre, chez l'autre davantage, encore plus chez un troisième, vous attachent et vous enivrent.

La comparaison était spirituelle et originale, quoique pas mal suffisante. J'eus l'air de donner dedans en plein, et j'assurai à mon gros homme que je voyais en lui un cœur qui était au moins de la troisième catégorie. Mais ce qui m'indigna parfaitement, c'est qu'au sortir de cet Eldorado, habité soit disant, par le plus pur et le plus noble cœur humain, les gens nous tendirent la main pour demander l'aumône, et quelle aumône ! Le vice-consul, qui nous accompagnait, me dit que l'usage l'exigeait assez ronde, ce qui prouve : ou bien que le cœur des cœurs n'en a pas pour ses serviteurs, que sa cupidité personnelle les voue à la misère, ou bien qu'il partage le pot de vin qu'ils se font donner. Dans tous

les cas, comme c'est un usage (si usage il y a) qu'il ne peut ignorer, c'est une tache bien sale dans la multitude des vertus qu'il possède, tache qu'on ne rencontre pas dans l'intérieur de sa maison.

Nous fîmes une promenade à cheval hors de la ville. Le sieur Dimitri m'avait offert, à cette occasion, de monter un cheval arabe pur-sang, appartenant à un de ses amis. C'était, en effet, un étalon de très-belle apparence, d'un gris de fer tout luisant, à crinière et à queue noires. Le propriétaire était décidément jaloux de provoquer notre admiration, car l'enharnachement était aussi d'une élégance remarquable. Malheureusement, ce cheval était aussi désagréable à monter qu'il était joli à voir. A force d'avoir été tiré par la bride et d'avoir été gratifié de coups de fouet, il n'avait plus aucune allure ; les entremêlant toutes, il n'obéissait plus à la bride. C'était

sûrement la monture la plus désagréable que j'aie jamais eue.

L'amour du cheval, remplit une bonne part du cœur de l'Arabe. Il n'est pas rare de voir des gens du peuple s'incliner devant un beau cheval qui passe, et leur admiration et leur respect augmentent en raison du plus ou moins d'élégance que présente l'enharnachement.

Nous voilà devant la maison qu'une tradition religieuse indique comme ayant servi de demeure à Saint Ananie, maison où Saint Paul, qui jusque-là avait persécuté des chrétiens fut converti à la vérité de la foi en Jésus-Christ. Nous descendîmes de cheval, pour pénétrer dans ce modeste réduit qu'occupe un autel catholique. La maison actuelle n'est pas naturellement de l'époque dont elle transmet les pieux souvenirs. Vous ne voyez que l'emplacement de la demeure d'Ananie et un pan de mur antique avec l'embrasure de la porte qui servait d'entrée à la maison,

où Saint Paul, païen, confessa le Christ. Nous nous rendîmes de là à la grotte où le Saint Apôtre se réfugia sous l'impression des révélations spirituelles auxquelles son âme s'ouvrit tout-à-coup lorsque la voix du Seigneur lui eut crié : *„Saül, Saül, pourquoi me persecutes-tu?"* On nous fit voir aussi la porte de la ville par laquelle Saint Paul sortit de Damas.

En rentrant chez nous, nous passâmes devant un vaste jardin, dans lequel nous aperçûmes beaucoup de monde autour d'une maison qui avait l'apparence d'un lieu de rafraîchissement public et qui était en effet le restaurant le plus achalandé de la ville. Nous eûmes la curiosité d'y jeter un coup d'œil, pour compléter l'étude des mœurs locales; nous y trouvâmes un très-beau billard en marqueterie, de confection évidemment européenne. La plupart des Turcs s'amusaient à jouer avec de petites pierres,

à un jeu qui tout d'abord paraissait incompréhensible.

Notre retour à l'hôtel, nous réservait une petite déception. L'ayant habité seuls, nous espérions en rester les possesseurs exclusifs pendant toute la durée de notre séjour à Damas, sans bruit, sans gêne, sans regards indiscrets, sans conversation étrangère; mais en rentrant, nous le trouvâmes envahi par de nombreux nouveaux venus : c'étaient des Anglais, arrivant de *Beyrouth* par le détour des ruines de Balbek. Ils avaient tous l'air bien fatigué, se plaignaient de fièvre et de coliques et demandaient à grands cris le secours d'un médecin. La confortable terrasse, où jusque-là, nous avions dîné en famille, se trouva à six heures envahie par la table d'hôte. Sur la demande de l'un des Anglais, qu'on servît du pain du pays, que nous ne connaissions pas encore, Dimitri apporta sur la table une provision de ga-

lettes sèches et minces d'environ deux pieds de diamètre chacune. C'est une composition toute simple et bien inoffensive d'un peu de farine et de beaucoup d'eau claire. Nous fûmes bien aises de trouver dans nos convives des jeunes gens comme il faut. Ils n'étaient, ni très-communicatifs, ni particulièrement aimables, mais décents et polis. A peine eûmes-nous fini notre repas que nombre de marchands vinrent étaler, sur la table qu'on venait de desservir, une foule de choses à vendre; mais ni nous, ni nos Anglais, ne nous laissâmes prendre au piége. Il va sans dire, que ces marchandises, de chères qu'elles sont au bazar, doublent de prix, lorsqu'on vous les offre à domicile.

La journée ayant été chaude et fatigante, ce ne fut pas sans plaisir que nous abrégeâmes la soirée. Ce plaisir cependant, fut de peu de durée : des moustiques imperceptibles, dont nous n'avions

pas souffert jusque-là, s'étaient donné le mot, pour s'opposer à notre repos ; ce fut au point que je crus un instant être pris de la fièvre que les Anglais avaient apportée de Balbek.

Bivouac près d'un moulin, sur la Barrada.

3 Mai.

Dès cinq heures, nous faisions nos paquets et à sept heures, nous montions à cheval pour quitter Damas. Nos chevaux glissant sans cesse, pouvaient à peine avancer sur le détestable pavé de la rue principale, que dégradent chaque jour les passants et les nombreuses caravanes.

Gravissant la montagne qui domine Damas, nous ne pouvions nous lasser d'admirer le ravissant tableau de cette ville extraordinaire, entourée de ses mille jardins. Le souvenir que nous emportons de ce séjour, est des plus agréables, et, s'il est donné aux poumons humains,

de garder la mémoire des jouissances, qu'un air pur et bienfaisant leur accorde, les miens se souviendront éternellement de celui qu'ils ont respiré avec délices sous le ciel de Damas.

On nous avait dit que le fanatisme religieux musulman, de tous temps à l'ordre du jour, l'était plus que partout ailleurs dans les murs de cette ville et dans la campagne environnante, et que des symptômes d'une intolérance voisine d'une hostilité extrême, se faisaient principalement remarquer dans ces contrées depuis un certain temps; aussi nous étions-nous gardés d'éveiller les susceptibilités des habitants, en nous privant, par exemple, de la visite si curieuse des nombreuses mosquées de Damas. Il fallait bien que la précaution qu'on nous avait si fort recommandé de prendre reposât sur de graves raisons; cependant nous n'avions, quant à nous, aucune plainte à articuler à l'égard de l'at-

titude des habitants avec lesquels nous nous étions continuellement trouvés en contact: drogmans, négociants, boutiquiers, garçons de bain et de café, loueurs de chevaux, passants etc., ne nous avaient fait ni impolitesses ni désagréments. Tout en gardant un extérieur qui trahissait un manque de sympathie parfaite pour des gens qui professaient une foi, dont la lumière et le salut leur étaient inconnus, ils avaient dans leurs relations avec nous, fait abstraction des ressentiments qu'ils cachaient au fond de leurs cœurs; nous les avions même relativement trouvés attentifs et prévenants et plus d'une fois nous nous étions dit qu'on était moins poliment traité par les passants en Europe, que par ceux de Damas. A propos de mosquées, des Anglais qui y étaient entrés quelques jours auparavant, avaient essuyé, m'a-t-on dit, de grands désagréments. On en était même venu aux voies de fait.

Ils durent, pour se défendre, recourir à leur art de boxer; mais, se trouvant en minorité, ils avaient eu le dessous. Quant à nous, nous n'avions eu l'occasion que d'entrevoir l'intérieur des cours de quelques mosquées, en passant devant leurs portes ouvertes. Nous n'étions pas édifiés de la manière dont ces cours sont tenues, car elles étaient toutes plus ou moins dégradées et mal-propres.

Notre marche est facile; il ne fait point chaud et nous n'avons ni poussière à avaler, ni insectes à subir. Nous traversons de nouveau cette jolie vallée que la nature a creusée pour le torrent de la Barrada; elle est riante et boisée, parfumée des fraîches senteurs qu'exhalent les plantes variées qui en peuplent les rives.

Après environ quatre heures et demie de marche, nous nous arrêtons sous un bouquet de beaux arbres, non loin d'un

village qui porte le nom de Hassanïa, pour y faire une halte de quelques heures, déjeuner et nous reposer. Pour ce qui me concerne personnellement, j'ai ces haltes en horreur ; car je ne suis, après ces quelques heures de marche, ni fatigué, ni affamé, et le but en vue duquel on les fait, n'est que fort imparfaitement atteint. On y mange aussi mal qu'on se repose peu. Une quantité d'enfants du village accourent à notre arrivée et, se groupant autour de nous, font l'office de badauds, sans manquer, bien entendu, de demander l'aumône. Des troupeaux de moutons gras et dodus paissent sur le plateau qui se déroule sous nos yeux. Le paysage, pittoresque, est complété par un petit enfant à demi-nu, âgé de quatre ans, qui fume son narguillé. Non loin de cet endroit nous déviâmes de la route qui nous avait, peu de jours auparavant, amenés à Damas. Nous suivons la direction de Bal-

bek. Le chemin est praticable et le paysage devient de plus en plus beau; il y a même des endroits d'un aspect véritablement grandiose : ce sont des rochers superbes, de conformation très-variée, tantôt imposants et sévères, tantôt grâcieux et riants. Un pont arqué jette hardiment sa blanche voûte par-dessus les eaux écumantes de la Barrada. Nous apercevons d'antiques catacombes dans les rochers, mais qui sait de quelle époque elles datent! Aussi ne nous arrêtons-nous pas à les visiter en détail; nous nous bornons à leur jeter le salut de vénération et de respect, auquel ont droit les choses d'un passé reculé. Après deux heures consacrées à un repos illusoire et à un déjeuner qui n'offrait guere plus de réalité, nous continuâmes notre marche à travers le plus ravissant pays possible. Le soleil qui nous avait si bien épargnés avant-midi, lançant alors ses traits de

feu le long de la vallée, et nous donnant en plein sur la figure, rendit cette seconde moitié de notre marche, sous ce rapport, moins agréable que la première. Peu à peu, le caractère grave des rochers noirs et roides, disparut pour faire place à des contours plus moelleux, plus ondulés, plus européens. Nous eussions pu nous croire dans les sites pittoresques du Tirol ou de la Suisse Saxonne. Dès que le chemin, s'écartant de la Barrada, nous eut tracé une autre direction, nous nous enfonçâmes dans une route excessivement pierreuse, conduisant à des hauteurs énormes. Comme ces plateaux, vus d'en bas, paraissaient être le domaine exclusif des nuages, nous ne fûmes pas mal surpris d'y trouver, au milieu d'un terrain regorgeant de pierres, des terrasses défrîchées et parfaitement labourées. Vers les cinq heures après-midi, nous aperçûmes le village de Nébi-Sid, penché sur le versant d'une côte assez escar-

pée. Une mosquée coiffée de sa blanche coupole et flanquée d'un gracieux minaret, décorait ce petit village, en lui ôtant l'aspect monotone que présentent d'ordinaire, les sales masures en terre des villages orientaux.

Nous trouvâmes nos tentes déjà dressées et ce ne fut pas sans plaisir que nous aperçûmes, en approchant, notre gâte-sauce en train d'apprêter le dîner. Des légions de badauds entouraient l'artiste. Comme la soirées était belle, nous fûmes bien aises de rôder quelque temps à pied, dans les environs, pour dégourdir nos jambes.

Le vieux Djoumal, qui servait de guide à nos mulets de bât vint à moi pour me montrer l'état effrayant dans lequel se trouvaient ses yeux à demi-fermés, écarlates d'inflammation. C'était une de ces ophthalmies orientales, spontanées, qui souvent coûtent la vue aux

victimes qu'elles se choisissent. Je ne doute point que l'incurie des gens du peuple de ces contrées ne soit pour beaucoup dans la tournure funeste que prennent ces maladies parmi eux, car je vis ce malheureux fourrer ses dix doigts sales dans ses yeux enflammés, et les frotter en y introduisant la poussière que plusieurs heures de marche y avaient accumulée. Je les lui fis aussitôt laver avec de l'eau tiède, et, l'exhortant à ne point y porter les mains, je lui ouvris les trésors de l'homéopathie, en tirant de ma petite pharmacie portative de quoi calmer l'irritation. Cela me réussit à merveille, mais je dus constater que, même l'inflammation supprimée, les yeux de Djoumal naturellement chassieux n'étaient pas de ceux qui parviendraient jamais à faire battre des cœurs féminins.

Pendant que j'étais à faire le métier d'oculiste autour de Djoumal, les habi-

tants du village apportèrent de la volaille à vendre, et bonheur ! ils nous promettent du lait de vache pour le lendemain, à notre réveil. Nous n'en avons pas vu depuis que nous avons quitté l'Europe. Sont-ils bizarres, ces Orientaux, avec leurs idées de condamner les choses les plus inoffensives et les plus nécessaires à l'homme !

Figurez-vous qu'ils considèrent comme un péché de manger de la viande de boucherie et comme un crime de boire du lait de vache ; d'en faire du beurre, ce serait une énormité. Il n'y a que le mouton et la chèvre qui servent à tout, mais malheureusement, la viande de l'un, comme le lait de l'autre, sentent mauvais. Ce fut un cri de joie unanime, lorsque, à notre banquet, qui ne tarda pas à être servi, nous vîmes apparaître un plat d'artichauts, mais encore ce plaisir ne fut que de courte durée, car le malheureux Giovacchini, notre Vatel de

campagne, avait eu la monstrueuse inspiration de les inonder d'une sauce, dont le parfum avait de quoi faire frissonner les morts mêmes. La nuit fut moins froide que la veille.

B a l b e k,

4 Mai.

La journée est chaude. Le soleil darde à plat dans l'entonnoir de la vallée. Le chemin est pierreux et, la marche, fatigante. Environ à une heure de distance de Balbek, l'ancienne Héliopolis, nous gravîmes une petite colline, du haut de laquelle nous pûmes apercevoir les magnifiques ruines du temple du Soleil, se détachant sur le fond bleu du ciel. Nous les saluâmes de loin avec admiration et respect. En descendant la colline nous perdîmes de vue ces restes grandioses de l'architecture antique. Nous aperçûmes cependant çà et là quelques traces d'anciennes constructions, qui jadis étaient comprises dans les murs de la somptueuse cité.

Nous passâmes devant les carrières d'où l'on tira les pierres gigantesques qui servirent à la construction du temple du Soleil. Une énorme pierre oblongue, de dimensions vraiment fabuleuses, taillée de main d'homme, gisait là, à jamais sans doute, car, de nos jours, malgré la vapeur et les progrès de la mécanique, on réussirait difficilement à mouvoir de semblabes pièces.

La ville d'Héliopolis, ou ville du Soleil, devait son nom au temple du Soleil, dont nous allions bientôt admirer les superbes ruines. Antonin-le-Pieux le fit construire au deuxième siècle. Plus tard, Constantin le transforma en église. Abou-Obéidah, lieutenant du calife Omar, s'en empara à son tour. En 1401, Balbek tomba entre les mains de Tamerlan et en 1759 un effrayant tremblement de terre la convertit en ruines. Elle est aujourd'hui, comme qui dirait, la capitale des brigands des montagnes, des sauvages Bédouins. Les tradi-

tions historiques nous apprennent que Balbek, située sur un sol pittoresque, offrait dans le temps un remarquable ensemble de constructions et qu'elle jouissait d'un air extraordinairement salubre. Le sol des environs est très-fertile. L'eau y abonde et toutes les maisons de la campagne environnante, sont pourvues de fontaines. On dit qu'une partie de la montagne voisine, sur une étendue de près de deux heures de marche, était couverte des plus beaux vignobles, mais que le régime oppressif des chefs de provinces, en a fait abandonner la culture, de sorte que les habitants de Balbek, en sont réduits aujourd'hui à tirer leurs raisins de Zachle.

Ce n'est pas sans émotion que nous aperçûmes le sombre ravin, les tristes cyprès qui encadrent aujourd'hui ce monument, jadis si glorieux et si animé. Ces arbres de la mort dont on décore les cimetières d'orient,

détachaient étrangement leur funèbre verdure sur le fond brillant des ruines, dorées par les rayons d'un soleil ardent.

S'il est un lieu où la mort signale éloquemment sa présence, c'est bien ici, au milieu de ces débris et de ces arbres de deuil. Ici, semblent-ils dire, s'éleva jadis une florissante cité, et de toute sa splendeur, que reste-t-il?.... Rien. Les paroles de l'Évangile ne s'y font même plus entendre.

Cependant, lorsqu'après avoir tourné le petit bois de cyprès qui masque la plus belle partie des ruines, vous vous trouvez tout-à-coup, face à face avec l'immensité de l'édifice sublime qui, quoique dégradé, est encore debout, lorsque votre œil avide et stupéfait se perd dans les nues, en suivant la ligne infinie de ces colonnes gigantesques, l'impression douloureuse, que vous avez tout d'abord ressentie à l'aspect lugubre de l'ensemble, fait place à l'admiration et à

l'enthousiasme. — Non, vous écriez-vous, tout n'est pas mort à Héliopolis, car le génie qui présida à la construction de ce temple vit et vivra, tant que la dernière pierre n'aura pas été emportée par l'action des siècles.

C'est principalement la surprenante harmonie qui règne dans ses vastes proportions qui fait du temple du Soleil l'objet de la plus vive admiration. Viennent ensuite la richesse des ornements sculptés, le fini admirable des plus petits détails, les cannelures soignées des colonnes, les chapitaux, les frises et les architraves dont le travail est incomparable; bref, le tout ensemble est une merveille, et il n'existe, que je sache, sur la surface du globe, que les ruines de Palmyre, auxquelles le temple de Balbek doive céder le pas.

Nous descendîmes de cheval, et comme nos bagages étaient restés en arrière, nous entrâmes en attendant, sous le grand portique du temple et nous nous y étendîmes sur les

pierres amoncelées. Nous nous couchâmes sur le dos, afin de pouvoir ainsi, sans risquer de nous disloquer le cou, suivre du regard jusque dans les nues les détails des lignes supérieures, et admirer la belle collection de rosaces qui orne le plafond. Ces rosaces, qui toutes sont differemment sculptées, offrent une variété de grâce, de goût et d'art incomparable. Une profusion de lézards courant au soleil au milieu des ruines, semblaient nous dire que tout n'était pas mort en cet endroit, puisqu'ils sont les amis de l'homme. Quelques enfants vinrent nous offrir de l'eau; elle paraissait fraîche, délicieuse, limpide, mais notre drogman nous conseilla de nous en abstenir, prétendant qu'elle était malsaine, et qu'elle donnait la fièvre.

On nous fit traverser un immense corridor souterrain, creusé dans les fondements d'un second temple, qui eut plus à souffrir du tremblement de terre que l'édifice principal.

Nos tentes furent dressées sur un grand plateau, au milieu des ruines. Un mur de misérables fortifications, d'une époque beaucoup plus récente, et qui jurait avec la beauté de l'architecture antique, fermait, d'un côté, ce plateau.

Après avoir dîné, nous visitâmes les ruines en tous sens, ayant, à chaque pas, l'occasion de nous féliciter de la chance qui nous y avait amenés. Croyant que cet endroit, morne et désolé, servait de repaire à quelques oiseaux de proie, je pris mon fusil de chasse et je fis un tour; mais je revins les mains vides, sans avoir même aperçu le moindre hibou, le plus petit vautour. Bientôt je vis se diriger de notre côté toute une avalanche d'hommes et de chevaux. C'était la caravane française que nous avions vue au Mont Carmel; elle dressa son camp tout près du nôtre.

Au bivouac près de Zachlé.

5 Mai.

Nous quittâmes Balbek de grand matin. Après avoir payé notre tribut d'admiration à ce célèbre monument de l'art antique, nous fûmes vivement tentés de faire un détour, pour aller rendre nos hommages à des monuments d'un autre genre, remontant aux premiers âges du monde; je veux parler des gigantesques cèdres du Liban, dont il est question dans les écrits les plus anciens, et notamment dans la Bible; mais lorsque nous eûmes appris que ce détour nous causerait la perte de deux jours, une ascension fort difficile, et que nous nous exposions à arriver à Beyrouth après le

départ du bateau, ce qui nous eût fait subir une perte de temps très considérable, nous nous décidâmes, quoique à regret, à renoncer à cette intéressante excursion, que notre pauvre Costandi, s'entêtait à appeler „la visite“ non pas aux cèdres, mais „aux chèvres du Liban“.

Nos chevaux avançaient rapidement sur le moelleux tapis de verdure qui recouvrait la vallée que nous parcourions. Une petite grotte artificielle, mal bâtie d'un amas de boue et de pierres, nous abrita à mi-chemin pour notre halte accoutumée. Nous bivouaquâmes la nuit sur une ravissante et verte prairie à l'entrée de Zachlé. Adossés au Liban, nous avions devant nous les lignes gracieuses de la chaîne de L'Anti-Liban. Une foule d'enfants arabes, dont la plupart étaient chrétiens, vinrent nous regarder avec curiosité. Pendant que Giovacchini faisait bouillir notre

potage, nous nous amusions à leur enseigner des jeux de nos contrées, puis nous leur fîmes chanter en chœur quelques airs dont ils estropiaient incroyablement les paroles, ce qui fut pour tout le monde un sujet de bruyante hilarité. Un petit gros, âgé de cinq ans au plus, avait la mine et la tournure graves d'un magistrat. Je lui offris, en riant un verre d'eau de vie, qu'il avala d'un trait, comme s'il en eût eu la plus parfaite habitude. Un cavalier indigène passa devant nous au pas élégant d'un superbe cheval gris-pommelé. C'était le cheval du gouverneur de la province que son esclave promenait : une jument magnifique. Il est étrange que les gens riches, les grands seigneurs de ce pays, ne montent jamais que des juments ; c'est la suprême élégance, l'usage et la mode.

Au bivouac de Han-Sech-Mahmoud.

6 Mai.

Notre camp est levé à huit heures. Pendant deux heures nous suivons la vallée. La chaleur est accablante. Nous traversons dans tous les sens, plusieurs bras de torrents. Enfin nous gravissons le Liban, et retrouvons le même chemin, qui nous avait conduits à Damas. Je me dispense donc de revenir sur la description que j'en ai déjà faite. Ce chemin présente cependant une différence qui nous frappe. C'est un bon bout de chaussée, ouvert à la circulation.

En faisant notre halte dans un cabaret de grande route, nous apprîmes que l'Emir de l'endroit, ayant été prévenu de notre

prochaine arrivée, y était venu à notre rencontre et qu'ayant attendu plusieurs heures, il avait pris le parti de s'en retourner chez lui. Il avait bien fait, car on sait ce que signifie une pareille attention de la part d'un Emir; elle n'a d'autre but que de vous extorquer de l'argent, et j'avoue que j'aime tout autant l'employer autrement. Chemin-faisant, j'entrai en conversation avec un inconnu qui était venu au grand trot de son cheval à notre rencontre et qui, reconnaissant en nous des voyageurs européens, avait eu l'obligeance de s'arrêter pour me tenir le langage suivant :

— Vous revenez de Damas messieurs? c'est heureux que vous soyez sur votre retour à Beyrouth. Trois ou quatre jours plus tard vous n'auriez pu passer le Liban. Ne vous méfiez pas de moi, suivez mon conseil, faites diligence, et remerciez la Providence d'avoir fait qu'aucun incident ne vous ait retenus de l'autre côté

des montagnes. Je suis le drogman de l'Administration de la compagnie française, chargée de la construction de cette chaussée, et je suis envoyé en toute hâte, pour faire suspendre les travaux et faire mettre les outils en lieu sûr. Les populations sont saisies d'un accès de fièvre hostile. Plusieurs meurtres et combats partiels viennent déjà d'avoir lieu dans la montagne et, selon tous les indices recueillis, nous sommes à la veille de quelque tragique événement. La plupart de nos ouvriers en effet, trahissant leurs engagements, ont abandonné les travaux et une grande excitation se manifeste dans tous les esprits. Pour quiconque connaît les mœurs de ce pays, ces indices ont une grande signification. Ces transports sanguinaires, qui se propagent avec la rapidité de l'éclair, procèdent, la plupart du temps, d'une cause tout-à-fait insignifiante : une brouille de famille, un roman de femme, une rivalité d'a-

mants, une susceptibilité maritale, en voilà bien assez pour provoquer le ressentiment et la vengeance. Ces petites querelles ne tardent pas à atteindre des proportions considérables, à prendre un caractère politique et à mettre ainsi le pays à feu et à sang; c'est alors que le fanatisme des musulmans se donne carrière contre les chrétiens.''

Ce monsieur fit vraiment preuve de beaucoup d'obligeance à notre égard; je l'en remerciai vivement. Profitant de ses sages conseils, nous continuâmes notre route sans perdre de temps, fort aises de ne point nous trouver d'une couple de jours en retard. Comme nous descendions toujours la montagne, nos chevaux avaient les jambes tellement engourdies que leur allure devint insupportable. Leurs muscles étant raidis, ils avançaient l'avant-main par un mouvement saccadé très-dur, tandis que, la croupe toujours en l'air, ils redoublaient la com-

motion par un mouvement non moins raide de l'arrière-main; c'était au point que nous préférâmes faire une partie du chemin à pied. Nous n'atteignîmes qu'assez tard l'endroit destiné pour notre coucher. Comme nos bagages ne faisaient que d'arriver, les tentes n'étaient point dressées, le dîner point préparé; c'était d'autant plus désagréable, que nous étions fatigués et que nos estomacs criaient famine. Le sieur Giovacchini mit deux longues heures à nous confectionner un dîner épouvantable; ses provisions tiraient à leur fin et le peu qui en restait, ayant subi dans son horrible garde-manger portatif toutes les conséquences de la température brûlante de la journée, exhalaient une odeur infecte. La déception fut grande et pénible. Nous ne pûmes toucher à rien, car un plat était plus nauséabond que l'autre. Costandi, quelque peu décontenancé par ce repas révoltant qu'il allait

néanmoins nous mettre en compte, vint humblement nous faire ses excuses, en disant:

— En voulez-vous, une langue perfoumée et chargée?

— Nous allâmes nous coucher, cherchant dans le vieux proverbe: „qui dort dîne“ un sens consolateur. Ce proverbe, ainsi entendu à notre façon, ne mentit point; nos yeux ne tardèrent pas à se fermer et le sommeil nous fit oublier les exigences de la faim. Mais ce qui nous préoccupait plus encore que ces questions d'estomac, c'était la crainte d'avoir à nous embarquer le lendemain sur une mer furieuse, car il soufflait un vent de mer à décorner des bœufs, et, du haut du plateau occupé par nos tentes, nous pouvions apercevoir l'aspect sinistre que présentait le perfide élément.

Beyrouth,

7 Mai.

Le trajet est court, et le chemin uni, jusqu'à la cime d'une montagne, couronnée par une maison de poste de l'administration qui construit la chaussée; de là la route va toujours en descendant doucement jusqu'à Beyrouth. J'y pris un char-à-bancs, pour faciliter à ma famille le reste du voyage, et continuai la route à cheval. Nous trouvâmes, en effet, en arrivant à Beyrouth, la mer dans le hideux état, où elle nous était apparue la veille, de l'endroit de notre dernière couchée. Il faisait un vent à déraciner les cèdres

ou, selon Costandi, les chèvres du Liban.

Nous rentrâmes dans l'odieux étouffoir de nos chambres d'hôtel; c'étaient des fournaises. Au dehors, des tourbillons de poussière, au dedans des légions de moustiques, qui nous harcelaient impitoyablement de leurs morsures invisibles. Quel contraste avec les délices de l'atmosphère embaumée et sereine dont nous venions de jouir à Damas! Nous eûmes l'obligeante visite de notre consul général, qui nous annonça la nouvelle inattendue de l'arrivée toute récente à Beyrouth de l'évêque Cyrille, dont nous venions de prendre congé à Jérusalem. Nous dinâmes avec lui, le même soir, au consulat. Je reçus un gros paquet de lettres que le pyroscaphe qui devait nous recevoir le lendemain, venait d'apporter d'Europe. Quiconque n'a pas fait de voyage lointain, ne sait pas l'émotion que

l'on éprouve, à l'arrivée d'un bâtiment européen, porteur de nouvelles plus ou moins récentes, dans le port que l'on habite. Ce bateau, c'est l'*Elleno* de la compagnie du Lloyd autrichien. Malheureusement, il est peu spacieux, et n'a pas les qualités locomotives que nous lui eussions désirées.

A bord de l'Elleno.

8 Mai.

Nous nous rendîmes à l'église dès les six heures du matin. Il paraît donc, que l'usage où l'on est à Jérusalem, de célébrer les messes dès l'aube du jour, est commun à tout l'orient. Au sortir de l'église, l'évêque m'engagea à l'accompagner en visite de courtoisie chez le Métropolitain grec. Je trouvai en lui un gros vieillard austère, aux manières quelque peu rudes. Le prélat ne fit guère de frais à cette occasion, et même il nous fit grâce des rafraîchissements d'usage, ce qui abrégea l'audience, d'ailleurs médiocrement intéressante. J'allai de là, pour toucher de l'argent sur

ma lettre de crédit, à la maison de commerce principale de l'endroit, dite : banque Ottomane, et qui n'est composée que d'anglais. Vu le dimanche, j'y trouvai visage de bois. Je cours çà et là, pour déterrer le banquier absent, vains efforts! On me renvoie de maison en maison et cependant le bateau chauffe, l'heure du départ approche et nous sommes à sec d'argent! Il est 3 heures passées et je n'ai en poche qu'un chiffon de papier qui, tout en disant beaucoup à qui admet son langage, ne dit rien à ceux qui demandent à être payés au comptant. Il est près de quatre heures. Je n'ai pas un rouge liard d'espèces sonnantes à ma disposition, et à six heures l'Elleno doit appareiller. Position délicate, scabreuse, insupportable! A la fin des fins, un garçon arabe tout essoufflé monte quatre à quatre l'escalier de l'hôtel, et me crie, que le banquier monte derrière lui. On m'introduit, en

effet, un John Bull quelconque que je reçois à bras ouverts ; mais ma déception redouble, lorsque l'inconnu aux favoris oranges me déclare que, bien qu'il soit le banquier, sa banque est fermée, et que le caissier a pris la clé des champs. Je dépense mon reste d'éloquence à peindre sous les plus vives couleurs à cet excellent monsieur, tout ce que ma position offre d'odieux. La douleur de voir partir le bateau sans nous, me prête une parole si persuasive, que mon interlocuteur s'associant aux horreurs du sort qui m'attend au coup de six heures, jure de me venir en aide coûte que coûte. Connaissant tout le monde à Beyrouth, il se charge de me trouver une certaine somme d'argent sur ma lettre de crédit, quitte à la rembourser de sa caisse le lendemain. Comme nos places avaient été payées d'avance, il ne s'agissait heureusement, que d'une somme peu importante

qui me permît de régler mes comptes avec Costandi et de payer l'hôtel. J'aurais pu m'adresser, à cet effet, au consul ou à l'évêque, mais tous deux étaient allés faire une course hors de la ville. A cinq heures sonnantes, mon aimable gentleman revint les mains pleines. Je n'eus que le temps de le remercier et de payer les comptes de l'auberge. Les passagers étaient priés de se trouver à bord, une bonne demi-heure avant qu'on ne levât l'ancre. Quoique dans le port encore, le navire est balotté comme un bouchon. A peine y sommes-nous, qu'une impitoyable averse tombe glacée, des gros nuages suspendus au ciel ; une effroyable bourrasque l'accompagne. Quel pronostic, au moment d'appareiller! Tout le monde plus ou moins se trouve mal; on crie, on gémit, et même on fait pis que cela; c'est odieux. Cependant le signal est donné, et nous prenons le large. La mer est furieuse, le

vent siffle avec rage, et le roulis augmente de plus en plus. La pluie cesse au bout d'une heure, mais la mer n'en est que plus méchante. Nous aimâmes mieux passer la nuit tout entière sur le pont par une atroce humidité, que de descendre dans les égouts des cabines, qui en effet, par un gros temps, ne sont que des égouts.

A bord de l'Elleno, en vue de Chypre.

9 Mai.

Au lieu d'atteindre Chypre, à l'aube du jour, ainsi qu'on nous l'avait fait espérer, nous ne pûmes, par suite des vents contraires, et de l'état houleux de la mer, mouiller devant cette station de passage que sur le midi. Aussitôt l'ancre jetée, nous nous précipitâmes dans les canots, pour nous rendre à terre. Le trajet ne fut pas long, mais fort désagréable, car la houle faisait danser et pirouetter la chaloupe de la manière la plus désolante.

L'île de Chypre, nommée Cyprus par les anciens, Kibris par les Turcs, située dans la Méditerranée, entre l'Asie Mineure et la Syrie fait

actuellement partie de la Turquie d'Europe. Deux chaînes de montagnes la traversent. Jouissant d'un sol très généreux et extrêmement fertile, elle produit beaucoup de céréales, d'excellent coton, une grande variété de fruits, principalement de belles figues, d'excellent vin, du tabac, des huiles, de la garance, des abeilles et des moutons. On y a exploité anciennement de riches mines d'or, d'argent et surtout de cuivre. Cette île fut très célèbre dans l'antiquité. La ville actuelle de Chypre, si toutefois on peut l'appeler ville, est très-petite, malgré son commerce considérable en vins, cotons, fruits et blé. Nous descendîmes à l'unique auberge dont elle dispose et dont, par parenthèse, elle eût peut-être mieux fait de ne point disposer, car un trou pareil, qui, cependant, se donne les airs d'un hôtel, compromet la ville tout entière, voire même, toute l'île de Chypre.

Il ne faut pas trop de temps pour faire une description exacte de cette auberge : c'était une maisonnette de mauvaise apparence, mesquine et malpropre, composée de quelques chambres basses, à portes et à croisées qui ne fermaient point, meublée de quelques chaises boiteuses, de sortes de canapés concaves, et de lits d'une malpropreté repoussante. Le jour pénétrait à peine dans la salle à manger et la cuisine était plutôt faite pour vous priver de votre appétit que pour vous en donner ou le satisfaire. Cependant, tout mauvais que fût cet abri, nous nous estimâmes heureux de sentir la terre ferme sous nos pas. Je ne tenais à m'arrêter à Chypre que pour visiter l'église de St. Lazare, construite sur la grotte où reposent les restes de ce Saint, frère de Marie et de Marthe. Lazare mourut, comme l'Evangile nous l'apprend, deux fois, et par conséquent il fut deux fois enterré.

Ressuscité à Béthanie, dans les environs de Jérusalem, par la parole toute puissante du Seigneur qui l'aimait, il vécut encore longtemps, prêcha l'Évangile, devint évêque et mourut une seconde fois à Chypre, où son corps fut enseveli dans une grotte servant de tombeau, selon l'usage du temps. L'église n'est pas grande, mais assez jolie. On descend plusieurs marches, pour visiter le tombeau. Comme le jour ne peut y pénétrer, on vous munit de cierges. L'intérieur de la tombe est humide, néanmoins bien conservé. Nous nous y agenouillâmes, pour vénérer les saintes reliques, au souvenir desquelles se rattachent de divines paroles : *Lazare, notre ami, est mort,* dit Jésus à ses disciples, *Je vais le réveiller.* Ce dut être une vraie âme d'élite, que l'âme de cet homme, qui sut mériter l'affection de Jésus-Christ au point d'en recevoir le titre d'ami ; ce dut être une

vraie âme d'élite, que cette âme qui, trois jours après avoir quitté le corps, déjà atteint de putréfaction, auquel elle était unie, lui fut tout-à-coup rendue par un miracle; ce dut être enfin une vraie âme d'élite que cette âme, qui sut inspirer au Divin Fils de l'Être Suprême une affection si vive, qu'il versa des larmes en approchant de sa tombe, larmes d'autant plus significatives que le Seigneur, allant le ressusciter, savait bien que la mort de Lazare n'était que momentanée. Quelle ne devait pas être l'affection du Sauveur pour son ami, si cette mort de courte durée à laquelle sa parole allait bientôt poser un terme, suffit pour provoquer en lui cette vive douleur! J'avoue qu'en présence de cette modeste tombe d'un homme, si haut placé dans la pensée du Seigneur, et qui, sur la terre, avait vécu avec lui dans l'intimité, je me sentis profondément pénétré d'un sentiment de vé-

nération qui ne peut se décrire. Je repassai silencieusement dans mon esprit tous les détails de ce touchant épisode de la mort de Lazare, depuis le moment où le Seigneur en donna la nouvelle à ses disciples, jusqu'à celui où éclata la puissance Divine, en rendant la vie à un cadavre de quatre jours.

Au sortir de l'église un moine nous offrit des gravures représentant la résurrection de Lazare. A peine rentrés à l'auberge, on nous apprit que notre bateau faisait mine de vouloir appareiller. Le vent heureusement s'est lassé à son tour de ses folles colères. Nous ne tardons pas à lever l'ancre. La mer quoique encore agitée, se conduit plus raisonnablement, ce qui me donne la possibilité de voir la société que nous avons à bord ; il est vrai que, depuis Beyrouth je ne l'ai, hélas ! que trop entendue, mais je n'ai pas encore pu en

étudier la physionomie, il faut avouer que c'est un drôle d'assemblage !

J'aperçois d'abord un groupe d'Américains, parmi ceux-ci un gros adolescent avec la figure d'un enfant en bas âge et non vacciné. Plus loin, un tout jeune garçon décoré de je ne sais quelle marque de faveur inconnue, un troisième enfin qui, au moment où je suis à l'examiner, laisse nonchalamment tomber à terre sa cigarette enflammée, sans même songer à la ramasser. Il est heureux que j'aie aperçu cet accident assez à temps pour y attirer l'attention de l'inconnu qui était sur le point de devenir incendiaire. Un nez qui n'en finit plus, prenant naissance dans une petite figure ratatinée, encadrée d'une profusion de cheveux et de poils bouclés, paraît être le boute-en-train de cette société de voyageurs du Nouveau Monde. A la proue du bâtiment, était assis par terre,

un Turc de fort mauvaise mine : son teint jaune, ses joues creuses et son regard de plomb, contrastaient singulièrement avec la robe de chambre qui l'enveloppait; d'un jaune bouton d'or ardent, elle rendait la nuance bilieuse de sa figure affreusement laide. Il tenait un chapelet à la main, roulait ses prunelles dans tous les sens, récitait, à voix basse, des paroles inintelligibles et faisait enfin la plus piteuse mine qu'on puisse se figurer. Une pauvre vieille femme, qui n'avait pas, elle non plus, l'air de la santé même, était à demi-couchée près de lui, et encore sous l'impression du gros temps que nous venions tous de subir. Plus loin, j'aperçois un Anglais, mis avec soin, et consolant sa moitié qui paraît avoir jeté une partie de ses entrailles aux poissons. Cette femme était Grecque et semblait n'avoir pas encore été mise au fait de la pruderie anglaise, car elle était passablement

décolletée, et elle portait, à bord, une robe de bal, de je ne sais quelle vaporeuse étoffe chinée. Elle me sembla jolie de figure, tant qu'elle n'eut pas ouvert la bouche. car en écartant ses lèvres, du reste, vermeilles et gracieuses, elle laissa voir quelque-chose comme les ruines noircies d'un village brûlé, et je m'attendais à y surprendre deux fines rangées de perles ! On pouvait voir du premier coup d'oeil que cette moitié d'anglais n'était pas une fille d'Albion, car on reconnaît une anglaise à la minute, surtout l'anglaise en voyage. Des cheveux en tire-bouchon, des dents d'une longueur imposante, mais d'une blancheur parfaite, des mouvements vifs, un chapeau de paille, une robe noire et courte, un plaid écossais, un mackintosh imperméable, des bottines à grosses semelles, un mouvement de mâchoires perpétuel, un agenda à la main et, si c'est possible, un King-Charls

sur les genoux: tels sont les principaux traits auxquels on reconnaît l'anglaise qui voyage, entre mille nationalités diverses. Vous me direz : mais est-il possible qu'elles soient toutes ainsi vêtues et qu'une anglaise n'ait que sa robe noire et son chapeau de paille avec elle? C'est habituellement le cas de ces touristes intrépides. En effet quoi de plus pratique? La robe noire et le chapeau de paille peuvent, en effet, se porter à bord comme à terre; l'un se lave, l'autre est sensé ne jamais se salir. Avec le noir, vous pouvez vous passer de toute autre nuance et ce noir reste noir jusqu'à la fin. Le moment de répit que nous donna le calme de la mer, ne dura pas longtemps. Le vent redoubla d'impétuosité, la vague, de violence et d'écume. La nuit fut très fraîche et fort humide.

. . . . . .

A bord de l'Elleno.

10 Mai.

Le vent siffle toujours; la mer loin de se calmer monte et descend, se brise en mille sillons écumants, le navire crie et grince, la pauvre humanité souffre.... Une heure succède à l'autre sans apporter de changement, sans promettre de relâche prochaine. L'air est froid, le ciel, quoique bleu a une mine impossible et implacable.

Vingt quatre heures se passent ainsi jusqu'à ce que le bâtiment arrête enfin le mouvement de ses roues fatiguées, dans un port de modeste apparence. Ce port a cependant eu ses jours de grandeur et de gloire car un colosse d'airain formait jadis de ces jambes gigantesques la porte de son entrée, et témoignait ainsi de sa magnificence.

Rhodes,

le 11 Mai.

Nous mouillâmes devant Rhodes, quatre heures plus tard que l'itinéraire maritime de notre bâtiment ne l'indiquait. L'aspect de la ville est d'un joli effet, la verdure y abonde et les bâtisses toutes blanches, y ressortent d'une manière assez coquette. Nous descendîmes à terre, pour avoir quelques instants de répit et réparer le désordre de notre toilette. Le restaurant qu'on nous indiqua, était un type de malpropreté et de mœurs d'une primitivité vraiment désespérante. Comme il ne s'y trouvait qu'une seule chambre disponible, et que ladite chambre n'avait pour meubles

qu'une seule chaise, laquelle était défoncée, et qu'une seule cuvette, il était impossible que, tout le monde à la fois, en prît possession. J'allais m'asseoir au bord de la mer, sous le frais ombrage d'un groupe d'arbres, servant de cadre à un petit établissement, composé de tables et de bancs en bois, où plusieurs indigènes étaient occupés à boire leur café, à fumer et à causer. Cet établissement champêtre appartenait au restaurant; il n'y avait que la rue longeant le rivage qui l'en séparât. Le rez-de-chaussée du restaurant était rempli de monde, mais, vu l'heure matinale, et peut-être aussi vu l'absence d'aliments tentants, la boutique n'offrait en ce moment que le tableau d'une salle de barbier: nombre de gens s'y faisaient savonner et raser. Un garçon d'auberge parfaitement malpropre, apparaissait de temps en temps sur le seuil de la porte d'entrée, les mains pleines de vieux restes

d'aliments dont il cherchait évidemment à débarrasser la cuisine qu'il était en train de balayer. Une quinzaine de chiens amaigris et de mine piteuse allongeaient leurs museaux dans la direction de cette porte, remuant la queue en signe de joie, toutes les fois que le garçon s'en approchait avec le paquet d'immondices, qu'il abandonnait à leur discrétion. Des marchands de toutes sortes de produits de mince valeur encombraient la rue. Aussitôt que le brillant salon de toilette fut libre, nous l'assiégeâmes de notre côté et à peine avions-nous fini, qu'un signal, à bord de notre bateau, nous invita à nous y rendre immédiatement. Je n'ai donc personnellement rien à ajouter à ce que je viens de dire de l'île et de la ville de Rhodes. Comme c'est bien peu et que je pense que mes lecteurs aimeraient à trouver ici une plus ample description, voici quelques détails supplémentaires que

j'emprunte à l'histoire : L'île de Rhodes, en grec : Rhodos, fut nommée ainsi, du mot grec Rhodon (rose), à cause de l'abondance de ses roses. Cependant, avant que cette richesse du règne végétal lui valût ce gracieux surnom, elle avait été longtemps connue sous la dénomination d'Ophiusa à cause des nombreux serpents qui la peuplaient ; à ce nom avait succédé celui de Macara (La bien-heureuse). Située dans la Méditerranée sur la côte s. o. de l'Asie-Mineure cette île jouit d'un climat délicieux et d'un sol très-fertile, bien que la culture en soit fortement négligée. Elle renferme des montagnes et de belles forêts. Les géognostes prétendent que cette île doit son origine à un effet volcanique, et l'on dit qu'elle a été autrefois marécageuse, et qu'il y régnait des maladies. La ville de Rhodes qui contient six mille habitants, en est la capitale. Elle possède deux ports maritimes, dont le plus

petit, se trouvant aujourd'hui à peu près comblé, est presque hors d'usage. La ville de Rhodes fait remonter son origine vers l'an quatre cent trente-et-un avant Jésus-Christ, au temps de la guerre du Péloponèse. Soumise quelque temps au joug d'Athènes, elle s'en débarrassa lors de la guerre sociale, et son commerce étendu, ainsi que la culture des lettres et des arts, lui valurent une haute prospérité. Qui de nous, dès l'âge le plus tendre, n'a pas appris à connaître, par des gravures d'enfants, l'image de ce monument de l'antiquité, qu'on appelle le colosse de Rhodes? Les pieds de cette statue d'airain étaient posés sur les deux môles, qui formaient l'entrée du port, et les plus forts bâtiments, dit on, pouvaient passer entre ses jambes. Aujourd'hui, il n'y a plus de vestiges de ce colosse; on vous montre seulement s'élevant à fleur d'eau, les deux môles sur

lesquels s'appuyaient jadis les pieds du colosse. Cette énorme statue d'airain massif représentait Apollon ou le soleil. Sa hauteur était de trente trois mètres. Commencée par Charès de Linde, trois cents ans avant Jésus-Christ, elle fut achevée vingt deux ans plus tard par Lachès. Les chevaliers de S[t] Jean de Jérusalem ayant, en 1309, enlevé cette ville aux empereurs grecs, s'y établirent en 1310, sous le nom de Chevaliers de Rhodes, et y restèrent jusqu'en 1522. A cette époque Soliman II vint les y assiéger et les en expulsa. Les chevaliers s'établirent alors dans l'île de Malte que leur donna Charles-Quint; de là le nom de chevaliers de Malte qu'ils conservèrent depuis.

En rade de Smyrne,

le 12 Mai.

Après une nuit extraordinairement froide et humide, passée sur le pont, nous éprouvâmes une journée un peu moins rude. Vers le soir surtout, les convulsions de la mer se calmèrent peu à peu. Les passagers qu'une grosse pluie avait chassés du tillac dans les cabines, quittèrent enfin leurs cellules de souffrance et se réunirent presque tous au salon autour d'une longue table à thé. Nous fîmes, à cette occasion, la connaissance de deux dames anglaises : mesdemoiselles Beaufort, dont l'une était jolie, spirituelle, causante et gaie, l'autre silencieuse et sans cesse sous l'influence d'un mal de

mer inexorable. Ces deux demoiselles voyageaient seules. Elles revenaient de Palmyre; elles en parlaient avec une admiration intarissable. La jolie avait, outre le charme de son extérieur, un talent remarquable pour le dessin et l'aquarelle. Elle nous fît voir ses albums, des ébauches faites de main de maître, une collection de vues des plus intéressantes. Ces deux dames avaient l'air parfaitement comme il faut, et bien qu'elles parcourussent le monde plutôt en touristes masculins qu'en représentantes du sexe faible, rien dans leurs manières ne trahissait des natures, qui auraient cessé de garder les charmants priviléges de la femme: elles étaient modestes, douces et réservées. J'ai dit qu'elles voyageaient seules; j'ai entendu par là qu'elles n'avaient ni père, ni mère, ni frère, ni mari pour les protéger, mais elles avaient, bien entendu, des gens à leur service: une femme de chambre anglaise

aussi timide et à la fois aussi intrépide que l'étaient ses maîtresses, un courrier arabe, loué pour la circonstance, et naturellement un King-Charles, qui faisait leurs délices. Ces dames parlaient et lisaient déjà couramment l'arabe. Celle qui était jolie et bien-portante nous raconta le voyage qu'elles venaient de faire d'une maniere charmante. En parlant architecture, elle faisait l'effet d'être versée dans toutes les profondeurs de l'art, en parlant histoire elle devenait historien de premier ordre, en comparant les mœurs, les types, les détails de végétation et autres, elle avait l'air de prendre un intérêt également vif à toutes choses, d'avoir tout étudié et, qui plus est, d'avoir tout soigneusement classé et gravé dans sa mémoire.

Voyager ainsi, à travers un pays sauvage, étant demoiselle, avoir pour trésor sans défense, un extérieur provoquant, c'est

du courage, c'est plus que du courage, c'est de l'intrépidité. Miss Beaufort nous raconta un épisode des plus remarquables où les deux sœurs avaient été attaquées par des brigands. Cette rencontre des plus sérieuses, n'eût pas manqué d'amener un résultat tragique si le hasard, le sort ou plutôt la Providence ne leur fût venue en aide. En parlant des ruines de Palmyre, l'intéressante demoiselle nous fit voir une perle fine, de précieuse apparence et nous assura l'avoir trouvée elle-même dans le sable qui en encombre les ruines. Quel vaste champ de réflexions s'ouvre à l'esprit à la vue d'une perle, trouvée au milieu de décombres, datant d'une époque qui précéda d'environ mille ans la naissance de Jésus-Christ.

Nous devions atteindre Smyrne avant le coucher du Soleil, condition très-essentielle pour les voyageurs à bord, car une

fois le soleil disparu à l'horizon, personne ne peut se rendre à terre. C'est une règle générale dans tous les ports ottomans. Le bel astre, déclinant vers sa couche, transforma enfin les sillons de la mer en une surface unie comme un miroir ; le vent avait cessé, l'air était redevenu doux, et le bâtiment paraissait nager dans de l'huile.

Tous les passagers montent sur le tillac, tous se sentent regaillardis, rajeunis ; on cause, on chante, tout est revenu à la vie. On braque les lunettes d'approche sur la côte pittoresque où Smyrne se laisse deviner, mais en même temps, on suit d'un regard inquiet le déclin rapide du soleil. On obsède le commandant et le pilote de mille questions oiseuses sur le plus ou moins de probabilité qu'il y a d'atteindre Smyrne une demi-seconde avant la disparition sous l'horizon, du dernier point de

l'astre lumineux. C'est une véritable fièvre, c'est presque une agonie.

Le sort nous est décidément hostile, car voici Smyrne, nous ne sommes plus qu'à deux doigts de l'entrée du port, et nous voyons le soleil se plonger tout entier dans le lointain de le mer ! Notre arrêt est prononcé, il nous faudra attendre jusqu'à demain. Il faut avoir soi-même, après une traversée difficile, éprouvé la déception amère que cause cette absurde et arbitraire interdiction, pour comprendre la désolation qui s'empara de nous, quand, arrivés dans le port de Smyrne, peut-être cinq minutes après le coucher du soleil on nous déclara qu'il ne pouvait plus être question de débarquement jusqu'au lendemain matin. L'arrivée à Smyrne est vraiment ravissante. Longtemps avant d'aborder, le voyageur, fatigué du monotone spectacle que lui offre la lutte bruyante des flots, peut reposer ses

regards sur le tableau gracieux et varié qui peu à peu se dessine au rivage. De riantes montagnes avec la teinte tendre et diaphane que donne le lointain, apparaissent d'abord à sa vue, puis, à mesure qu'il approche de la côte, il voit successivement se dérouler devant lui la riche verdure d'une végétation abondante, de blanches maisons, les contours réguliers de quelques ouvrages de fortification, la citadelle dominant la ville. L'ancienne Smyrne, des forêts de vignes, le port rempli de navires, enfin des pavillons de toutes les couleurs, flottant au-dessus des maisons consulaires. Tel est l'aspect que Smyrne présente, vue du côté de la mer. Force nous fut de coucher à bord.

Le bateau étant à l'ancre, il n'y avait plus de roulis à craindre, ni d'odieux concerts à entendre dans les cabines ; je me décidai donc à y descendre pour passer la nuit sur

un de ces grabats infectes, auquel on veut bien prêter le nom de lit.

J'y trouvai un jeune homme, en train de faire admirer aux dames toute une caisse de jolies choses, emplettes qu'il avait faites en Orient et qu'il emportait avec lui en Europe. Lorsqu'on a de l'argent de reste, du goût et l'amour des curiosités, on trouve partout quelque chose valant la peine d'être acheté. Il nous fit voir, en effet, des objets charmants de toute sorte, recueillis un peu partout. Les demoiselles Beaufort, car la malade était aussi ressuscitée, une fois le pyroscaphe arrêté dans le port, nous firent voir de leur côté des souvenirs qu'elles avaient acquis au poids de l'or. Ces deux dames, dont j'avais, pour les distinguer entre elles, surnommé l'une, la fleur, et l'autre, la feuille morte, étaient douées d'une remarquable volubilité de langage; la fleur surtout ne laissait pas à ses

lèvres un moment de repos. Avec sa voix douce, ses expressions réservées, elle vous faisait l'effet, d'avoir d'hier seulement quitté son couvent. Et dire qu'elle était allée à cheval visiter les ruines de Palmyre, qu'en Egypte elle avait poussé jusqu'à Thèbes, sans autre garantie que sa bonne conscience, sa pudeur naturelle, sa force morale, puisée dans la religion ! Ces deux dames, étaient très-pieuses. J'ai souvent aperçu la fleur agenouillée pendant des heures entières dans sa cabine, récitant des prières d'une voix qui témoignait d'une piété réelle, d'une ferveur non simulée.

Smyrne,

le 13 Mai.

Dès l'aube du jour le navire est déclaré en libre pratique. Les passagers ne se font pas répéter cette bonne nouvelle; tous se précipitent à terre. Sur la recommandation des dames Beaufort, nous nous fîmes conduire à l'hôtel des deux Augustes, dont elles nous avaient vanté la propreté. Malheureusement cette auberge était comble. On nous conduisit à une maison nouvellement ouverte par un Phanariote, dont le nom m'échappe. Elle était assez propre, mais seulement parce qu'elle n'avait pas encore eu le temps de devenir sâle. En revanche, elle avait tous les inconvénients que son as-

pect inachevé promettait. D'autres voyageurs y affluèrent en même temps que nous, de sorte qu'il nous fallut nous contenter de deux petites pièces en tout et pour tout.

Comme on me dit que les bains de Smyrne jouissaient d'une certaine renommeé, je me donnai le plaisir d'en commander un dans le courant de la matinée. Je le trouvai, en effet, plus agréable que celui de Damas où l'on nous avait brûlé la plante des pieds. On me fit asseoir par terre sur des dalles tièdes, on m'entoura de cuvettes très propres, remplies d'eau à la temperature de la chambre, puis on m'inonda d'une écume de savon parfumé d'essence de rose. Au sortir du bain, on me servit des draps blancs et fins également parfumés et musqués; on m'offrit d'excellent café, une pipe de tabac turc parfait, des sorbets glacés et un bouquet de fleurs. Que voulez-vous de plus?

Nous visitâmes une ancienne église dédiée

à St Georges et tout en marbre. Nous déjeunâmes assez frugalement de mouton, sous forme quelconque et de Kaïmac. On appelle ainsi la crême de la crême, c'est-à-dire la couche supérieure de la crême. Cette crême, à force d'être la crême de la crême cesse entièrement de l'être: c'est plutôt un fromage moins le piquant; l'odeur, d'ailleurs, qu'exhale ce mets favori des orientaux le ferait plutôt ranger dans la classe des fromages que dans celle des crêmes ou des beurres. Nous parcourûmes les bazars qui n'offrent, à vrai dire. rien de très-curieux. Smyrne excelle dans les tapis. Nous nous fîmes conduire dans les boutiques destinées à cette marchandise, et nous y trouvâmes, en effet, de fort belles choses, mais à des prix passablement élevés.

Nous fûmes avertis qu'une secte de derviches dits *„derviches hurleurs“* allait sur les deux heures se réunir dans une mos-

quée, et qu'il était permis d'aller les voir se livrer aux sauvages transports de leur exaltation religieuse. Il existe plusieurs ordres de derviches : il en est qui s'imposent l'obligation de tourner autour d'eux mêmes, jusqu'à ce que, saisis de vertige, ils tombent par terre, exténués et à demi-morts. Ceux que nous allions voir s'étaient voués aux cris.

Comme nous arrivâmes à la mosquée de ces derviches avant l'heure fixée, on nous fit traverser un petit jardin, et sur l'invitation du principal membre de cette étrange congrégation, nous entrâmes dans un pavillon, où il était assis au milieu de ses confrères sur un divan disposé tout autour des murs. La société nous reçut poliment et hospitalièrement, nous engagea à prendre place sur le divan, et nous offrit du café, des pipes et tout ce qui en dépend habituellement. Ils nous adressèrent

quelques questions de curiosité, sur le but de notre voyage à Smyrne, sur le pays que nous habitions, sur son climat, sa végétation etc. Quand l'interprète traduisait nos réponses, ils écoutaient tous d'une manière très-attentive, et, quand il avait fini, ils échangeaient entre eux des observations sur ce qui avait été dit. Un vieillard qui paraissait être le chef de cette assemblée, avait une physionomie grave et respectable; les autres avaient un air insignifiant et commun. Il y en avait un surtout, dont les traits portaient le cachet de la plus insigne bêtise, et l'on devinait à la façon dont ses collègues s'entreregardaient quand il avait parlé, qu'il avait dit une sottise. Un jeune garçon de quinze à seize ans, d'un teint livide, quoique remarquablement beau, nous frappa par la noblesse de ses traits et par la tristesse profonde qui paraissait flétrir son existence; c'était vraisemblable-

ment un prosélyte, malgré lui, de la secte. La robe de chambre couleur de carmin qui l'enveloppait, imprimait à la pâleur verdâtre de son visage, encadré de longs cheveux noirs, une teinte d'autant plus sépulcrale que ses yeux brillaient comme deux tisons ardents.

Un derviche coiffé d'un bonnet en peau de mouton, de forme élevée et pointue, coiffure dont ces gens se servent de préférence, entra pour annoncer au chef que le reste de la compagnie était rassemblé et que l'heure de la cérémonie était venue.

Le président quitta le divan, et ses acolytes le suivirent en nous engageant à les accompagner à la mosquée qui se trouvait tout près de là. Elle était encombrée de monde. On nous fit monter dans une sorte de tribune. Le chef des derviches prit place au fond de la pièce, juste au milieu du mur, se trouvant ainsi adossé à la petite niche

qui, dans les mosquées, joue le rôle d'une espèce de sanctuaire ou d'autel. Le reste de la compagnie se rangea circulairement le long des murs de la mosquée.

Après un moment de silence, le chef fit un salut profond auquel répondirent tous les assistants. Il récita ensuite à haute voix, une prière en invoquant Mahomet; puis prononçant tout à coup, d'une voix rauque et sauvage, le mot Allah (Dieu), il continua à le répéter en l'accompagnant chaque fois d'un mouvement de tête qui simulait un salut. Le signal donné, les autres derwiches se mirent aussi à crier Allah, avec le même geste et les mêmes intonations gutturales. C'était un spectacle bien bizarre que cette troupe d'individus, renversant la tête en arrière, l'inclinant ensuite sur la poitrine et vociférant en chœur : Allah, Allah, Allah, Allah, Allah ! !........................ à l'infini. Ce concert durait depuis deux heures, et

le vieillard intrépide hurlait toujours Allah, Allah ! Enfin sa voix se voila et bientôt il ne fit plus que râler. Quelques-uns, parmi les plus exaltés, avaient l'air d'agoniser. On dut même en emporter un qui tomba par terre, presque inanimé et dans une prostration de forces totale.

Nous nous crûmes dans une maison de fous, et tout-à-coup il s'empara de nous un rire nerveux indomptable. Je vis le moment où les derviches scandalisés de ce manque de convenance, allaient nous faire mettre à la porte. Ce qui nous vint en aide, pour modérer cette hilarité involontaire, ce fut l'odeur et pis que cela, le goût de mouton qui nous arriva tout-à-coup avec une telle intensité que nous fûmes sur le point de nous évanouir comme le derviche qui s'était flanqué par terre un instant auparavant. Tous, nous fûmes sur le champ saisis de cette sensation d'autant plus dégoûtante, que ce

n'était pas autre chose que l'effet de la transpiration des derviches, suant sang et eau sous les efforts de leurs cris et de leur gymnastique sauvage. Ne mangeant toujours et toujours que du mouton, leur propre chair est infectée de cette odeur pénétrante, affreuse surtout, quand elle vous arrive en seconde édition, non corrigée, mais considérablement augmentée.

Nous en avions véritablement assez, la cérémonie d'ailleurs tirait à sa fin. Nos hurleurs épuisés se laissaient tomber par terre, ou se retiraient discrètement. Nous allions nous retirer, lorsque nous aperçûmes juste audessous de la rampe qui bordait notre loge, un nègre gaillard, robuste, de 25 à 30 ans environ, qui continuait à prendre part à la manoeuvre. Il avait cependant soin de ne pas faire d'efforts trop exagérés: il se contentait de dire Allah, Allah, d'un son de voix à peine intelligible, et son salut se

bornait à un petit mouvement des genoux qu'il avancait doucement. C'était certainement le hurleur le plus intelligent de la société : il s'était si bien blotti à l'écart près des piliers de la salle, si bien dérobé à la vue de ses confrères plus exaltés, que ni ceux-ci, ni le chef ne pouvaient surveiller son entrain parfaitement négatif et dérisoire. Il nous amusa plus que tout le reste.

Nous fûmes aises de nous retrouver au grand air. De trois à quatre heures, un dîner, qui laissait beaucoup à désirer, nous réunit à l'auberge. Nous sortions de table lorsque les deux battants d'une porte qui manquait de serrure et de guichet, s'entr'ouvrirent pour laisser entrer un individu aux traits mâles, à la chevelure abondante et portant en sautoir autour de son cou nerveux, en guise de cravate un ruban rouge, jadis bordé d'un liseré blanc auquel les fortes transpirations du commandeur avaient donné une

teinte équivoque, tirant sur le gris. Il avait une de ces excellentes figures ouvertes qui dès le premier abord vous annoncent une âme honnête et bonne. Ce quidam vint à moi, et sans me donner le temps de me remettre de ma surprise, il m'étreignit dans ses bras avec une exaltation, digne du plus fervent derviche; je n'y répondis qu'en suivant l'exemple du nègre.

— Je suis A***, me cria aux oreilles le nouveau venu. — Disposez de moi en tout et pour tout. Je suis à vous à la vie et à la mort ; moi, ma femme, mes enfants, ma maison, mon âne, tout, tout est à vous ; ordonnez, commandez, nous sommes là pour obéir.

— Je suis A*** répéta l'inconnu, du même ton qu'il aurait dit : je suis Alexandre-le-Grand. — J'adore votre nation, continua-t-il, j'aime votre souverain et il n'y a pas de chose que je ne fasse pour vous et vos compatriotes.

Voyez la décoration que je porte, elle n'a pas été conférée à un ingrat.

Je remerciai vivement l'inconnu de ce torrent de démonstrations affectueuses et je dus lui donner la promesse que je ne tarderais pas à les mettre à l'épreuve.

Smyrne.

14 Mai.

J'étais à peine levé, qu'on m'annonça le consul. Il eut l'obligeante attention d'arriver les mains pleines de journaux et la langue garnie de nouvelles intéressantes, bien que peu consolantes : des mécontentements sérieux se manifestaient dans l'Asie-Mineure, en même temps que les plaintes légitimes des peuplades chrétiennes soumises au joug ottoman en Europe, redoublaient et se multipliaient.

Mon ami A*** qui m'avait demandé à faire faire un tour à ma famille, ne tarda pas à rentrer. Tout mon monde était littéralement exténué de fatigue. Ils avaient, en

effet, parcouru la ville et ses faubourgs, visité la campagne avoisinante, les ruines d'un ancien château et le bord de la mer, pris des glaces dans un café en vogue et fait enfin une visite à madame A***. C'est une belle femme, qui paraît être aussi bonne et aussi naturelle que son mari. On faisait apprendre à l'enfant des vers et des chansons, dans une langue qu'elle ne connaissait pas, mais dont les sons caressaient fort l'oreille du papa en raison de ses sympathies déjà mentionnées. La chaleur qui exerçait une action dissolvante sur sa peau, était encore augmentée chez A*** par l'effet de la fiévreuse activité de son obligeance et de son zèle. Il coulait comme une fontaine, et sa décoration en sautoir, paraissait nager dans la sueur de son cou. Ce brave et excellent homme, infatigable malgré tout, m'offrit de m'accompagner au bazar.

A quatre heures nous nous rendîmes

à bord. De nouvelles figures se trouvaient parmi les passagers. Le temps était superbe, la mer d'un calme parfait. Pas une lame, pas même une ride sur sa splendide surface. Mais ce ravissant aspect ne dura pas longtemps.

Le fidèle A*** vint nous y souhaiter un bon voyage. Il continuait à se répandre en protestations de dévouement, lorsque la cloche du bateau en annonçant qu'on allait lever l'ancre invita ceux qui n'avaient pas le désir de quitter Smyrne de retourner à terre. J'en prévins A*** qui, tout en faisant mine de s'en aller, parlait toujours. La cloche se fit entendre une seconde fois.

— Prenez garde, lui dis-je alors, vous allez être enlevé. On a déjà sonné deux fois, et, comme vous le savez, le bateau part au troisième coup.

Sa femme aussi le suppliait de quitter le bord, mais l'ami exalté, n'écoutait per-

sonne. Il continuait à me jurer un dévouement sans bornes à moi et à mes compatriotes de tous les âges et de tous les sexes. La cloche retentit enfin pour la troisième fois.

— Allez vous-en, m'écriai-je, sous l'impression de la crainte de le voir dans un instant lui et sa femme, affligés des plus cruels embarras. Mais allez donc!.... et je le poussai dans les bras des deux matelots qui l'avaient amené et qui ne le voyant pas descendre dans la chaloupe à laquelle le capitaine avait donné l'ordre de retourner à terre, étaient venus le chercher sur le pont. Sa femme ne se fit pas prier; quant à lui, ce fut un véritable enlèvement. Au même instant, les deux roues de notre pyroscaphe se mirent à jouer dans l'écume, et déjà nous nous éloignons rapidement de la petite chaloupe qui emporte le couple A***.

L'inconsolable ami agita quelques se-

condes dans les airs son chapeau et son mouchoir, et enfin le cri de : — Adieu *immortels !*... retentit solennellement dans l'espace : nous étions déifiés.

Dans la mer de Marmara.

15 Mai.

Le temps nous favorise remarquablement. Nous mouillons devant Capo-baba pour faire du charbon, décharger et prendre quelques marchandises et renouveler nos provisions. Après cette halte, qui du reste est courte, nous reprenons le large pour relâcher encore quelques instants à Ténédos, où de nouveaux passagers montent à bord. A quatre heures après-midi, nous stoppons aux Dardanelles, puis devant Gallipoli. Tous ces endroits sont excessivement pittoresques, à cause des gracieuses lignes des montagnes qui leur servent de fond, de la végétation qui les égaie,

et de la mer qui les borde, élément incomparable qui embellit tous les sites, même ceux qui sont le moins propres à charmer la vue. Les indigènes de tous ces endroits guettent avec avidité l'arrivée du bateau et accourent avec toutes sortes de provisions et de marchandises, où figurent de belles espèces de poisson frais. A Ténédos le bateau avait été envahi par des marchands de cruches en terre, de forme originale et gracieuse, jaunes, blanches, vertes, rouges, noires, et à dessin de fleurs en or. On se les était si bien arrachées, qu'en un instant il n'en était point resté. Tout-à-coup j'entends des cris d'homme entremêlés de bêlements de moutons. C'est un marchand qui veut embarquer sur notre navire une centaine de ces quadrupèdes laineux. Comme le nombre des passagers est considérable, le capitaine refuse d'accepter cette nouvelle charge. Le marchand insiste, le commandant grogne,

cent bêlements éclatent en même temps. C'était un concert abasourdissant. La soirée fut un peu fraîche, mais la mer se soutint bienveillante et sympathique.

Constantinople.

16 Mai.

L'arrivée à Constantinople par la mer de Marmara est vraiment superbe. C'est quelque chose comme un rêve éblouissant. L'aspect imposant de la mer, les teintes variées des montagnes, que l'on aperçoit au loin, des groupes d'édifices bizarres, des harems, des palais, les coupoles gigantesques, les contours légers et hardis tout à la fois, de gracieux minarets, une végétation incomparable, un ciel pur, un air brillant et un soleil de feu, tout cela forme un merveilleux ensemble qu'on ne saurait décrire. A droite, sur la côte d'Asie, nous

distinguons une immense caserne qui, pendant la guerre de Crimée, a servi de lieu de dépôt aux réserves anglaises. A notre gauche, sur la rive européenne, s'élèvent en amphithéâtre, des masses compactes de maisons, parsemées de jardins d'une verdure magnifique. Les deux grandes mosquées de Ste Sophie et du Sultan-Achmed complètent le paysage. Nous doublons, à gauche, la petite pointe de Constantinople qu'on appelle „pointe du sérail" parce qu'elle est occupée par l'ancien sérail ou palais des Sultans, avec les nombreux jardins, les harems et les kiosques qui en dépendent, et nous entrons enfin dans le grand bassin qui porte le nom de Corne d'or. Ce port fourmille de bâtiments de toute espèce, depuis la plus insignifiante embarcation du modeste pêcheur jusqu'aux plus grands vaisseaux de ligne; depuis le joli kaïque,

cette petite chaloupe de l'indigène, si gracieuse et si périlleuse à la fois, car elle chavire au moindre mouvement imprudent du passager, jusqu'aux imposantes frégates à vapeur de toutes les nations du globe terrestre. Le panorama que l'on aperçoit du pont d'un bâtiment mouillé dans la Corne d'or, est de toute beauté ! Quelles conditions merveilleuses, en effet, pour un site de capitale : un canal spacieux creusé par la nature, roulant ses eaux écumantes pour réunir deux mers, et des deux côtés de ce détroit unique, deux mondes différents : l'Europe et l'Asie !

Je n'ai pas la prétention de retracer ici l'histoire de Bizance, de ses gloires, de ses péripéties, de sa décadence, il faudrait pour cela écrire des volumes ; mais qui ne connaît les principaux faits historiques de l'ancienne résidence des Empereurs d'Orient.

A peine l'ancre avait-elle été jetée, qu'un individu, coiffé du fez obligatoire, monta sur le pont, et demanda après moi d'un air très-affairé et très-important. Il se dit drogman de l'ambassade, et envoyé exprès pour me recevoir et me faciliter le débarquement. Je fus surpris de cette attention car je n'avais point songé à informer celle-ci de mon arrivée. Le soit-disant drogman sentait d'ailleurs si fort le vin, que je ne pus m'empêcher de douter de son caractère officiel; cependant je le laissai faire, car, malgré la pointe qu'il avait incontestablement, il était actif et pratique, ce qui vaut beaucoup aux yeux de quiconque débute dans un pays dont il ne connaît ni la langue, ni les usages.

— Comment vous appelez vous, monsieur? lui dis-je, une fois à terre, car il nous faisait à chaque instant mettre la main à la bourse.

— Je m'appelle *Salvator,* répondit-il.

— Et vous êtes ?...

— Domestique de place de l'hôtel d'Angleterre, fit-il en me saluant humblement.

— Et de quel droit vous êtes-vous fait passer pour un drogman de l'ambassade ?

— Moi, Monsieur ! jamais.... je n'y ai pas pensé.

— C'est bon, lui dis-je, n'en parlons plus ; car je voyais dans cet individu en goguettes, un homme habitué aux expédients peu véridiques.

Nous gravîmes la côte escarpée et parfaitement mal pavée qui conduit à Péra, partie de la ville qu'habitent les Européens.

Ce ne fut pas sans un sentiment de grande satisfaction, que nous nous retrouvâmes dans de bonnes chambres et au milieu de coutumes européennes. On nous

servit un excellent déjeuner, pur de toute infection, auquel nous fîmes honneur de grand cœur. Afin de ne pas perdre de temps, nous louâmes une voiture. Une voiture.... Je croyais qu'il n'en existait plus en ce monde, tellement j'en avais perdu l'habitude et le souvenir. Une véritable voiture, une voiture européenne, quel progrès ! Mais je me hâte d'ajouter qu'il n'en existe que deux dans tout Constantinople, et comme tout le monde se les arrache, il faut les commander le plus tôt possible. On nous mena d'abord à la mosquée de Bajazet. Ce qu'on y va voir, ce n'est pas la mosquée elle-même, qui n'offre rien de curieux, mais les pigeons sacrés, ou du-moins vénérés comme tels. Plus d'un millier de ces jolis oiseaux si sympathiques et si doux, roucoulent dans une spacieuse cour de la mosquée. Le sultan, selon un ancien usage, en augmente tous les ans le

nombre de deux, en les y établissant de ses mains.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers les bazars qui sont magnifiques de produits riches et locaux. Ils se divisent en vastes compartiments, par catégories de marchandises. Le bazar des pantoufles est un des plus curieux. Vous y voyez l'étalage de plusieurs centaines de milliers, si ce n'est de plusieurs millions de pantoufles, dont la plupart brillent de mille couleurs très-vives, et de broderies d'or, d'argent ou de perles. Viennent ensuite : le bazar richement assorti des vêtements de femme, également brodés, celui des tapis offrant des produits d'une rare magnificence ; celui des bijoux, diamants, perles, turquoises, ambres etc. ; celui des pipes ; celui des bonnets d'hommes ou fez ; celui des selles, des harnais, des brides et schabraques enrichies de broderies superbes ; celui des antiquités ; celui des

parfums, des huiles aromatiques, des pastilles du sérail, des savons, des fards, des teintures pour les ongles et pour la barbe. Vous passez encore devant des étalages infinis de tabac, des boutiques d'habillements d'enfant, de véritables arsenaux d'armes anciennes et modernes etc. Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tout ce qui se vend dans les bazars de Constantinople. Les prix y sont modérés.

Bien que notre voiture soit munie de bons ressorts, nous sommes moulus par les cahots que les chemins à peine praticables impriment à notre véhicule. Salvator, qui nous sert toujours de drogman, mais cette fois en qualité de simple domestique, s'étant aperçu, ou ayant appris par ses amis qu'il sentait un peu trop impertinemment les liqueurs, avait cru qu'il devait à sa dignité de cicerone d'en atténuer les effets, et le malheureux s'était bourré d'ail. Nous

aurions encore préféré les exhalaisons d'eau-de-vie.

— Voulez-vous aller au Grand Champ? nous dit-il.

— Qu'est-ce que le Grand Champ?

— C'est le grand champ des morts.

— Qu'y a-t-il à y voir?

— Les morts.

— Comment, les morts?

— Je veux dire les habitations des morts, vous savez, celles qu'on appelle quelque fois tombeaux.

— Et en quoi s'il vous plaît ces maisons qu'on appelle quelquefois tombeaux, sont-elles si remarquables?

— Je n'ai pas dit cela. Elles n'offrent absolument rien de remarquable.

— Alors, pour quoi se déranger?

— Mais il y a là des arbres.

— Sont-ils d'une beauté si extraordinaire?

— Oui, monsieur, ils sont très-beaux; ce sont des cyprès qui ont l'air de pleurer.

— En ce cas allons-y, je veux voir les cyprès qui pleurent.

— Mais ce n'est pas parce qu'il y a des cyprès qu'on va là.

— Qu'y va-t-on donc faire ?

— Prendre des glaces !

Pour le coup, je ne m'attendais pas à celle-là ! Aller visiter un cimetière turc, rien que pour y prendre des glaces, c'était original !

— Allons, partons pour le Grand Champ, mais pas cependant pour y prendre des glaces. J'aime mieux manger avec les vivants qu'au milieu des morts.

— Les morts ne mangent pas, répondit Salvator, en m'envoyant une épouvantable bouffée d'ail ; mais vous y verrez des vivants en masse, se promenant ou prenant des raffraîchissements.

— Et mangeant de l'ail? lui demandai-je, impatienté par l'infection dont il m'enveloppait.

— Aussi, monsieur, si vous le voulez.

— Non, merci, assez comme ça, laissons l'ail aux morts.

— Pardon, monsieur, il n'y a que les vivants qui en mangent.

— Parbleu! à qui le dites-vous. Et je pressai le pas pour échapper à ces exhalaisons qui me soulevaient le cœur.

En effet, le Grand Champ des morts est un lieu de promenade pour les vivants et tout le monde y prend des glaces, des limonades, des sorbets, et, comme disait Salvator, il n'y a de triste en ce lieu, que les cyprès, ces symboles de deuil. Coutume bizarre que celle qui permet aux gens de se promener sur des cadavres et de se désaltérer dans le champ

du repos de limonades et autres rafraîchissements. N'importe, chaque pays a ses usages, chaque nation, ses moeurs, et nous n'en voulûmes pas à Salvator de nous avoir donné l'idée de visiter le grand champ des morts et de nous avoir initiés à cette originalité locale.

Mais voilà la pluie qui survient. Nous nous hâtons de regagner notre hôtel. On nous fait voir de loin le palais dit : Dolma-Baktché, nouvelle habitation du Sultan, située sur le Bosphore. C'est un très-bel édifice dont l'élégance frappe dès l'abord. Il est cependant à regretter que l'architecte se soit montré, dans les détails, si prodigue d'ornements superflus.

A sept heures du soir, la cloche du dîner réunit dans la grande salle à manger, les habitants de l'hôtel tous plus ou moins affamés par leurs courses en

ville et dans les environs. Nous nous sentîmes fort à notre aise à cette longue et large table bien dressée vis-à-vis de mets qui avaient très bonne apparence et de pain qui n'était ni gris ni aigre. Le menu justifia ces consolantes promesses, mais on nous régala d'un vin à peine potable. C'était une espèce de piquette bleuâtre, composée de tout, excepté de jus de raisin.

Une jolie femme retardataire, attire sur elle tous les regards, en entrant dans la salle. Certains artifices ont converti sa figure dolente en une palette à mille couleurs parmi lesquelles dominent le blanc et le carmin. Elle est suivie d'un affreux homme, à crinière de lion, dont le noir peu naturel fait penser à tout autre couleur. Sa suffisance, sa morgue et l'air intéressant qu'il se donne en font une vraie figure à claques.

Les Anglais et les Américains sont en

majorité. Nous retrouvons tous nos compagnons de mer de ces deux nationalités.

Après avoir tablé à l'infini, on se rend au salon commun, où les curieux en politique se jettent avec avidité sur les journaux de toute espèce étalés sur les tables.

Les indifférents, divisés en groupes, se communiquent les diverses impressions qu'ils ont recueillies dans le courant de la journée ou causent familièrement près du feu. On sert le café et les liqueurs; les cigares s'allument, et les dames se retirent discrètement. J'allai faire des visites de politesse aux compatriotes de notre légation, mais la plupart étaient à la campagne.

Je me rendis ensuite chez un compatriote établi depuis longtemps à Constantinople. Lors de mon premier séjour dans cette ville, il m'avait entouré d'attentions. Un âge ingrat et sévère a sonné pour lui; mais, dans sa jeunesse, il lui est ar-

rivé une histoire romanesque : Une grande dame d'un harem infranchissable, éprise de sa figure, lui avait accordé ses faveurs. L'intrigue ayant transpiré, notre héros fut condamné à être empalé ! Heureusement qu'il avait des amis, et, quand on en a, que ne peut-on pas ? On favorisa sa fuite, et le temps, ce puissant agent, assoupit l'affaire. D'ailleurs, la très-grande dame finit par vieillir, et le légitime, par rejoindre au Grand-Champ la société de ceux qui n'y prennent plus de glaces. Mon ami put alors revenir sur les rives du Bosphore, où le rappelait invinciblement le souvenir de sa galante et tragique aventure: on aime à revoir les endroits où l'on a aimé, ceux surtout où l'on a été aimé. Quand on lui parle de cette histoire qui est connue, sinon avérée, du-moins admise, il convient bien qu'il a inspiré une passion, mais il prétend qu'il ne l'a

pas portagée et que par conséquent il n'a pu se voir exposé à la torture dont on crut qu'il était menacé. On n'est pas plus discret.

Constantinople.

17 Mai.

Nous commençâmes cette journée par une promenade pédestre dans le quartier de Péra. Nous descendîmes ensuite au rivage, et nous prîmes un kaïque avec deux vigoureux rameurs. C'est toujours un nouveau cri de surprise, d'enchantement et d'admiration, quand on se retrouve sur l'eau et que cette ville vous enveloppe de son panorama enchanteur.

Nous traversâmes la Corne d'or pour mettre pied à terre dans la vraie ville (Stamboul) le vieux Constantinople, aux moeurs et aux bâtisses orientales. Comme la chaleur était cuisante nous entrâmes dans

un café, pour prendre quelques râfraichissements. Les cafés turcs sont des tableaux de genre d'un pittoresque achevé. Nous commandâmes une orangeade glacée et nous nous assîmes au premier plan. Devant nous se trouvaient deux gros turcs dévorant un plat qui avait l'aspect de tout ce que vous voudrez tout en n'ayant l'air de rien du tout. Ils avalaient des morceaux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et à côté d'eux, sur une petite console boiteuse, étaient rangées plusieurs bouteilles remplies de sangsues.

Nous longeâmes toute une série de boutiques où l'on vendait des légumes. Je constate que nulle part, pas même à Paris, dont les légumes jouissent à juste titre d'une renommée universelle, on ne saurait voir des produits potagers d'une richesse de croissance et d'une fraîcheur pareille à ceux de Constantinople. Les artichauts sont ridicules de grosseur; on dirait des maisons à

abriter des familles. Les fraises sont autant de monstres. Elle sont fraîches, savoureuses, excellentes. On y voit aussi plusieurs variétés de salades, surtout des laitues dont les feuilles sont gigantesques. Ces salades font les délices du bas peuple qui souvent s'en délecte sans aucune espèce d'assaisonnement. Quelques voluptueux cependant poussent la sensualité jusqu'à tremper leur bouquet de racines et de feuilles de laitues, dans un baquet d'huile plus ou moins rance, puis le relevant d'une pincée de sel et de poivre ils le savourent, chemin faisant, avec un air de gourmandise qui fait plaisir. Les moyens de locomotion dont on se sert à Constantinople sont ou les chevaux qui se trouvent à chaque coin de rue et sur toutes les places, ou les voitures du pays qu'on nomme Talyka. Ces voitures sont d'un aspect fort original, mais d'une élasticité fort équivoque; elles sont, il est vrai bariolées à l'impossible, fes-

tonnées, sculptées, dorées, mais sans ressorts. Elles sont attelées d'une rossinante qui aspire en vain à la salade des champs. Ajoutez à ces inconvénients un pavé plus raboteux que ne l'est le cratère du Vésuve et vous aurez une idée des promenades en voiture dans les rues de Constantinople.

Nous retournons au bazar. J'avoue ma prédilection pour celui de Constantinople. Nous visitâmes cette fois plus en détail celui des tapis. On nous y fit voir de véritables merveilles. Le soir nous fîmes une promenade dans la grande rue de Péra; ce quartier européen est civilisé, au point d'être parfaitement éclairé au gaz.

Constantinople.

18 Mai.

Sur les deux heures, après-midi, je montai le premier cheval venu, et me rendis chez le patriarche de Jérusalem qui me reçut avec une bienveillance marquée. Le vénérable vieillard eut l'air content de me revoir après les quinze années qui s'étaient écoulées depuis qu'il m'avait hébergé à Jérusalem, et que pour comble d'une incomparable grâce, il m'avait béni avec une croix renfermant une parcelle authentique de la vraie Croix, sanctifiée par le supplice de notre Seigneur. Il me reprocha de ne pas lui avoir amené mon fils qu'il désirait bénir comme il m'a-

vait béni moi-même, et il m'offrit de célébrer en personne une grand'messe à notre intention, le dimanche suivant. Le patriarche m'entretint longuement des vexations révoltantes que subissait le clergé grec dans les principautés danubiennes. Il m'apprit que, contrairement au droit des gens, contrairement au respect dû à des donations revêtues de toutes les formalités requises, contrairement à l'esprit et à la lettre du traité de Paris, les possessions du clergé grec étaient menacées de devenir la proie de l'arbitraire et de la violence.

Je répondis au patriarche que, à part les vives sympathies que j'éprouvais pour une communion à laquelle j'appartiens, je ressentais au fond de ma conscience toute l'injustice de ces tentatives de spoliation, mais qu'il ne m'appartenait malheureusement pas de me mêler officielle-

ment d'une question qui n'est point de mon ressort. Je l'assurai cependant qu'il me paraissait impossible que l'acte d'injustice et de spoliation qu'il redoutait pût jamais être commis, puisque les puissances cosignataires du traité et de toutes les conventions qui en résultent, étaient là pour veiller à leur exécution. Il me paraissait en effet, que jamais elles ne permettraient au gouvernement moldo-valaque d'étendre une main sacrilége sur des propriétés d'église, dont le revenu est destiné aux Saints-Lieux.

Rentré du patriarcat, je me rendis au bazar des châles. On nous en fit voir de magnifiques, mais à des prix qui dépassaient de beaucoup ceux qu'on demande en Europe pour la même qualité de marchandise. Ce fait paraîtra peut-être étrange, il est cependant exact : les marchands européens, achetant en gros, obtiennent sans

doute des rabais considérables, mais le voyageur qui n'a besoin que de quelques articles, est exposé à se voir exploité par les marchands de seconde main.

Constantinople,

le 19 Mai.

A peine ai-je eu le temps de me lever, que je vais de surprise en surprise : une profusion de fleurs, des cadeaux, mille petites attentions de la part de ma famille, me font souvenir que c'est l'anniversaire de ma naissance. Je remerciai Dieu de m'avoir comblé de tous les biens, en me faisant riche de ces affections de famille. Cette journée, passée plutôt entre nous que hors de la maison, n'offrit rien qui puisse intéresser le lecteur.

Constantinople.

20 Mai.

C'est aujourd'hui vendredi. Nous quittons l'hôtel à dix heures pour aller voir passer le Sultan se rendant processionnellement à la mosquée. Cette promenade officielle se répète toutes les semaines, et l'ensemble du coup d'œil offre assez d'intérêt pour être au moins vu une fois. Comme la chaleur était déjà sensible, et que l'endroit du rendez-vous de la fête était très-éloigné de notre demeure, nous n'eûmes pas fait la moitié du chemin que, harassés de fatigue, nous nous décidâmes, malgré le peu d'attrait qu'offrent les voitures indigènes, à prendre une talyka.

Enfin nous y voilà. Un bataillon d'infanterie est rangé en bataille. La troupe n'est pas bien vêtue malgré la solennité qui la réunit. Une quantité de talykas, d'une excessive élégance, de formes variées et aux couleurs les plus tendres, les unes roses, les autres gris perle, jaunes, vert-céladon, lilas, bleu-de-ciel, affluent de tous côtés, remplies de dames turques de haut parage, et qui, étant voilées, ne laissent apercevoir que leurs yeux noirs, et le plus souvent un nez de perroquet.

A mon avis, les yeux de ces femmes ne sont pas beaux. Ils manquent généralement d'expression. Leurs sourcils arqués, et habituellement très marqués, tranchent avec la blancheur de leurs voiles. Ces femmes ne quittèrent pas leurs voitures. Une masse de mulets, qui arrivent au galop, en soulevant des tourbillons de poussière, s'arrêtent devant la mosquée. On les décharge des nombreuses caisses qu'ils portent attachées sur le dos.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je, curieux de savoir ce que signifiait cet équipage, arrivant à fond de train aux portes de la mosquée, un instant avant l'apparition du sultan.

— C'est le déjeûner de Sa Majesté ; me répondit-on.

Un moment de réflexion sur la valeur gastronomique de ce repas renfermé, par une chaleur putréfiante, dans des caisses privées d'air, calma les symptômes de faim qui déjà s'étaient éveillés dans mon estomac au mot de déjeûner.

Un instant après, nous vîmes une quantité de cavaliers, gravissant, deux à deux, la colline, du côté où était attendu le sultan. Aussitôt la troupe se range en haie, des deux côtés du chemin, et une voix de stentor ordonne le silence, en dégoisant je ne sais quels cris inintelligibles. Le même charabia ne tarde pas à se faire entendre, et la troupe présente les armes,

les tambours battent aux champs, la musique joue faux, à vous fendre les oreilles. Enfin voici la procession impériale devant nous. Des pachas sans nombre, toujours deux à deux, vêtus de leurs plus riches costumes, tout brillants d'or et de pierreries, s'avancent au pas, la tête inclinée, l'air grave et recueilli. Un individu de volumineuse apparence, mulâtre de teint, montant un étalon gris de toute beauté, ferme la marche des pachas et précède immédiatement le sultan.

— Quel est cet individu, qui paraît si content de sa personne ? — demandai-je, en indiquant le gros cavalier, tout resplendissant d'or et de diamants.

— C'est le *kizliar-aga,* me répondit-on.

— Oh ! ho ! — m'écriai-je, surpris de la solennité avec laquelle on prononçait ces mots, que du reste je ne comprenais pas.

— Et que signifie *Kizliar Aga?* — demandai-je.

— C'est le grrrrrand Eunuque en chef! me répondit-on.

— Ah-ha! — fut tout ce que je pus dire, tant il me paraissait étrange, qu'on pût être fier de si peu.

Pauvre Kizliar-Aga! me dis-je en moi-même, à quoi bon tes diamants, ton superbe étalon!

Cependant le superbe animal du grand Aga s'anime au son des fanfares. Il a l'air heureux de porter Kizliar qui n'a pas l'air malheureux non plus, ma foi! C'est bien le cas ou jamais de dire, qu'il ne faut pas disputer des goûts.

— Suum cuique — pensai-je, et j'ôtai mon chapeau pour saluer le Sultan (*) qui passait devant nous. Il montait une jument

---

(*) C'était feu Abdul-Medjid, prédécesseur du Sultan actuel.

baie. Son regard ne s'arrêtant sur aucun objet, se perdait devant lui terne et insouciant. Tenant d'une main la bride de son cheval, il se préservait avec l'autre de l'effet ardent de soleil au moyen d'un éventail de dame, orné de marabous et d'une petite glace. Sa figure sans être belle ne manquait pas de dignité, mais on y lisait la fatigue et la souffrance. Aussitôt le cortége passé, nous allâmes voir le pavillon de plaisance du Sultan, qu'on nomme *Esch Lamour*. C'est un vaste kiosque en marbre blanc situé dans un charmant jardin. On ne voulut d'abord pas nous y laisser pénétrer parce que le Sultan y était attendu, au sortir de la mosquée. Je parvins cependant, grâce à une douceur, à faire comprendre à un gardien, plus civilisé que celui qui venait de nous fermer la porte au nez, que le Sultan ne pouvait nous surprendre dans le kiosque, puisqu'il venait

de se rendre à la mosquée et qu'au sortir de ses prières il se proposait de déjeuner d'abord.

Nous entrâmes.

Le pavillon est l'œuvre d'un architecte européen. Il est gracieux mais semblable à tout ce qu'on rencontre ici : surchargé d'ornements, il n'a pas le style pur et correct que prescrivent les règles architectoniques. Un vaste bassin, entouré de roses, décore les abords de la principale façade de la maison.

Le jardin offre les plus belles et les plus rares espèces d'arbres, groupés avec autant de goût que d'art. Une belle grille en fer encadre cette propriété de luxe. Un second pavillon, également en marbre blanc, mais un peu moins surchargé d'ornements, est destiné aux femmes, qui d'ordinaire accompagnent le Sultan dans cette excursion. Les plafonds sont jolis, richement sculptés et dorés ; les meubles de forme européenne, sont recouverts d'é-

toffes superbes ; les tapis, les glaces sont à l'avenant ; les vases laissent à désirer.

Nous fîmes un tour dans le jardin. Une grande fontaine, dont le corps et le bassin sont en fonte et qui est entourée d'arbres, s'aperçoit du fond d'un bosquet tout en lierre. C'est de là, que le Sultan se plaît à la voir jouer.

Cependant notre obligeant cicerone. devenait inquiet. Il nous pria de nous dépêcher, de crainte que le Sultan n'arrivât. Nous comprîmes la légitimité de ses appréhensions et nous nous hâtâmes de nous retirer. Nous fîmes bien, car à peine avions-nous quitté Esch-Lamour, que nous rencontrâmes le Sultan, se rendant à son kiosque. Il paraît que les prières n'avaient pas duré longtemps et que le déjeuner n'avait pas été trop savoureux. Le souverain conduisait en personne un cabriolet attelé d'un seul cheval. L'escorte de cavalerie qui le suivait, ne se compo-

sait que d'une vingtaine de soldats commandés par un seul officier. Les pachas et Kizliar-Aga étaient retournés, chacun chez soi, pour jouir de leur bonheur respectif. Le petit chemin vicinal où cette rencontre eut lieu était tellement étroit, que nous nous trouvâmes tout-à-coup côte à côte avec le cabriolet du Sultan. Nous nous inclinâmes devant le monarque, qui cette fois, affranchi de sa représentation officielle, nous salua très-gracieusement.

Nous rentrâmes chez nous vers une heure, pour nous remettre en campagne sur les trois heures, dans la direction d'un ravissant lieu de promenade appelé : *les eaux douces d'Europe*. C'est le point de réunion général des vendredis (le dimanche des turcs). Je m'y rendis à cheval, côtoyant la talyka aux cahots de laquelle ma famille avait confié ses membres. Tous les harems sont en l'air. Une profusion de talykas,

l'une plus élégante que l'autre et regorgeant de femmes, encombrent la promenade. L'aspect de cet arc-en-ciel de mille couleurs mouvantes, parmi lesquelles brille l'or, l'argent et le nacre, est merveilleusement original. La promenade côtoie une petite rivière qui à quelque distance, va se perdre dans la mer; de là le nom d'eaux douces. qu'on donne à cette promenade. Les plus beaux arbres du monde y répandant une ombre qui paraît d'autant plus fraîche et bienfaisante qu'on y arrive par une chaussée poudreuse, sur laquelle un soleil impitoyable fait pleuvoir des rayons de feu. Mille rafraîchissements, les uns ambulants, les autres étalés sous des tentes ou dans des baraques en bois, ou enfin sur le gazon: café, glaces, limonades, fruits, bonbons, confitures, sorbets etc. se disputent la préférence des promeneurs. Des marchands de kaïmac, crème coagulée et approchant du beurre,

crient, à vous rendre sourds, recommandant la qualité supérieure de leur marchandise qui trouve beaucoup d'amateurs.

Un jardin, séparé par une grille du reste de la promenade publique, et renfermant des cascades et des fontaines, se trouvait fermé, et deux sentinelles en gardaient l'entrée. On n'ouvre au public ce compartiment réservé de la promenade que lorsqu'aucun personnage de la cour ne s'y est fait annoncer d'avance. Il se trouvait qu'une Sultane ou princesse quelconque y faisait une partie de plaisir. En longeant l'eau nous vîmes deux somptueux kaïques amarrés à la rive opposée, devant une autre entrée du jardin séparé. Des rameurs fort richement vêtus de soie blanche brodée d'or, rangeaient leurs rames dorées. A peine nous fûmes-nous arrêtés pour examiner ce groupe de bateliers et les riches canots qui les portaient, que nous fûmes frappés de l'ani-

mation qui se produisait aux abords d'un kiosque au fond du jardin. Bientôt nous en vîmes sortir une multitude d'esclaves, avec des caisses, des corbeilles en jonc toutes remplies de ballots de tapis et de vêtements. Après eux, des cuisiniers avec de la vaisselle, qu'ils vinrent déposer à bord des kaïques; puis arrivèrent des femmes, et enfin la Sultane, toute vêtue de rose. Quatre esclaves l'entouraient, étendant au dessus de sa tête un parasol noir d'une grandeur colossale. Autant qu'on en pouvait juger par la coupe et l'éclat des yeux et la finesse de la partie du nez qui était visible, la Sultane était jolie. Elle prit place dans le kaïque, fit poser son enfant à côté d'elle, salua de la main le public qui s'inclinait et donna le signal du départ. Aussitôt le kaïque fendit l'eau avec la vitesse d'une flèche et disparut.

Nous étions accompagnés de M^r X***,

jeune homme plein de complaisance et de modestie qui se mettait en quatre pour nous être agréable. Je lui proposai de prendre un cheval de selle. Il accepta ma proposition, mais avec une grimace que je ne tardai pas à comprendre. Je m'aperçus, en effet, que X*** n'avait jamais ambitionné de devenir cavalier, et bientôt il commença lui-même par me supplier de n'adopter que la seule allure qui lui parût possible : celle du pas. Je lui fis cette concession, qui cependant me dérangeait parce que je prévoyais qu'elle nous empêcherait d'être de retour à Péra pour l'heure de notre dîner. En chemin nous fûmes dépassés par un des fils du Sultan, jeune homme de quinze ans et d'une gentille figure. Des gardes à cheval entouraient sa voiture. Quoique fils du Sultan, ou plutôt parce qu'il l'est, ce jeune homme est tout aussi éloigné que moi de succéder à son père. Jamais

en Turquie le fils n'hérite du trône de son père! Coutume désastreuse pour le pays, car elle augmente les intrigues et détruit toute suite dans les combinaisons administratives.

Constantinople.

21 Mai.

Nous attendions avec impatience le jour où nous pourrions réaliser le projet de visiter les serails et les principales mosquées. On ne peut les voir que sous la protection d'un laissez-passer, ou *firman* Impérial. Ces permissions officielles se donnent du reste à pleines mains à qui en veut, pourvu qu'on veuille bien aussi les payer à pleines mains. C'est une industrie comme une autre, et ç'en est même une très-lucrative pour le gouvernement puisque, comme je viens de le dire, le prix de ces permis est très-élevé. Il en résulte assez généralement que les voyageurs des divers hôtels s'entendent pour se procurer

un firman collectif. Salvator nous ayant prévenus que les hôtels de Péra réunis, allaient acheter un firman, nous nous empressâmes de profiter de l'occasion. Nous nous rendîmes à pied jusqu'à la Corne d'Or où nous trouvâmes des kaïques qui nous transportèrent à la rive opposée, au pied du vieux sérail.

Puisque nous sommes convenus que je n'omettrai aucun détail, j'enrégistre consciencieusement qu'une hirondelle, me prenant en affection ou en grippe, me gratifia, à trois reprises de ce qu'elle avait de trop. Je m'en consolai ayant ouï dire par des gens évidemment superstitieux, que de pareils souvenirs octroyés dans l'espace, par ces innocents habitants des airs, doivent être considérés comme d'un bon augure. Va, pour l'augure favorable !

Le vieux sérail n'a pas volé son adjectif. Tout y respire, en effet, un air de vétusté

et d'abandon qui assombrit l'âme. La cour est spacieuse mais fort mal tenue, l'herbe y croît et la solitude y règne. L'intérieur du palais, parfaitement oriental de style et d'ameublement, contraste par son peu d'élégance, avec les habitudes du luxe contemporain. Une immense salle de réception, beaucoup trop basse pour sa longueur, fait l'effet d'un manège. Les tapis sont remplacés par des nattes en jonc; cependant on nous engagea à nous débarrasser de nos chaussures et à mettre des pantoufles, formalité capricieuse ayant plutôt pour but de faire valoir les droits du propriétaire que ceux de la propreté. Un individu, de mine assez suspecte, qui s'était introduit gratis parmi les propriétaires du firman, grâce à la protection d'un valet de place, nous exhiba en se déchaussant, une paire de bas d'une revoltante malpropreté. Ce malheureux était luisant de crasse, depuis le sommet

de la tête jusqu'à la plante des pieds, et il exhalait une odeur qui nous soulevait le coeur. J'ordonnai à Salvator de le mettre à la porte, car d'abord il n'était là qu'en intrus, puis, avec une infection, qui nous empêchait de jouir en paix de notre firman. Comme Salvator hésitait, je m'adressai à l'un des employés du sérail, lui faisant observer que les nattes du palais souffriraient moins de nos bottes que des pieds de cet affreux individu, chaussé de bas de deuil. Mon observation fit effet : l'employé, effrayé lui-même de voir les parquets souillés par ce crasseux personnage, lui enjoignit de mettre des chaussures plus décentes ou bien de décamper sur le champ. Salvator et un autre domestique, celui probablement, sous la protection duquel il était entré, ayant pitié de ce pauvre victime de mon intolérance olfactive, lui prêtèrent chacun leur mouchoir de poche qu'il s'em-

pressa de nouer en manière de sacs autour de ses pieds. Le turc rassuré, lui rendit la libre pratique.

Notre société se composait : d'une famille inconnue dont le chef paraissait fort insignifiant. Sa moitié se drapait d'un air conquérant dans les restes de beauté que le temps lui conservait encore, mais malheureusement une dent compromise offrait à la vue plus d'or et de plomb que d'émail naturel. Tout un caléidoscope d'enfants d'âges, de sexes et d'accoutrements divers entourait cet ennuyeux papa et cette prétentieuse maman aux dents plombées. La dame portait sur la poitrine une broche colossale avec la devise : *Viva l'Italia libera.* Un modeste bourgeois allemand donnait le bras à sa bourgeoise et s'extasiait sur tout ce qu'il voyait, avec des exclamations, à n'en pas finir. Enfin deux Français dont l'un, donnant libre cours à sa mauvaise

humeur, criait tout haut qu'on l'avait volé, que les horribles choses qu'on lui faisait voir ne valaient ni l'argent ni la fatigue qu'elles coûtaient.

La salle du trône donnant sur la Corne d'Or et sur la mer de Marmara, on y voit se déployer de ses nombreuses croisées, la plus belle vue du monde. La pièce elle-même est fort simple. Une salle voisine est décorée de grandes glaces, présent d'un Roi de France à un Sultan quelconque. Ces glaces, autrefois d'un très-grand prix, ont perdu de leur valeur depuis que ces objets de luxe sont mis à la portée de toutes les fortunes et que, comme grandeur et comme pureté, leur fabrication contemporaine a atteint un si haut degré de perfection.

La chambre du bain m'a plu. Elle est tout en marbre blanc, et éclairée par en haut, au moyen de verres bleu-de-ciel.

Le jour qui en rejaillit est diaphane, caressant, mystérieux, et pour peu qu'on se représente les essains de jolies femmes qui jadis ont dû y déployer leurs charmes, on croit encore entendre dans l'air comme un écho frémissant d'amour et de volupté. Plus loin, on voulut nous faire admirer une horrible cheminée, supportant deux vieilles pendules anglaises ; on dirait un bateau à vapeur avec deux *Miss*, vieilles, disgracieuses, en proie au mal de mer.

Le Harem du vieux sérail se compose d'une grande salle, flanquée de cabinets latéraux destinés à l'habitation des femmes. Cette partie du palais donne de tous les côtés sur un petit jardin, clos par d'infranchissables murailles.

Le jardin est décoré de quelques cyprès et de plates-bandes où fourmillent des petunias de mille nuances, entremêlées de diverses espèces de fleurs jaunes.

Les chambres des odalisques sont ici, comme dans tout l'Orient, aussi peu élégantes que confortables. Elles n'ont d'ornements et de luxe que les charmes qu'elles sont destinées à abriter. Ce que je viens de dire prouve assez la fausse idée que l'on se fait en Europe de ces sortes d'habitations. Ce ne sont que de simples lieux de repos. On n'y trouve pas même de meubles, les femmes dormant par terre sur les tapis et sur les matelas et les coussins qui les suivent partout. Je ne parle ici que du harem proprement-dit, c'est-à-dire, des esclaves féminines des Sultans, des odalisques enfin, car il faut distinguer entre ces femmes subalternes et les épouses ou Sultanes dont le nombre est restreint. L'odalisque, elle aussi, peut devenir Sultane, mais elle ne peut arriver à cette dignité qu'en donnant un enfant à Son Maître. Alors elle reçoit un apanage, s'entoure d'esclaves à sa

convenance et habite un sérail particulier dont le luxe est en rapport avec les moyens dont elle peut disposer. Un des salons du Sultan est éclairé par des vitres bleues comme la chambre du bain, avec un jour analogue. C'est d'un aspect bizarre mais agréable, quoique cette pièce n'ait pas la destination de celle du bain. Une panoplie d'armes choisies, richement ouvragées et ornées de pierres précieuses, remplit une armoire dont l'intérieur revêtu de velours noir, fait ressortir avec éclat l'or, l'argent, les perles et les diamants qui recouvrent ce précieux assortiment de sabres, de poignards, de fusils et de pistolets.

Je fus surpris de trouver partout des meubles européens. Nous passâmes ensuite dans une pièce à laquelle on a, je ne sais trop pourquoi, appliqué le nom de *galerie des tableaux*. On eut pu plus justement, ce

semble, lui donner le nom de salle *du tableau*, car elle n'en contient qu'un seul : une marine, fort belle, de Gudin. Le reste des cadres ne vaut pas la peine qu'on en parle : il ne se compose, en effet, que de quelques mauvaises lithographies, quelques dessins de vaisseaux et quelques gravures. En sortant de ce palazzo Pitti manqué, on nous conduisit à travers un jardin, à un pavillon de forme octogone, qui porte le nom de *Kiosque de Bagdad*. Les murs de ce kiosque sont revêtus moitié de porcelaine de Chine, moitié d'une boiserie richement ornée d'incrustations : nacre et écaille. Le plafond en est surtout remarquablement somptueux ; des ornements dorés s'y entrelacent gracieusement sur un fond rose. Une galerie vitrée, entourant le kiosque, laisse apercevoir de tous côtés les trésors de l'incomparable panorama de Constantinople. Non loin de ce pavillon, une petite fontaine en goupillon, à plu-

sieurs becs, alimente un bassin en marbre.

Nous montâmes sur une vaste terrasse, aboutissant à une espèce de balcon surmonté d'une coupole dorée, dont l'or s'en va.

On nous introduisit dans la bibliothèque, qui ne contient guère de volumes ; ceux-ci sont remplacés par des portraits de Sultans. Un grand arbre généalogique peint sur toile, gît par terre. Nous pénétrâmes ensuite dans la salle du trône. Le dais est orné d'or et de pierreries ; il est singulier qu'on lui ait choisi un coin de la chambre pour emplacement. La pièce même n'est rien moins que belle : quatre glaces assez laides et fort mal encadrées, des portes à la moderne d'un goût douteux, telle en est la décoration. De là on nous introduisit dans un pavillon qui porte le nom de kiosque des ambassadeurs, dénomination qui exprime assez clairement que

c'était là que les Sultans, lorsqu'ils habitaient le vieux sérail, donnaient audience aux représentants des puissances étrangères. On me dit que ce pavillon pourrait tout aussi bien s'appeler le kiosque des coups de bâton, car, ajouta-t-on, il est arrivé aux Sultans d'autrefois, d'y faire, à l'insu du public, appliquer une correction paternelle à ceux des fonctionnaires dont ils étaient mécontents.

Nous visitâmes aussi l'Eglise de S[te] Irène, aujourd'hui convertie en arsenal. Les images qui l'ornaient jadis ont été badigeonnées et des armes de tout genre, suspendues dans tous les sens, en occupent la place. Il n'y a que la grande croix, qui orne la voûte au-dessus de l'autel, qui ait été respectée par ces mains sacrilèges. On se demande comment il se fait que, quand tous les souvenirs chrétiens de cette église ont été profanés et détruits, ce signe sacré

ait échappé aux fureurs du fanatisme musulman. Ce qui est non moins étrange, c'est que les reliques de S-t Jean Chrysostôme, qui se trouvent dans le chœur de cette église, soient restées jusqu'ici à l'abri de toute profanation.

Des tombeaux d'Empereurs de l'ancienne Byzance remplissent la cour qui environne cet édifice. Ces sépultures sont les unes en marbre, les autres en porphyre.

L'arsenal en question est un musée d'armes, contenant toutes sortes d'échantillons anciens et modernes : des mortiers, des amusettes, des machines infernales, genre Fieschi, de nombreuses collections de poignards, glaives, pistolets, fusils. Au milieu de tout cet attirail de guerre, on aperçoit quelques vieux marbres, des statues aux nez cassés, des torses, des débris de chapiteaux, des tronçons de colonnes, remontant à une haute antiquité.

L'ancienne église de S-te Sophie, dite *Aija Sophia*, la merveille de Byzance, est un des principaux objets de curiosité pour le voyageur qui visite Constantinople. Qui n'en a pas lu des descriptions détaillées, des éloges et des critiques. Je craindrais d'abuser de l'indulgente patience du lecteur, si je lui faisais parcourir, le mètre à la main, ce vaste édifice si riche en ornements architectoniques. Je ne ferai donc que reproduire en bloc les impressions qui m'en sont restées. D'abord l'édifice ne parait pas droit; c'est un défaut qui saute aux yeux en entrant. L'architecte Fossati nous accompagnait. Il appela obligeamment notre attention sur ce qui mérite particulièrement d'y être admiré. Nous commençâmes par monter dans les choeurs, pour recueillir une première impression de l'ensemble, vu d'en haut. Ces choeurs sont de niveau avec les chapiteaux des colonnes dont les bases

sont assises sur le sol et une nouvelle colonnade s'élève sur la première. Ce que l'édifice offre de plus curieux, au point de vue architectural, c'est d'abord la coupole, dont on admire la légèreté, la hardiesse et l'aplomb; puis l'ornementation des chapiteaux qui font l'effet de dentelles, enfin les riches mosaïques qui de tous côtés, s'offrent aux regards. Les mosaïques, comme dessin, n'ont pas un grand mérite, mais elles témoignent d'un travail minutieux extraordinaire et des acrifices d'argent incalculables. Quelque solide que fût le ciment dont on s'est servi, pour ajuster et fixer ces myriades de petites pierres taillées, peintes et dorées, le temps y appesantit chaque jour sa main destructive, et les touristes amateurs n'ont qu'à payer pour pouvoir facilement s'en procurer des débris. De grandes figures de chérubins, exécutées aussi en mosaïque, percent à travers le badigeonnage d'étoiles dont

on a essayé de les masquer ; les ailes de ces chérubins sont restées intactes.

Une colossale image de notre Seigneur, dissimulée sons une couche dorée, se fait également remarquer, dès que, prévenu de ce travestissement, on cherche à en retrouver les contours. Bien que notre firman nous offrît encore la latitude de voir les mosquées du Sultan Ahmed, de Mahmoud, de Soliman, ainsi que le tombeau de la princesse Arseline, nous étions si fatigués que nous aimâmes tout autant nous persuader que que nous avions déjà visité toutes ces curiosités de mérite secondaire. Nous détachant donc de ceux de la compagnie dont la curiosité insatiable l'emportait sur la lassitude, nous rentrâmes à l'hôtel pour nous reposer de tout ce que nous venions de voir. J'avoue même que ce fut avec un certain sentiment de satisfaction et d'orgueil que je me passais de ces tombeaux d'Ahmet et Cie, puisque,

pour y entrer, nous eussions encore été obligés de mettre d'horribles pantoufles en feutre, afin de ne pas souiller de nos pieds de chrétiens, ces temples de Mahomet. Nous fîmes venir une talyka qui acheva de nous broyer les membres, en nous ramenant chez nous.

Constantinople.

23 Mai.

A cinq heures du matin, nous étions déjà sur pied, pour aller, sur une invitation du Patriarche de Jérusalem, entendre la messe qu'il devait célébrer à six heures à notre intention. C'est, certes, le plus beau témoignage d'égards et d'affection qu'on puisse recevoir d'un des suprêmes dignitaires de l'Église. Le collègue du patriarche de Jérusalem : celui d'Antioche, compléta la solennité en officiant avec lui. Le patriarche d'Antioche a le pas sur celui de Jérusalem, selon l'ordre hiérarchique immuable des chaires apostoliques de l'église catholique orientale, qui

sont : celle du patriarche eucuménique, celle d'Alexandrie, celle d'Antioche, celle du Mont-Thabor et celle de Jérusalem et de toute la Palestine.

On n'a jamais su m'expliquer pourquoi le patriarche de Jérusalem, qui a le plus vaste cercle d'activité, et qui gouverne son troupeau sur le sol même de la mère église, n'a pas la priorité sur ses égaux ; le fait est cependant qu'il range après celui, dit eucuménique, qui préside les conciles. Bien que, dans la vie privée, il soit d'une modestie et d'une sobriété monastique exemplaire, il s'entoure de beaucoup de pompe, de dignité et d'éclat, toutes les fois qu'il révêt les habits sacerdotaux et qu'il apparaît en public comme prince de l'Église. Ses vêtements étaient d'une excessive richesse, tout parsemés de pierreries, et la mitre, dont son front était ceint, étincelait de beaux diamants.

L'église du patriarcat n'est pas très-grande mais jolie, bien tenue et assez richement décorée d'images et de lustres. L'office se fit moitié en grec, moitié en russe. Les deux patriarches daignèrent réciter à haute voix des prières spéciales pour nous et pour nos parents. Comme c'était la fête de la Sainte Trinité, dès qu'on eut chanté un Te Deum à notre intention, on célébra la messe de circonstance. La chaleur, déjà considérable au-dehors, était suffocante dans l'intérieur qui était comble et illuminé d'une quantité innombrable de bougies. On y nageaît, pour ainsi dire, dans ses vêtements.

Après l'office divin, le patriarche nous invita à passer chez lui. Il nous y réservait la surprise d'une grande grâce: s'approchant d'un guéridon qui supportait de saintes images, le vénérable évêque y prit une petite croix en or, attachée à un ruban bleu; puis fai-

sant signe à mon fils de s'agenouiller, il récita d'une voix émue une prière touchante et l'ayant béni avec cette croix, il la lui passa au cou, en disant :

— Que cette sainte relique, dans laquelle j'ai renfermé une petite parcelle de la vraie croix, dont nous gardons précieusement un débris à Jérusalem, te conduise, mon fils ; qu'elle te préserve de tout danger, de toute tentation et de tout malheur. Venère la, toute ta vie comme un inappréciable trésor, et conserve ton âme pure et fidèle envers notre Seigneur Jésus-Christ qui l'a arrosée de son sang pour le salut de l'humanité, et par conséquent pour le tien : Amen.

Cette scène fut édifiante au plus haut degré ; elle me toucha et me pénétra de reconnaissance. Je m'élançai au-devant du vénérable évêque, pour baiser respectueusement la main, qui venait de bénir mon

fils, qui avait daigné me bénir moi-même, en 1845, avec la plus précieuse des reliques échappées au torrent des siècles.

On nous servit pour déjeuner, du thé et quelque chose de primitif et d'innocent qui nous permit de constater l'excessive sobriété du patriarche. Quoiqu'il parût s'être mis en frais pour nous traiter, nous ne fûmes que très-médiocrement satisfaits du menu, modeste dans toute l'acception du mot. Je priai le patriarche de faire apporter sa mitre et ses autres ornements sacerdotaux qui tous, m'avaient frappé par leur magnificence, mais que la distance et la prière m'avaient empêché d'examiner dans les détails. Monseigneur Cyrille s'y prêta obligeamment, et nous fit voir, outre la mitre en question, qui resplendit de joyaux, une parcelle de la vraie croix montée en forme de croix et parée de diamants et de rubis; deux images, dites Panagios, „Très saint",

en forme de médaillons, entourées de chatons et surmontées de couronnes en diamants d'une remarquable pureté. Sur l'un de ces médaillons on voit la Sainte Vierge, sur l'autre le Saint Sépulcre, peints sur émail.

Nous rentrâmes à Péra dans le kaïque du patriarche. Comme j'étais surpris de n'y trouver que trois rameurs, on m'apprit que l'étiquette turque en accorde six au Sultan, cinq aux membre de sa famille, quatre aux chefs des missions diplomatiques et seulement trois aux patriarches.

Sur les deux heures de l'après-midi, nous nous rendîmes tout près de Péra, à la charmante promenade qui porte le nom de ,,Bella vista''. De cette promenade qui domine le Bosphore, l'œil embrasse et admire les côtes pittoresques d'Europe et d'Asie, toute la Corne d'or fourmillant de vaisseaux et de bateaux à vapeur, le vieux Constantinople, les coupoles des églises profanées, celles des

mosquées nouvelles, des milliers de mînarets élançant leurs pointes dans l'azur transparent du ciel, et, dans un lointain diaphane, les contours des îles de l'Archipel. Nous n'y trouvâmes que peu de monde, car ce n'était pas l'heure à laquelle le public s'y rassemble de préférence. Après avoir contemplé cet incomparable panorama, pris une glace et aspiré quelques bouffées de narguillé, nous louâmes des chevaux de selle pour regagner notre hôtel.

Constantinople.

24 Mai.

N'irez-vous pas accomplir le pélerinage obligatoire des chrétiens orthodoxes à Baloukly ? me demanda Mr Xidias.

— Qu'est-ce que Baloukly ? lui répondis-je.

— C'est une source miraculeuse qui porte le nom de source de la Vierge. On peut y aller en deux heures. Cette source a opéré tant de guérisons miraculeuses, d'infirmités et de maladies reconnues incurables, que ce ne sont pas seulement nos coréligionnaires mais aussi les catholiques occidentaux, voire même les musulmans qui

la considèrent comme sanctifiée par une bénédiction constante de la Sainte Vierge.

J'accueillis la proposition avec plaisir. La route me parut assez ennuyeuse. D'abord il nous fallut chevaucher pendant près d'une heure à travers la ville sur un pavé détestable. Un ancien aqueduc, à deux rangs d'arcades superposés et tout recouvert de plantes grimpantes, fut le seul point de vue pittoresque qui s'offrit à mes regards sur le parcours de ce trajet monotone. Nous sortîmes de l'enceinte de la ville par la porte d'Adrien. Tout à côté, s'étend un immense cimetière ombragé d'énormes cyprès qui se disputent le terrain avec les pierres tumulaires de toute une série de générations musulmanes.

Cette enceinte, qui est l'enceinte même de l'ancienne Byzance et qui ferme encore tout ce côté de la ville, se compose de trois murailles en pierre et d'un fossé

d'une largeur considérable, aujourd'hui à moitié comblé, et servant de potager. Les plus volumineux légumes décorent ce jardin rustique improvisé. La muraille principale se trouve, de distance en distance, coupée par des tours de formes variées : rondes, carrées, octogones. La main dévastatrice du temps a visiblement endommagé les contours supérieurs de ces bâtiments et considérablement ébréché et édenté les corniches des murailles qui semées çà et là de buissons touffus et même d'arbres entiers, présentent un aspect d'ensemble des plus pittoresques. On me fit remarquer la tour où périt, en héros, l'Empereur Constantin, le jour de la prise de la ville par les Turcs.

Mon compagnon de route, que je questionnai, chemin faisant, sur la provenance d'une vénération aussi extraordinaire vouée à la source de Baloukly, me communiqua les détails qu'on va lire.

Il s'y rattache une pieuse légende, que je transmets au lecteur telle qu'on me l'a confiée:

L'origine première de la haute vénération que les orthodoxes professent pour la source miraculeuse dite de la Sainte Vierge de Baloukly, remonte à une époque fort éloignée. La lumière du christianisme s'était déjà répandue dans l'Empire de Bysance. L'apparition d'une image de la Sainte Vierge audessus d'une source jusque là ignorée, tourna l'attention générale sur l'eau qui s'en échappe, parce qu'on croyait cette image descendue du ciel avec la destination de sanctifier la source même et de lui donner de merveilleux priviléges. Dès lors, les infirmes et les malheureux y dirigeaient leurs pas, convaincus qu'ils étaient de puiser leur guérison dans cette eau qu'ils reconnaissaient pour avoir la faculté de guérir l'humanité souffrante de tous les maux tant physiques que moraux.

Au commencement du XI siècle, la Russie encore païenne, assiégeait Bysance. Une flotte nombreuse et puissante apparut dans les eaux du Bosphore; victorieuse, elle allait s'emparer de la capitale. Avec l'animosité exaltée des païens à l'égard des vrai-croyants, ceux-ci couraient évidemment le risque de se voir en peu d'instants livrés à feu et à sang, leurs sanctuaires profanés, leurs églises et leurs biens pillés. La consternation des Grecs, qui voyaient arriver leur dernière heure, était au comble, lorsque tout-à-coup dans ce moment suprême, un vénérable évêque, confiant en la puissance Divine et en l'efficacité de la prière ardente basée sur cette foi, courut se prosterner devant l'image réputée miraculeuse et supplia la Reine des cieux de souffrir que par l'immersion de ladite image dans les eaux du Bosphore, elle lui accordât aussi la puissance d'opérer un miracle. Exalté par la prière, l'évêque baigna

d'abord l'image dans la source et la portant dans ses bras, courut au rivage du Bosphore.

Le moment était décisif. Toutes les ressources de défense étaient épuisées, le feu de la valeur des assiégés commençait à s'éteindre, l'énergie faiblissait et le sort de Bysance ne tenait plus qu'à un fil!... mais ce fil, c'était une foi ardente, feu sacré, auquel, selon les paroles de l'évangile, rien ne saurait résister; ce fil, c'était la certitude indubitable que l'image baignée dans la source miraculeuse, touchant l'onde du Bosphore devait infailliblement produire un prodigieux miracle.

En effet, dit la légende, au moment même où l'image de la Vierge fut descendue dans les flots de la mer, celle-ci qui jusque-là était restée calme et sereine, devint tout à coup orageuse et terrible. En un clin d'œil les nombreuses embarcations des

légions ennemies prêtes à opérer leur victorieuse descente et fondre sur la ville, se transformèrent en débris naufragés. Plus des deux tiers des conquérants trouvèrent la mort dans les abîmes de la mer. Les survivants eux mêmes quoique païens, saisis de terreur en constatant le miraculeux effet de la sainte image, emportèrent dans leurs foyers le souvenir d'une crainte respectueuse, sentiment déjà voisin d'une pieuse vénération pour ce morceau de bois, objet de respect et de dévotion pour tout chrétien a l'égard de Celle qui porta Dieu dans son sein.

C'est cette circonstance qui tout d'abord transporta sur notre sol les premiers germes du christianisme, dont la doctrine définitive, propagée plus tard, y trouva des sympathies déjà toutes palpitantes, lorsque le souverain élu de Dieu, inspiré par la foi chrétienne, éleva ses sujets au salut

éternel par la grâce du baptême, en Jésus-Christ.

L'hommage de fervente piété que notre église offre à ce lieu (que les Turcs eux-mêmes vénèrent), est d'autant plus frappant que ce n'est pas à un souvenir glorieux de notre histoire nationale, mais au contraire, au désastre d'une défaite que ce rattachent nos souvenirs et nos ardentes sympathies pour l'endroit en question.

Les Grecs contemporains de cette mémorable époque, frappés d'admiration, de ferveur et de pieuse reconnaissance, vouèrent dès lors, une adoration toute particulière à l'image et à la source de Baloukly. On rendit à la Très-Sainte Vierge des actions de grâce infinies et l'on composa une prière spéciale, expression palpitante de reconnaissance et de triomphe en l'honneur de la divine Marie. En voici la traduction approximative:

Hommage triomphant à la victorieuse

souveraine ! Délivrés de calamités, Tes esclaves, mère Divine, T'offrent des actions de grâces ; et puisque Ta puissance est invincible, préserve-nous de tous les maux. Nous T'implorons et Te saluons o fiancée, Vierge éternelle !

J'ai déjà parlé de la vénération universelle dont jouit cette source. J'ajouterai que c'est en grande partie à la munificence du Sultan que l'on doit l'église grecque, tout en marbre, qui s'élève tout à côté. Pour arriver à la source, il faut descendre un escalier en pierre, assez profond, pratiqué dans le sol. Vous entrez dans un petit réduit, converti aussi en chapelle et dont les murs sont vêtus de marbre et ornés d'images. Une de ces images, représentant la Sainte Vierge, est considérée et vénérée comme miraculeuse ; c'est même à la vertu surnaturelle de l'image qu'on attribue les nombreuses guérisons qui s'opèrent dans ce

lieu. A mon grand regret, je ne pus la voir; car excepté le dimanche, on la transporte chaque jour de place en place, de maison en maison: tantôt c'est un malade qui la réclame dans l'espoir d'une prompte guérison, tantôt un mourant qui avant de mourir ambitionne la faveur de pouvoir une dernière fois reposer ses lèvres glacées sur les traits de Celle qui enfanta son Rédempteur, tantôt encore un capitaine de navire, un pilote qui, avant de se confier aux hasards des flots, veut implorer la protection de Celle qui peut tout auprès de Dieu. Une épidémie vient-elle à éclater dans quelque quartier de la ville, c'est à la protection de l'image qu'on s'empresse de recourir. Un enfant est-il tombé d'une croisée, gît-il sans mouvement aux yeux d'une mère éplorée, c'est encore à l'image qu'on s'adresse. Un propriétaire bâtit-il une maison ou un industriel une fabrique, se lance-t-on

dans les spéculations commerciales ou financières, c'est encore et toujours l'image de la Ste Vierge de Baloukly qui est appelée à bénir ces entreprises.

Je m'inclinai devant le Saint autel de la grotte, et pénétré des sentiments que ne manque pas d'y éprouver tout chrétien vraiment croyant, je récitai quelques prières; puis m'approchant du grand bassin carré, alimenté par la source, j'y puisai un verre de son eau fraîche et limpide que je bus avec le respect dû au nom qu'elle porte et à la vénération dont elle est l'objet.

A l'entrée de la grotte, de modestes industriels vendent des cruches en terre et des flacons en cristal à ceux des visiteurs qui tiennent à emporter de l'eau de la source. J'en achetai aussi quelques uns, et je les remplis de ce précieux liquide. Comme c'était le second jour de la pentecôte, fête en l'honneur du St

Esprit, et que, faute d'avoir été avertis à temps de l'heure matinale de la messe, nous n'avions pu y assister, je fus d'autant plus satisfait de pouvoir me dédommager de cette privation en visitant la source sacrée de Baloukly.

Constantinople.

25 Mai.

Nous étions à la veille de notre départ. Emplettes et visites à faire, lettres à écrire, comptes à payer, mille ordres à donner, mille dispositions à prendre, mille choses inutiles à entendre. Quel genre d'ennui le voyageur n'a-t-il pas à subir la veille d'un départ! Au milieu des monotones et fastidieuses occupations de cette journée, je n'eus d'intéressant à noter sur mes tablettes que les détails navrants qu'un compatriote Mr S***, venant de Sophia nous donna sur le sort des chrétiens soumis au joug musulman. Ce sont surtout les pauvres Bulgares, que l'on écrase impitoyablement d'im-

pôts arbitraires. Il nous cita, comme exemple, les vexations infligées aux propriétaires du bétail, en énumérant le nombre et la variété d'impôts dont le gouvernement frappe les bestiaux. Non seulement la femelle est obligée de payer pour elle-même, mais encore pour les petits qu'elle est supposée porter, et cette taxe arbitraire qui exploite à la fois le présent et l'avenir n'a pas été plutôt établie et signifiée que souvent elle est déjà réclamée par l'employé chargé de la percevoir. Aussi les Bulgares renoncent-ils chaque jour de plus en plus à une industrie dont les bénéfices couvrent à peine les premières dépenses. Il en est de même de l'industrie vinicole en Bulgarie. Grevée d'impôts, elle finira par être entièrement abandonnée. Comme le vigneron est obligé de payer et pour le terrain qu'il cultive, et pour chaque cep qu'il plante, et pour chaque grappe qu'il récolte, et pour le

raisin qu'il pressure, et pour le vin qu'il vend, il est facile de comprendre que tout compte fait, ses profits se réduisent à zéro. L'élevage des moutons n'est guère plus avantageux. Il faut encore payer là pour chaque tête, pour le droit de tonte, pour la vente de la laine, etc.

J'éprouve de la sympathie pour les Bulgares. Ayant passé quelque temps au milieu d'eux, j'ai eu l'occasion d'apprécier leurs mœurs si simples, leurs cœurs si honnêtes, leur naturel encore si pur de toute contagion vicieuse.

C'était en 1854. Nous étions en guerre avec la Turquie.

La forteresse de Silistrie, sur le Danube, était assiégée, et les Bulgares des localités avoisinantes saluaient déjà la nouvelle ère de liberté et de bonheur dont la chute de la place devait être pour eux le signal. Cependant des complications poli-

tiques imprévues, une intervention armée dans une querelle de ménage dont il eût convenu qu'on abandonnât la solution aux parties intéressées, vinrent inopinément changer les dispositions des assiégeants, qui levèrent le siége et repassèrent le Danube. Grande fut alors, je ne dis pas la déception, mais la terreur des Bulgares; ils nous avaient ouvertement témoigné leurs sympathies, une vengeance sanglante les attendait.

Pendant que l'armée russe, divisée en petites colonnes, passait le Danube dans la direction de Kalarasch, sur un pont de planches que nos pontonniers y avaient jeté, des milliers de Bulgares, chargés de tout ce que, dans la précipitation de leur fuite, ils ont pu emporter, hommes, femmes, enfants, vinrent se jeter aux pieds du général en chef, pour qu'il leur permît de passer le Danube à la suite de l'armée. Il n'y avait pas de temps à perdre, l'arrière-

garde, en effet, se préparait déjà à passer le pont. Le général touché des larmes de ces malheureux et comprenant d'ailleurs tout le danger de leur position, acquiesça à leurs vœux. Ce ne fut pas une mince affaire que de faire passer cette dizaine de milliers d'hommes, pêle-mêle au milieu de leurs troupeaux, de leurs chevaux, de leurs chiens, de leurs poules etc. Cette opération nous faisant perdre un temps précieux, l'ennemi eût pu, s'il eût voulu, nous attaquer avec quelques pièces d'artillerie bien postées, et nous faire ainsi éprouver un rude échec. Il n'eut pas cette inspiration. Pourquoi ne l'eut-il pas? Ma foi, je n'en sais rien. Nous traversâmes le Danube à la barbe de l'ennemi comme on passerait un ruisseau dans une contrée paisible, et les Bulgares furent sauvés. Mais que faire de toute cette population? Comment faire la guerre, ou même effectuer une simple re-

traite avec ces dix mille laboureurs, vignerons ou pasteurs, traînant après eux leurs meubles et leurs basses-cours? La question n'était pas facile à résoudre. Le commandant en chef, plein de compassion chrétienne pour ces braves gens, victimes innocentes des sympathies qu'ils venaient de nous témoigner, songea à leur venir en aide d'une manière efficace et pratique. Se souvenant des colonies Bulgares dont l'industrie prospère en Bessarabie, le général résolut d'y envoyer cette troupe de fugitifs; il pensait avec raison qu'ils y recevraient un bon accueil de leurs compatriotes.

La chose était donc décidée; nos Bulgares devaient partir le lendemain dès l'aube du jour. Mais comment mettre en marche cette bande indisciplinée de dix mille hommes, femmes, enfants de tous les âges, errant çà et là pêle-mêle au milieu de leurs troupeaux effrayés? Plusieurs jours de pluie

ayant défoncé les routes, les essieux et les roues se brisaient comme du verre dans les ornières, et à chaque instant de graves accidents augmentaient la confusion. De plus ces malheureux ne parlaient que leur langue, sorte de charabia que personne ne comprenait. Telles étaient les difficultés.

De l'endroit où nous débarquâmes des pontons, sur la rive opposée, il y avait encore beaucoup de chemin à faire pour atteindre Kalarasch, infecte bourgade qui devait être notre première étape. Nous y arrivâmes, à la nuit tombante, toujours sous les flots de l'averse qui nous avait surpris en passant le fleuve. J'avais eu à peine le temps, après avoir enfin trouvé mon quartier de cantonnement, de me dépouiller de mes vêtements qui collaient sur moi et qui me glaçaient les membres, lorsqu'on m'avertit que le commandant en chef désirait me parler sans délai.

— Vous allez conduire notre bande de réfugiés, à la destination que je leur ai assignée, me dit le général, qui en même temps chargeait Mr O*** (chef de sa chancellerie diplomatique) des dispositions de l'intendance.

— Demain, dès l'aube, je désire vous savoir en campagne. Je place toute ma confiance en vous deux, ajouta le général. Les circonstances vous indiqueront ce que vous aurez à faire. Que Dieu vous accompagne et bon voyage.

— C'est parler comme un livre, nous sommes-nous dit, quand nous fûmes seuls ; mais entre parler et faire il y a un abîme, pensions nous. Cependant il s'agissait d'obéir.

Pendant le peu d'instants qu'il nous fut donné de consacrer au sommeil, nous n'eûmes d'autres rêves que Bulgares, moutons, Silistrie, Bessarabie, enfants sauvages et vaches à traire.

Le soleil venait à peine de se lever que déjà nous étions à cheval, au milieu de ce chaos, digne de la tour de Babel. Le concert que firent entendre ces milliers de voix humaines et animales, le tableau que toute cette cohue présenta quand nos officiers se mirent en devoir de la diviser en colonnes et que nos cosaques intervinrent pour faire la police, sont de ces choses qui ne peuvent ni se dire ni se décrire. C'était abasourdissant et décourageant tout à la fois. Cependant à force d'efforts et de patience, et à l'aide d'une mimique improvisée, nous finîmes par faire comprendre aux Bulgares nos dispositions et nous nous mîmes en route.

Je ne fatiguerai point le lecteur des mille et un incidents, dont fut émaillée cette expédition ; parfois comiques, ces incidents furent souvent décourageants pour nous, qui étions responsables de l'ordre et

de l'entente cordiale. Disputes, coups de poing, maladies, morts, naissances d'enfants, tout cela se succédait sans interruption, et il nous fallait à chaque instant ou séparer les querelleurs, ou secourir les malades, ou enterrer les morts ou même assister au triste spectacle d'un accouchement laborieux en rase campagne.

Enfin après cinq jours de marche et non sans peine, nous arrivâmes à notre destination et ma foi, j'en fus bien aise.

Dans la Mer Noire.

26. 27. Mai.

A deux heures nous nous rendîmes à bord, et à trois heures nous fendions déjà les eaux du Bosphore.

Comme nous étions favorisés par le temps, ce fut une adorable promenade. A chaque tour de roue, un nouveau paysage se déployait à nos regards. Des goëlands aux blanches ailes, au bec recourbé, se jouaient dans l'écume des flots légèrement agités du canal, et des marsouins folâtres, se chauffant au soleil, faisaient la roue autour du navire. Les deux rivages qui semblent vouloir rivaliser de magnificence pittoresque et variée, déroulent aux regards

tantôt une série de riantes collines, tantôt un plantureux gazon, tantôt des bouquets d'arbres superbes, où se cachent de gracieuses habitations, et sur les eaux du détroit s'agitent en tous sens une multitude de bateaux à vapeur, de bâtiments à voiles, de barques à marchandises, de chaloupes et de kaïques.

Voici la porte du canal, l'entrée de la Mer Noire, et des deux côtés d'imposantes rangées de canons montrent leurs gueules béantes à notre paisible vapeur.

— Salut, vieille connaissance, mer au front sérieux et souvent sombre, toi qui baignes des rivages à nous connus et chers !

Quoique le soleil se soit couché d'une façon très peu rassurante, dans un amas de gros nuages, et sous les auspices d'une brise fraîche qui commençait déjà à soulever une houle inquiétante, la nuit a été calme et la mer favorable. Environ une

heure après midi, le bâtiment imposa silence à sa machine, et des chaloupes furent descendues.

Nous jetâmes l'ancre, pour transporter à terre les passagers qui devaient débarquer à Warna.

En parcourant la côte, nous pûmes voir le terrain qu'occupaient nos troupes qui assiégèrent et conquirent cette place en 1828.

Après deux heures de relâche, le navire reprit le large.

Nous voilà à l'embouchure du Danube; c'est la dernière étape de l'Orient.

Mais quel changement tout-à-coup!

Que sont devenus les fidèles compagnons qui ne nous ont pas quittés durant tout le temps de notre voyage : ce ciel bleu, et ce soleil de feu?

Une atmosphère épaisse et lourde, un fleuve aux eaux grisâtres et boueuses, des

rivages plats, bordés seulement de fastidieux fourrés de jonc ! Quel monotone spectacle et quelle triste impression !...

Adieu, tableaux aux chaudes couleurs ! Adieu, douces impressions recueillies sous des cieux ardents ! Adieu, pures et saintes émotions, naguère encore réalités palpitantes !... aujourd'hui, hélas ! seulement souvenirs !

FIN DU II. VOLUME.



